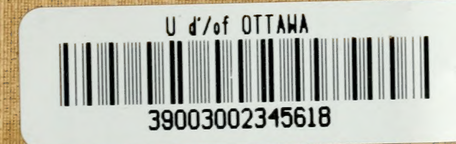
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

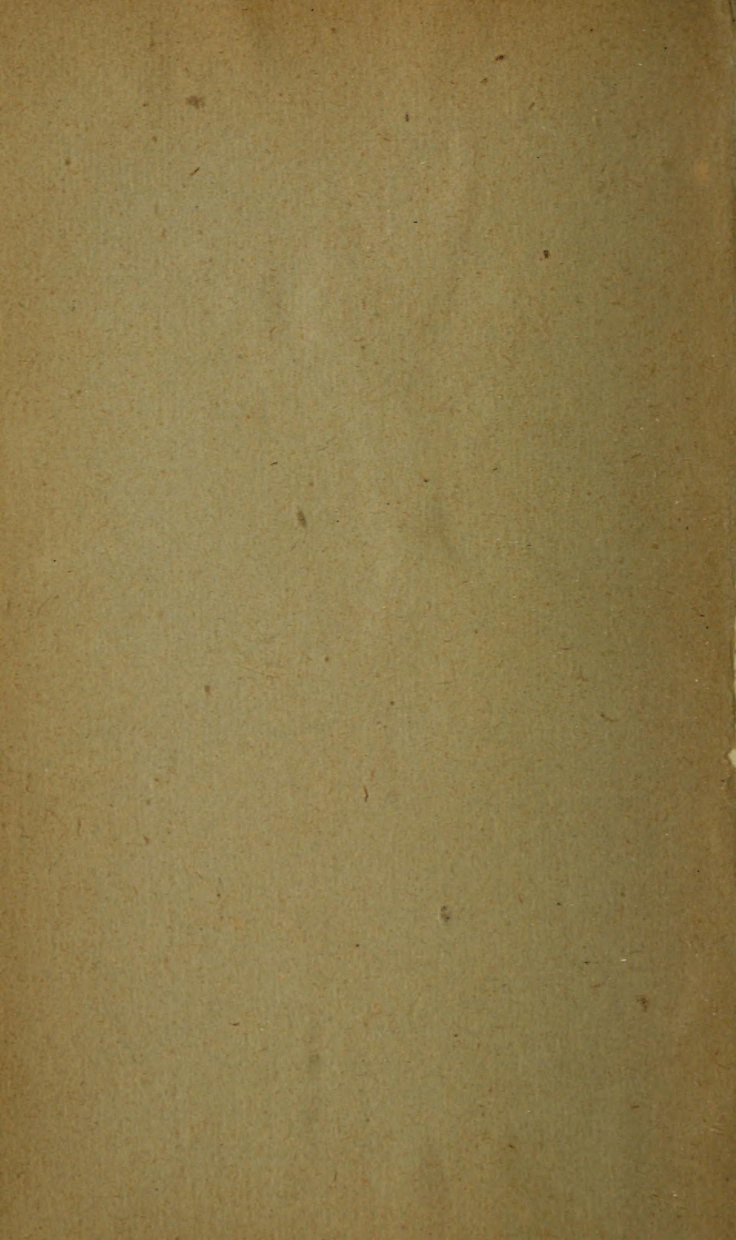
FÉNELON

CHOIX DE FABLES & DE DIALOGUES





Prix 1f 75



FÉNELON

CHOIX DE FABLES & DE DIALOGUES



FIG. 1. – Portrait de Fénelon, par Vivien, gravé par Audran (1714).
(B.N.E.)

On retrouve dans ce portrait la physionomie séduisante et fine dont parle Saint-Simon. — Cf. p. 14.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

Publiée sous la direction de M. PAUL CROUZET

Fénelon

CHOIX DE FABLES & DE DIALOGUES

Avec une Introduction et des Notes

PAR

P. ANDRAUD

Docteur ès Lettres

Professeur agrégé au Lycée Montaigne





PARIS

HENRI DIDIER, Libraire-Editeur

4 et 6, Rue de la Sorbonne, 4 et 6

1913

PRÉFACE

Les éditions paraissant dans

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

ont pour caractère essentiel d'être faites surtout pour l'enseignement.

Elles ne sont pas des travaux d'érudition, mais des travaux de pédagogie pratique.

On y utilise autant que possible les plus récents travaux d'érudition, les meilleures éditions antérieures, auxquelles est dû sans doute le meilleur de celles-ci, et les résultats les plus certains de la science contemporaine (dont les progrès d'ailleurs sont si incessants que les éditions ont périodiquement besoin d'être renouvelées), mais sans exposer jamais la science pour elle-même et en se contentant d'adapter ses résultats aux besoins des classes.

C'est ainsi que persuadés de la nécessité, pour l'étude vraiment scientifique de la littérature, de replacer les auteurs et les œuvres dans leur milieu exact et à leur date, de ressusciter pour les yeux les époques et les circonstances où les œuvres ont paru, tous les auteurs de ces éditions ajoutent à la suite de l'œuvre elle-même une collection d'illustrations documentaires, souvent inédites ou peu connues,

qui aide à donner à l'œuvre son vrai sens et sa vraie portée.

Ainsi est complétée notre *Histoire illustrée de la Littérature française*, qui fait, avec ses 324 illustrations, pour l'ensemble de la littérature ce que ces éditions font pour chaque œuvre particulière.

Mais cette collection apporte aussi quelques autres innovations toutes destinées à justifier son épithète de *moderne*.

Elle est *moderne*, en s'efforçant de dégager, dans les notices et dans les notes, l'intérêt actuel et contemporain que présentent les auteurs et les œuvres (et cela d'ailleurs sans dénaturer ce qui était la vraie pensée de l'auteur à sa date). L'utilitarisme d'aujourd'hui est trop porté à considérer les grandes œuvres littéraires comme des vieilleries sans intérêt pour lui ; c'est les défendre à ses yeux, c'est surtout éveiller la curiosité de la jeunesse, que d'indiquer çà et là et *d'amorcer* (en laissant aux maîtres et aux élèves le soin de les continuer) quelques-uns des développements susceptibles de montrer que la pensée des grands classiques trouve des applications journalières dans notre société.

Elle est *moderne* en se mettant au niveau des besoins de la clientèle scolaire d'aujourd'hui. Cette clientèle est de plus en plus composée de gens qui ignorent les langues anciennes, ou qui, comme nous tous, par le seul effet de l'éloignement, comprennent de moins en moins la langue française classique. D'où la nécessité, non seulement de ne jamais citer du latin ou du grec sans le traduire, mais encore de traduire souvent la langue même du 17e siècle. Voilà pourquoi ces éditions, diminuant les *notes d'érudition*

qui risquent d'étouffer l'œuvre sous leur amas et qui ont peut-être quelque responsabilité dans la fameuse crise du français, multiplient au contraire les *notes d'explication*. Mais les notes multipliées sont un autre danger : l'élève s'y perd. Pour éviter ce danger, ces notes d'explication sont abrégées, réduites au minimum ; et surtout, autant que possible, classées de façon que la multiplicité des notes soit ramenée à quelques principes généraux. Dans chaque œuvre il y a de nombreux passages qui exigent la même observation grammaticale ou littéraire : si on la répète, c'est fastidieux et encombrant, — si on ne la répète pas et qu'on renvoie à un passage antérieur, c'est inutile, car l'élève va rarement au renvoi. Voici le moyen terme adopté ici : la première fois que se présente un fait grammatical, par exemple, nous formulons en note *(et imprimons en italique continue)* le principe général, dont il est l'application particulière, — et surtout ce principe général nous le résumons dans un exemple simple et court :

Il se faut entr'aider (pour la place, fréquente au 17ᵉ siècle, du pronom personnel complément) ;

Faire leçon (pour la suppression de l'article fréquente au 17ᵉ siècle) ;

La grecque beauté (pour la place de l'épithète), etc., etc.

Puis, à chaque nouvelle application particulière qui se présente, nous rappelons la *règle*[1] générale uniquement par l'*exemple* qui la résume : RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, etc., etc. Si règle et exemple

1. Nous prenons le mot *règle* non pas dans son sens strict de règle de grammaire, mais dans un sens plus général, et parfois comme équivalent d'*habitude, fait général, tolérance grammaticale*, etc.

ont été une fois bien compris, il est vraisemblable que ce simple rappel suffira à réveiller tous les souvenirs nécessaires, et surtout que l'élève, quand il achèvera l'étude de l'œuvre, sera en possession d'un certain nombre de principes généraux[1], qui lui expliqueront bien des détails. Tel est l'effort fait pour réduire les notes à la fois à l'essentiel et à l'unité.

Cette collection espère encore être *moderne* en reprenant une vieille tradition, dont on a dit trop de mal, la tradition des notes d'appréciation littéraire. Sans tomber dans l'admiration verbeuse, et sans empiéter sur les impressions personnelles du maître et des élèves, il est possible, en quelques mots précis, d'exciter discrètement les élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. En tous cas, la méthode contraire a fait ses preuves, et depuis que les notes d'érudition ont remplacé les notes littéraires, on a des élèves beaucoup moins sensibles à la valeur artistique des œuvres. Or, cette valeur artistique étant ce qui rend les œuvres éternelles et par suite actuelles, c'est encore être *moderne* que d'y insister.

Peut-être aussi voudra-t-on bien apprécier comme un effort *moderne* notre tendance aux méthodes concrètes et aux méthodes actives : d'une part, la publication de tous ces documents illustrés qui aideront à reconstituer les milieux dans lesquels les œuvres sont nées, d'autre part toutes ces invitations, multipliées en note pour les élèves, à des recherches et à des travaux personnels sur un texte précis, ou encore nos essais d'une explication des textes, non

1. Les mêmes règles et les mêmes exemples se retrouvent dans tous les volumes de la collection, de façon à assurer pour les élèves la continuité d'une même méthode.

pas émiettée en remarques de détail, mais suivie, comme la demandent les plus récents Programmes et Instructions.

C'est l'ensemble de cette tentative pour mettre une nouvelle méthode et une nouvelle vie dans l'étude de la littérature que nous présentons au jugement éclairé du corps enseignant, dont nous sollicitons toutes les observations suggérées par l'expérience et capables de faire apporter toutes les rectifications et mises au point, exigées par l'expérience pédagogique de tous, à ce qui n'est le résultat que de l'expérience pédagogique de quelques-uns.

Paul Crouzet,

Agrégé des Lettres,

Professeur de Première au Collège Rollin (Paris).

EXPLICATION

DES

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

SIGNES

Le signe § veut dire « paragraphe ».

Le signe = a été régulièrement employé, dans un but constant d'abréviation, pour remplacer les mots « *égale, équivaut à, signifie,* etc., » et tous mots analogues.

Le signe * *(astérisque)* introduit un exercice, écrit ou oral, proposé sur un texte précis (exercice ayant pour but d'éloigner les élèves des vagues et amples considérations sur les œuvres, et de les habituer au contraire à des recherches exactes sur des points bien délimités).

ABRÉVIATIONS

A. = acte.
c.-à.-d. = c'est-à-dire.
Cf. = « Confer », mot latin pour dire « Comparez, voyez ».
éd. = éditeur, édition.
lat. = latin.
n. = note.
p. ex. = par exemple.
p., pp. = page, pages.
sc. = scène.
sqq. = et suivants.
trad. = traduction.
v. = vers.
VAR. = variante.

L'abréviation : CROUZET..., *Gr. Fr.*, renvoie régulièrement à

CROUZET, BERTHET, GALLIOT,
Grammaire Française simple et complète pour toutes les classes
(Privat-Didier, éd.)

L'abréviation : ABRY..., *H. ill. Litt. Fr.* renvoie régulièrement à

ABRY, AUDIC, CROUZET,
Histoire illustrée de la Littérature française
324 illustrations (H. Didier, éd.).

FÉNELON

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

I. Fénelon avant sa nomination comme précepteur du duc de Bourgogne.

Vers le milieu du 17e siècle vivait en Périgord un gentilhomme de noblesse fort ancienne, mais médiocrement riche et, de plus, chargé d'enfants : il s'appelait Pons de Salignac (ou plus exactement *Salagnac*), comte de la Mothe-Fénelon. C'était le père du futur archevêque de Cambrai, *François* (né le 6 août 1651, au château de Fénelon [1]), de celui-là même qui devait immortaliser le nom de sa famille.

Fénelon vécut jusqu'à douze ans dans la maison paternelle, où il fut initié à l'étude des lettres anciennes. Son éducation se poursuivit brillamment à l'Université de Cahors, puis au collège du Plessis, à Paris ; et, avec la précocité de son goût littéraire, s'affirmait de jour en jour davantage l'ardeur de ses sentiments religieux.

Un de ses oncles, le marquis de Fénelon, dont la piété était grande, et qui s'occupa de son neveu devenu orphelin avec un zèle affectueux, le détermina à entrer au séminaire de Saint-Sulpice. Fénelon compléta là ses études théologiques sous la direction d'un homme pour qui il professa toujours depuis un véritable culte, M. Tronson.

Ordonné prêtre vers l'âge de vingt-quatre ans, c'est presque exclusivement à la propagande religieuse, sous diverses formes, qu'il consacre les quatorze années suivantes : d'abord comme catéchiste de la paroisse Saint-Sulpice, puis comme supérieur du couvent des *Nouvelles Catholiques* (jeunes filles protestantes récemment converties), enfin en qualité de missionnaire chargé, après la révocation de l'Edit de Nantes, de rallier définitivement

1. Département de la Dordogne, arrondissement de Sarlat.

au catholicisme les populations de la Saintonge et du Poitou. Sans renoncer absolument à user des moyens de contrainte que le pouvoir royal mettait à sa disposition, Fénelon sut apporter dans sa difficile mission une modération relative.

Entre-temps il s'était lié d'amitié avec quelques personnages dont le crédit devait lui être fort utile, notamment avec le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse, gendres de Colbert, qui étaient admis tous deux dans l'intimité de Mme de Maintenon. Ce fut pour répondre au désir de la duchesse de Beauvilliers que Fénelon écrivit son *Traité de l'Education des Filles* (publié en 1687, mais écrit quelques années auparavant), petit livre aimable et judicieux à la fois, nouveau, non hardi, où Fénelon faisait ses débuts comme éducateur et écrivain. Deux ans auparavant, son *Sermon pour la fête de l'Epiphanie* — un des rares qui nous restent de lui, bien qu'il en ait prononcé un grand nombre — avait déjà révélé en lui un orateur plein de charme et de mouvement.

A quelque temps de là, le duc de Beauvilliers fut nommé gouverneur des Enfants de France ; dès le lendemain de sa nomination à ces fonctions, il proposa, et fit agréer au roi, Fénelon comme précepteur du duc de Bourgogne et de ses deux frères (août 1689). Bossuet, qui avait rempli sans grands résultats — la tâche étant par trop ingrate — le même office auprès du Dauphin, père du duc de Bourgogne, Bossuet, avec qui Fénelon entretenait des relations suivies [1], se félicita, comme tout le monde à la cour, du choix que Louis XIV venait de faire.

II. Fénelon, de 1689 à sa disgrâce : l'éducation du duc de Bourgogne.

Ce n'était pas trop de toute la finesse de Fénelon, de toute la ténacité qui se dissimulait sous ses dehors aimables, pour venir à bout du caractère de son élève : qu'on en juge.

« Ce prince, dit Saint-Simon dans ses *Mémoires*, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler ; dur et colère jusqu'aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des choses et des éléments, sans entrer en des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à

1. C'est à cette époque que Fénelon écrit sous l'inspiration de Bossuet un de ses ouvrages philosophiques les plus importants, la *Réfutation du traité du P. Malebranche sur la nature et la grâce*.

l'excès... livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, saisissant les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine les princes ses frères lui paraissaient intermédiaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois dans une égalité parfaite. »

Tous ces traits ne conviennent pas également à un enfant : né en 1682, le duc de Bourgogne n'avait que sept ans quand il fut confié à Fénelon. Mais, si l'on rapproche du témoignage de Saint-Simon d'autres témoignages, notamment le portrait du jeune duc fait par Fénelon lui même dans le *Fantasque*[1], on peut conclure avec M. J. Lemaître que « c'était une nature forte et riche, effrénée sans doute, mais non pas anormale ni vile[2]. »

Fénelon lutta avec succès contre ce naturel indomptable : sa patience, son tact, et aussi sa fermeté, firent de cet enfant *terrible* l'élève le plus doux et le plus soumis : Saint-Simon en témoigne encore : « De cet abîme, dit-il, sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier ses devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. »

Si le caractère moral du jeune prince demandait pour être redressé une main particulièrement habile et ferme, la formation de son esprit était facilitée par son intelligence précoce et la vivacité de son imagination. Au dire de Saint-Simon, « l'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses fureurs ses réponses étonnaient : ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. *L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses.* » Ici encore, certains passages du *Fantasque*[3] sont d'accord avec les *Mémoires* de Saint-Simon.

Le duc de Bourgogne était d'ailleurs élevé avec ses deux frères, le duc d'Anjou (né en 1683) et le duc de Berry (né en 1686), selon un plan de travail ne comportant qu'un petit nombre d'heures d'étude, mais très raisonnablement établi, et d'où « toute connaissance ne convenant pas essentiellement à son état » était exclue.

Ce fut pour son jeune élève que Fénelon écrivit les *Fables* d'abord, puis les *Dialogues des Morts*.

1. Voir p. 134.
2. J. LEMAITRE : *Fénelon*, p. 104. Paris, Fayard, 1910.
3. Voir p. 137, n. 3.

Avec ses années de préceptorat coïncide la période la plus heureuse de la vie de Fénelon. Admis à l'Académie française en 1693, il obtient du roi en 1694 l'abbaye de Saint-Valery ; enfin il est nommé, le 4 février 1695, archevêque de Cambrai : c'était une situation enviable entre toutes, qui, avec le titre de duc, donnait à Fénelon des revenus considérables. Il conservait d'ailleurs, de par la volonté expresse du roi, ses fonctions de précepteur des Enfants de France : il n'était astreint qu'à neuf mois de résidence et pouvait passer trois mois à Versailles. Il jouit vraiment alors d'un grand prestige, et c'est le lieu de rappeler en quels termes Saint-Simon a parlé de ce prélat grand seigneur, tel qu'on le vit à la cour de France, de sa distinction aimable, du charme irrésistible qu'il exerçait autour de lui :

« Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et *qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois.* Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. *Il fallait faire effort pour cesser de le regarder.* »

Tout semblait sourire à Fénelon, quand la querelle du *quiétisme* vint ruiner son crédit : de cette affaire célèbre, qui occupe dans la vie de Fénelon une place considérable, nous ne parlerons ici que pour rappeler quelles en furent les conséquences pour l'archevêque de Cambrai.

Vers 1688, il avait fait la connaissance de Mme Guyon, femme à l'esprit exalté, qui répandait autour d'elle ses idées mystiques sur l'amour de Dieu et sur la « manière de pratiquer l'oraison[1]. » Elle exerçait déjà une réelle influence sur l'entourage même de Mme de Maintenon, quand sa doctrine, le *quiétisme*, jugée dangereuse par l'évêque de Chartres, fut soumise à un rigoureux examen et condamnée. Après quelques hésitations, Fénelon se fit le champion du quiétisme et se trouva ainsi être l'adversaire de Bossuet, défenseur officiel et redoutable de l'orthodoxie. Une violente polémique éclata entre les deux prélats : elle fut marquée par l'apparition de plusieurs écrits retentissants, dont les plus importants sont l'*Explication des Maximes des Saints sur la vie intérieure*, publiée par Fénelon en 1697, et la *Relation sur le Quié-*

1. Le principe du quiétisme est « qu'il faut s'anéantir soi-même pour s'unir à Dieu, se tenir dans un état de contemplation passive et regarder comme indifférent tout ce qui peut nous arriver dans cet état. » (BERGIER.)

tisme, publiée par Bossuet en 1698. Dénoncé au pape par le roi, condamné enfin par la Cour de Rome (mars 1699), Fénelon dut se soumettre: mais sa disgrâce était un fait accompli. Déjà Louis XIV l'avait invité à se retirer dans son diocèse pour y attendre le jugement de Rome. Remplacé comme précepteur des princes par l'abbé Fleury, Fénelon quitta Versailles pour n'y plus revenir. La publication du *Télémaque*, paru la même année (1699), peut-être sans l'autorisation de l'auteur, mit le comble à l'irritation du roi, qui pouvait retrouver presque à chaque page de ce « *roman pédagogique* », écrit pour son petit-fils, la critique de son gouvernement.

III. Fénelon, de sa disgrâce à sa mort : à Cambrai (1699-1715).

Exilé à Cambrai, Fénelon trouva dans l'administration de son diocèse une consolation à ses déboires. Il s'acquitta de ses fonctions avec un zèle infatigable et sut, par sa simplicité, s'attirer l'affection de tous. L'activité dont il fit preuve pendant cette période de sa vie est prodigieuse.

Tout d'abord il dut donner une part considérable de son temps à sa controverse avec les Jansénistes, nombreux dans cette contrée, et qu'il combattit avec énergie, en s'attaquant d'ailleurs à la doctrine, non aux personnes. En outre, il continuait à guider de ses conseils tous ceux — et le nombre en était considérable — qui ne voulaient régler leur vie intérieure que sur les avis de ce directeur plein de sens et de clairvoyance : c'est de son séjour à Cambrai que datent, pour une bonne part, ses lettres de direction ou *Lettres spirituelles* : le recueil en est d'un intérêt tel que M. J. Lemaître y verrait volontiers le « joyau de l'œuvre de Fénelon » (*Fénelon*, p. 257). Enfin les douloureux événements qui marquèrent la guerre de la Succession d'Espagne fournirent à Fénelon l'occasion de montrer, pour le plus grand bien de tous, ce qu'il avait en lui de bonté active et large. Les opérations militaires avaient ruiné tous les environs de Cambrai : pendant ces tristes jours, après Malplaquet notamment, Fénelon fut admirable de dévouement et de charité.

Cependant il n'avait pas renoncé à jouer auprès du duc de Bourgogne le rôle de conseiller, ou plutôt de directeur, qu'il avait rempli jusque-là. Ses amis dévoués, le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse, n'avaient pas quitté la Cour, et, par eux, Fénelon put rester en relations avec son ancien élève, qui lui gardait toute son affection. De Cambrai, il lui fit parvenir indi-

rectement son *Examen de conscience sur les devoirs de la royauté*, où il précisait à son intention ses idées politiques.

Le duc de Bourgogne et Fénelon se revirent à deux reprises, en 1702 et en 1709, alors que le prince allait rejoindre l'armée de Flandre : mais les entrevues qu'ils eurent et que le roi n'autorisa que sous certaines conditions ne leur permirent pas d'échanger librement leurs sentiments[1].

En 1711, la mort du Dauphin, père du duc de Bourgogne, fit de ce dernier l'héritier du trône. C'était pour Fénelon la possibilité entrevue de reprendre quelque jour tout son crédit à la Cour, de devenir peut-être le premier ministre d'un prince dont il avait façonné l'âme à son gré. La même année, il rédigea avec le duc de Chevreuse, pour le nouveau dauphin, l'écrit politique appelé *Tables de Chaulnes*[2], qui contient la liste des réformes à accomplir dans le gouvernement du royaume.

Mais l'année suivante ses espérances furent brusquement anéanties : la duchesse et le duc de Bourgogne mouraient en effet à quelques jours d'intervalle (février 1712). Le coup fut rude pour Fénelon : en apprenant la mort de son ancien élève, il laissa, dit-on, échapper ces seuls mots : « Tous mes liens sont rompus ; rien ne m'attache plus à la terre. »

Il s'absorba dès lors de plus en plus dans les devoirs de sa charge, sans toutefois renoncer à ses travaux littéraires, puisque c'est à cette époque qu'il retouche ses *Dialogues sur l'Eloquence*, son *Traité de l'Existence de Dieu*, et qu'il écrit sa *Lettre sur les Occupations de l'Académie française* (octobre 1714). Il ne devait d'ailleurs survivre que très peu d'années à celui qui avait tenu une si grande place dans sa vie : un accident de voiture détermina la maladie qui l'emporta en quelques jours (7 janvier 1715)[3].

IV.

On s'accorde généralement à reconnaître en Fénelon un écrivain harmonieux et abondant, d'une aisance un peu molle, mais pleine de charme, et à qui il n'a manqué que d'avoir plus de relief et de précision pour être l'égal des plus grands. Il s'est surtout formé, comme Racine, à l'école des Grecs et de ceux qui, parmi les Latins, tiennent le plus du génie grec, et, bien qu'il ne se soit

1. Voir sur ces entrevues des détails fort intéressants dans le livre de de Broglie, *Fénelon à Cambrai* (Paris, 1884, Plon), pages 107 et s., et 179 et s.

2. *Chaulnes*, en Picardie, où Fénelon se rencontra avec le duc de Chevreuse.

3. La mort de Fénelon survint au moment où il allait peut-être reprendre quelque influence à la Cour. V. A. Cahen, édit. de la *Lettre à l'Académie*, p. XVI.

pas toujours assez défié de son excessive facilité, il lui est arrivé parfois de retrouver la perfection, faite de naturel et de goût, de ses maîtres préférés : par cet amour de l'antiquité classique Fénelon est bien un homme du 17ᵉ siècle, et il l'est aussi par la vivacité de sa foi religieuse. Mais, par ailleurs, notamment par ses idées sur l'organisation de la société humaine et sur le gouvernement des peuples, il dépasse singulièrement son époque. Non qu'il faille le regarder comme un *révolutionnaire*, un révolté : c'est un *libéral*. « Il a su joindre, dit excellemment M. P. Janet, avec une aisance parfaite, l'obéissance fidèle à l'autorité avec un goût vif et large pour le nouveau : il a pressenti les besoins de l'esprit moderne : il a pensé sur quelques points essentiels comme nous pensons nous-mêmes : *il est un de nos contemporains*[1]. »

Comme homme, il a dû à son caractère infiniment complexe, déconcertant même par ses contrastes, d'être très diversement jugé : exalté comme un saint par les uns, il a été, de son vivant et de nos jours, l'objet des critiques les plus dures de la part des autres ; et vraiment, dans le vaste recueil que forme sa *Correspondance*[2] et qui constitue un des documents humains les plus curieux qui soient, partisans et détracteurs trouvent sans peine de quoi motiver leur sentiment. Du moins est-il difficile de nier qu'il y ait eu dans sa fin beaucoup de tristesse, et, dans sa tristesse, beaucoup de grandeur.

1. P. JANET : *Fénelon*, p. 197 (Hachette, 1903).

2. Elle remplit les douze derniers volumes (publiés de 1827 à 1829) de l'édition de Versailles, et d'autres lettres de Fénelon ont été publiées depuis à plusieurs reprises.

NOTICE

SUR

LES FABLES DE FÉNELON

Les morceaux, fort divers, dont se compose le recueil désigné habituellement sous le nom de Fables *de Fénelon ont mis longtemps à voir le jour. Une édition des* Dialogues des morts, *parue en 1718 (Delaulne, Paris) et due au chevalier de Ramsai et au marquis de Fénelon, neveu de l'archevêque de Cambrai, contient vingt-huit fables*[1], *qui forment la dernière partie du tome II. De toutes ces pièces, seules les* Aventures d'Aristonoüs *avaient été imprimées plusieurs fois avant cette date, la première fois à la fin de l'édition du* Télémaque *publiée à La Haye en 1699. Il est bien fait mention dans certains ouvrages d'une prétendue édition des* Fables *datée de 1701 : mais Ad. Régnier a démontré depuis longtemps qu'elle n'avait jamais existé*[2]. *Ce n'est qu'en 1823, au dix-neuvième volume des Œuvres de Fénelon dans l'édition Lebel (dite édition de Versailles), qu'on trouve enfin le texte de toutes les Fables, publié d'après les manuscrits originaux. C'est sur cette édition, déjà ancienne, mais qui, pour les* Fables *et les* Dialogues *du moins, fait encore autorité, que nous avons reçu le texte de la nôtre.*

Le cardinal de Bausset nous apprend dans son Histoire de Fénelon[3] *quel était le but de l'auteur en écrivant ces* Fables : *c'était de réformer au jour le jour le caractère du jeune duc de Bourgogne et de lui donner indirectement quelques leçons de morale appropriées à son âge et à sa condition. Chacune de ces fables était écrite « dans le moment même où l'instituteur le jugeait utile ou nécessaire pour rappeler à l'élève la faute qu'il venait de commettre et lui inculquer, d'une manière plus sensible et plus précise, la leçon qui devait l'instruire*[4]. »

C'est dans les premiers temps de son préceptorat, c'est-à-dire à partir de 1689[5], *que Fénelon a écrit ses* Fables. *Dans quel ordre ? Selon Bausset, il est facile « d'en suivre la chronologie en les comparant au progrès que l'âge et l'instruction devaient amener dans l'éducation du duc de Bourgogne. » Rien de moins aisé en réalité : car cela reviendrait à les classer par ordre de difficulté, et la préten-*

1. Encore le dernier morceau est-il en réalité un dialogue (*Chromis et Mnasyle*).

2. Cette erreur provenait d'un exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal et qui n'est qu'une partie détachée d'une édition postérieure, avec un titre portant une date postiche.

3. Le tome I a paru en 1817.

4. T. I, p. 151.

5. A défaut d'autre témoignage, on aurait les deux dates fournies par les deux pièces portant les titres suivants : *Voyage supposé en 1690* et la *Médaille* (1691). Voir éd. Lebel, t. XIX, pp. 455 et 452.

tion serait étrange ! Reste, faute de mieux, à les classer par genres, ce qui est relativement plus facile.

Il n'y a pas en effet que des fables, au sens où l'on entend d'ordinaire ce mot, dans le recueil de Fénelon : il convient ici de prendre ce terme dans une acception plus étendue. Car s'il s'y trouve bien un certain nombre de « courts récits, cachant une moralité sous le voile d'une fiction » (Littré), il en est d'autres qui, ne fût-ce que pour leur étendue, ne rentreraient pas dans cette définition de la fable. Sans doute, de tous — à l'exception d'un seul : la CHASSE DE DIANE — ressort avec plus ou moins de netteté une conclusion morale : mais le cadre varie singulièrement.

Ce sont d'abord les fables proprement dites, les unes sans allusions mythologiques, les autres d'une forme moins simple et relevées d'ornements antiques : puis de petits morceaux mythologiques « inspirés à Fénelon par de menus événements de la vie du prince » (J. Lemaître) : enfin des récits d'une étendue plus considérable, contes de fées et nouvelles à fond grec ou oriental, où le merveilleux joue volontiers un rôle important, et où l'auteur, sans perdre de vue la morale, prend un plaisir évident à donner carrière à son imagination. Mettons à part le curieux portrait du duc de Bourgogne qu'est le FANTASQUE, et où la fantaisie et l'observation se combinent de façon si piquante : on a raison de l'imprimer à la suite des FABLES, puisqu'il nous permet d'en mieux comprendre la portée en nous renseignant sur la méthode du maître et sur le caractère de l'élève.

C'est dans un ordre répondant à peu près à ce classement (car il va de soi que deux genres différents peuvent parfois empiéter l'un sur l'autre) que nous donnons celles des FABLES de Fénelon qui nous paraissent pouvoir être mises, à divers titres, sous les yeux de jeunes élèves. Sur trente-neuf pièces, nous n'en avons retenu que vingt-quatre pour cette édition classique : il n'en est aucune parmi les autres que nous n'ayons écartée sans raisons précises [1].

Bien que ces fables s'adressent à un enfant, elles abordent parfois des problèmes élevés, que Fénelon se fût probablement abstenu de poser s'il n'eût fait fond sur la précocité de son élève et s'il n'eût cru nécessaire de former au plus tôt l'esprit et le caractère d'un prince appelé à régner. Aussi est-il bien peu d'idées exprimées depuis par lui dans ses autres écrits qui ne se trouvent déjà dans les FABLES. Religion à part, Fénelon est là tout entier avec ses rêves politiques, sa haine des courtisans, du luxe, de la guerre, son amour pour les humbles, ses sentiments d'humanité, son faible pour la vie champêtre, son culte pour les souvenirs de l'antiquité grecque. Quant au senti-

1. L'édition de Versailles ne donne que 36 pièces sous la rubrique *Fables*. Mais il faut y joindre le *Fantasque*, la *Médaille* et le *Voyage supposé en 1690* : ces trois pièces sont rangées, au tome XIX (pp. 449 et suiv.) de cette édition avec d'autres pièces sous la rubrique *Opuscules divers* : mais elles se rapportent manifestement au même objet que les *Fables*.

ment religieux, nous ne voyons pas pourquoi l'on s'est étonné qu'il en fût résolument banni : Fénelon ne tenait sans doute pas à le laisser pénétrer dans cette partie toute profane de son œuvre.

Au reste, la variété de ses dons lui permet de toucher à tout d'une main légère, et les préoccupations si diverses dont il était obsédé ne l'ont pas empêché d'adapter sans effort la forme de ses récits à l'âge de son élève, de les présenter avec ce tour aimable, cet air attrayant qu'il convenait de leur laisser : ce petit livre justifie vraiment à lui seul le titre de la dernière en date des études consacrées à Fénelon éducateur[1].

Mais ces fables, écrites pour le duc de Bourgogne, destinées à réformer un caractère particulier, exceptionnel même, s'adressant à un enfant d'une condition princière, ne perdent-elles pas par là de leur portée ? Cela n'est vrai que pour certains récits plus spécialement appropriés à la personnalité du jeune prince, et encore ! Le duc de Bourgogne avait-il donc le monopole de l'impatience, voire de l'orgueil ? Considéré comme un cours de morale pratique, le recueil de Fénelon, en bien des parties, est loin d'être sans application immédiate et actuelle.

Enfin le bénéfice littéraire à en retirer n'est-il pas diminué par les négligences de style et de composition qu'on y relève plus d'une fois ? Sans doute Fénelon se surveille peu à l'ordinaire, et son génie facile ne s'accommode guère des retouches. Du moins, pour cette fois, a-t-il droit à quelque indulgence : n'oublions pas qu'il n'a pas été l'éditeur responsable de ses FABLES, *et disons-nous bien que, s'il eût voulu les présenter lui-même au public, il leur eût donné sans peine le fini qui leur manque çà et là. N'est-il pas intéressant de noter qu'il a remanié sur un point le seul de ces contes* (ARISTONOÜS) *qui ait été publié de son vivant avec son assentiment ? Relever,* sans esprit de dénigrement, *les imperfections qui subsistent dans ces récits est d'ailleurs un exercice excellent, et, comme on y trouvera aussi plus d'une description achevée, des pages d'une aisance incomparable et d'un coloris juste, la lecture n'en saurait être sans fruit pour la formation du style.*

Quant à accabler Fénelon sous le poids d'une comparaison prolongée avec La Fontaine, ce serait n'être pas juste envers un écrivain dont le goût était trop sûr pour ne pas reconnaître la supériorité du grand fabuliste et qui nous a laissé un témoignage éloquent et particulièrement délicat de l'admiration qu'il avait pour lui. Quand La Fontaine mourut, Fénelon écrivit en latin un éloge ému du poète et le donna à traduire à son élève[2]. *Encore une fois, s'il n'est pas interdit de montrer à des enfants en quoi, par exemple, la fable des* DEUX PIGEONS *est supérieure au* PIGEON PUNI DE SON INQUIÉTUDE, *c'est un devoir de leur dire que Fénelon ne l'ignorait pas*[3].

1. G. COMPAYRÉ : *Fénelon ou l'éducation attrayante*. Paris, Delaplane, 1910.
2. Le texte est dans l'édition Lebel, t. XIX, p. 496.
3. Il est malaisé de déterminer quels sont, parmi les sujets de ces fables, ceux que Fénelon a empruntés, et ceux qu'il a imaginés lui-même. On trouvera sur ce point, en tête de certains morceaux, ce qu'il est possible d'en dire.

NOTICE

SUR LES

DIALOGUES DES MORTS DE FÉNELON

« *Cet ouvrage, comme le précédent, est un recueil de pièces composées à divers intervalles, selon les progrès et les besoins du duc de Bourgogne. Cependant les* DIALOGUES DES MORTS *sont en général d'un plus grand intérêt que les* FABLES *et supposent des connaissances plus étendues* [1]. »

Dans les DIALOGUES DES MORTS, *Fénelon « élargit sa méthode d'éducation indirecte* [2] », *mais ne la modifie pas essentiellement : les conseils que les animaux ou les personnages imaginaires de ses* FABLES *donnaient à son élève lui sont donnés, dans les* DIALOGUES, *par des hommes ayant joué un rôle important dans l'histoire. C'est une autre fiction, mais c'est encore une fiction dont l'auteur se sert pour moraliser. Le but est le même : instruire en divertissant ; mais le divertissement est moins enfantin : il est en rapport avec l'esprit d'un élève désormais capable de s'intéresser à des questions plus hautes et à qui sa condition fait un devoir de les aborder sans retard.*



La littérature grecque, si familière à Fénelon, lui offrait comme modèles les DIALOGUES DES MORTS *de Lucien (2e siècle ap. J.-C.) ; et au 17e siècle, en France, Fontenelle venait de reprendre avec succès (1685) le genre créé par l'auteur grec. Les Dialogues de Lucien et de Fontenelle, traitant soit des lettres, soit de la philosophie, étaient presque exclusivement satiriques. Fénelon, lui, fait avant tout du dialogue un instrument pédagogique, ce qui le conduit d'ailleurs, en cédant à ses tendances naturelles, à le rapprocher de la satire.*

1. Ed. Lebel, t. XIX, p. v. — En 1700, 4 dialogues avaient été publiés avec les *Aventures d'Aristonoüs*. En 1712 parut un nouveau recueil, composé de 45 dialogues. Fénelon ne semble pas s'être occupé de ces deux éditions. L'édition donnée, après sa mort, en 1718, par le chevalier de Ramsai comprend, avec 27 fables, 66 dialogues : 47 dialogues des morts *entre anciens* et 19 *entre modernes*. Les autres dialogues parurent à diverses dates dans des éditions postérieures. Ils ont été pour la première fois réunis au complet, c'est-à-dire au nombre de 79, dans le tome XIX de l'édition de Versailles (1823).

2. F. HÉMON : *Fénelon*, p. 17.

Les DIALOGUES DES MORTS [1] *de Fénelon touchent à la morale, à la politique, à l'histoire, et, par endroits, à la littérature et à l'art.*

Dans les premiers dialogues, les allusions au caractère du duc de Bourgogne sont assez fréquentes, et l'auteur s'attache encore à combattre par des moyens détournés l'humeur fantasque et le caractère fougueux de son élève. Puis ce sont, çà et là, des conseils de modération, dictés par une philosophie large et humaine, faits pour inspirer au jeune prince le goût d'une sagesse aimable et indulgente.

Si Fénelon s'en tenait à cela, ses DIALOGUES *ne feraient que répéter ses* FABLES; *mais il a surtout en vue la morale dans ses rapports avec la politique. Bossuet avait écrit pour le Dauphin la* POLITIQUE TIRÉE DE L'ECRITURE SAINTE : *on peut dire que les* DIALOGUES *de Fénelon sont une Politique tirée de l'histoire, à l'usage du jeune duc de Bourgogne ; la forme animée du dialogue corrige ce qu'aurait pu avoir de trop sérieux pour un enfant un livre traitant directement du gouvernement des peuples.*

Or tout ce que Fénelon a écrit dans cet ordre d'idées peut tenir en quelques mots : un monarque ne doit songer qu'à faire le bonheur de ses sujets : aussi faut-il qu'il s'interdise d'entreprendre des guerres de conquêtes et de régner en tyran ; les guerres font le malheur des peuples, et la tyrannie fait le malheur non seulement des opprimés, mais des oppresseurs. Ce sont les lois qui doivent régner, les lois établies pour le bien du peuple, et auxquelles princes et peuples doivent se soumettre.

De la lecture des DIALOGUES *ce qui ressort avant tout c'est la haine — le mot n'a rien d'excessif — de Fénelon pour le despotisme. Que penser de cette condamnation formelle du pouvoir absolu, prononcée du vivant de Louis XIV ? Sans doute il faut se garder de croire que Fénelon ait voulu viser personnellement le tout-puissant monarque dans ces critiques d'un ton parfois singulièrement acerbe : mais leur portée n'en est pas diminuée, et l'on a dit avec raison que l'auteur enseigne à son élève « à être aussi différent que possible de Louis XIV [2]. » Il est juste d'ajouter avec P. Janet : « Rien ne prouve mieux la liberté laissée à Fénelon dans ses fonctions [3]. »*

Quel intérêt historique offrent les DIALOGUES? *Il n'est certes pas négligeable; mais il suffit d'en lire quelques pages pour comprendre*

1. Comme pour les *Fables*, il convient d'elargir quelque peu le sens du titre donné au recueil. Dans l'ensemble, ce sont bien des morts, plus ou moins illustres, qui sont supposés s'entretenir pour le plus grand profit du jeune duc ; mais quelques dialogues ont pour interlocuteurs des personnages mythologiques, soit des dieux, comme Mercure, soit des héros des anciennes légendes grecques, comme Achille ; le dernier dialogue est établi à l'aide de deux personnages de comédie, Harpagon et Dorante.

2. HÉMON : *Fénelon*, p. 20.

3. *Fénelon* : p. 51.

que, dans la pensée de Fénelon, les faits ont moins d'importance que la leçon qu'il veut en dégager. L'histoire y est rarement présentée pour elle-même : elle n'est qu'un moyen ; la doctrine est la fin[1]. *Il va de soi que, mettant le plus souvent en scène des personnages très connus, l'auteur s'impose de n'en pas altérer les traits essentiels ; il sait fort bien qu'il n'a pas le droit de déformer l'histoire pour enseigner la morale. Aussi, comme la souplesse de son talent le met à son aise dans la peinture des caractères les plus divers, ses portraits ont-ils en général toute la ressemblance que la science de son temps permettait d'obtenir. On remarquera que les anecdotes à la Plutarque, propres à révéler le fond des âmes, abondent de parti pris dans les* DIALOGUES : *Fénelon comptait sans doute là-dessus, et avec raison, pour soutenir l'intérêt et captiver plus sûrement l'attention de son élève.*

« *Ne cherchons donc pas dans les* DIALOGUES *un cours d'histoire complet : l'auteur a choisi quelques têtes éminentes, quelques physionomies extraordinaires, et les a mises en lumière ; il a exercé son disciple à les juger sans faiblesse, s'efforçant de lui montrer que les flatteries données aux princes de leur vivant ne tiennent pas devant la mort*[2]. »

Appréciant le rôle de ses personnages au nom de l'idéal politique et humanitaire que l'on sait, il a naturellement ses préférés, et nul ne songe à s'étonner si, par exemple, un Caton l'emporte à ses yeux sur un César, un Louis XII sur un Louis XI, ou s'il traite avec sévérité tous ceux dont l'ambition a fait des despotes ou des conquérants.

Enfin à côté des considérations de morale politique appuyées sur l'histoire se trouvent maints développements ayant trait à l'art et aux lettres. Certains dialogues, où figurent tour à tour Achille et Homère, Démosthène et Cicéron, Horace et Virgile, Léonard de Vinci et Poussin, n'ont d'autre objet que de rappeler au duc de Bourgogne les principes du beau, de le préparer à goûter le charme de la simplicité et du naturel dans les diverses manifestations de l'art, de l'éloquence, de la poésie.

La forme des DIALOGUES *appelle, à peu de chose près, les mêmes réflexions que celle des* FABLES : *c'est souvent la même négligence dans le détail et dans la composition, et aussi, dans l'ensemble, le même tour aisé et séduisant ; toutefois il arrive, le débat portant plus haut et les faits soutenant l'écrivain, que Fénelon y montre plus de force peut-être et plus de relief.*

1. On sait d'ailleurs pertinemment que l'étude de l'histoire, telle que la faisait le duc de Bourgogne, comportait d'autres exercices où il l'abordait plus directement.

2. CROUSLÉ : *Fénelon et Bossuet*, t. I, p. 253.

*
* *

Une dernière question. Des enfants sont-ils en état de lire les DIALOGUES DES MORTS ?

Il y a certes beaucoup à retenir de leur lecture, mais à la condition de les lire avec la maturité d'esprit qu'ils supposent malgré tout, quelles que soient les précautions prises par l'auteur pour mettre à la portée d'un enfant les graves problèmes qu'il soulève. N'est-ce pas là déjà une raison de ne toucher aux DIALOGUES *qu'avec prudence ?*

« Je pense, dit fort sensément M. J. Lemaître, que Fénelon écrivit ses FABLES *quand le duc de Bourgogne avait de 8 à 12 ans, et que ses* DIALOGUES *furent composés quand le prince était entre sa douzième et sa quinzième année, et même sans doute un peu plus tard. »*

De plus, l'adaptation du livre à la condition *de l'élève pour lequel il a été écrit est peut-être ici plus immédiate que dans les* FABLES. *La pensée du duc de Bourgogne, considéré moins comme un enfant à corriger de ses défauts que comme un futur monarque à instruire de ses devoirs, est constamment présente à l'esprit de Fénelon, et les réflexions qu'il prête à ses héros sont toutes faites en vue de préparer le jeune duc à gouverner selon les maximes chères à son cœur : c'est vraiment là, et cette fois d'une manière un peu trop exclusive, un livre à l'usage d'un prince.*

Ajoutons que beaucoup de ces dialogues se répètent et qu'à l'aide de personnages différents Fénelon développe très souvent les mêmes idées, et parfois en des termes identiques[1].

Dès lors on nous excusera sans doute d'avoir admis dans cette édition classique beaucoup plus de fables que de dialogues — et dans les dialogues, conformément aux principes de cette collection, d'avoir surtout choisi ceux qui ont le plus d'intérêt pour des esprits modernes[2].

N. B. — *On remarquera l'importance accordée dans les notes à l'étude des mots : l'insistance que nous mettons à en demander ou à en préciser le sens ne se comprendrait guère si cette édition s'adressait à des lecteurs moins inexpérimentés.*

1. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la liste des sous-titres mis par l'auteur lui-même en tête des *Dialogues* et qui en résument le sujet.

2. Nous avons *autant que possible* concilié ce souci avec le soin apporté à ce que : 1° aucune des idées essentielles développées par Fénelon ne fût laissée dans l'ombre ; 2° les différentes variétés de dialogues fussent représentées dans ce recueil ; 3° l'ouvrage concordât avec les programmes d'histoire ancienne étudiés en même temps dans les établissements universitaires.

EXEMPLE DE LECTURE EXPLIQUÉE

D'UN PASSAGE DE FÉNELON (*Aventures de Mélésichthon.*)

Dans une vie si champêtre, tout était chez eux net et propre. Toutes les tapisseries étaient vendues ; mais les murailles de la maison étaient blanches, et on ne voyait nulle part rien de sale ni de dérangé ; les meubles n'étaient jamais couverts de poussière ; les lits étaient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avait une propreté qui n'est point dans les grandes maisons ; tout y était bien rangé et luisant. Pour régaler la famille dans les jours de fête, Proxinoé faisait des gâteaux excellents. Elle avait des abeilles dont le miel était plus doux que celui qui coulait du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venaient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avait dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle était toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque temps ; elle avait même beaucoup de fleurs, dont elle vendait une partie après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondait sa mère, et ne goûtait d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égalait le sien : la contagion et les loups même n'osaient en approcher. A mesure qu'elle chantait, ses tendres agneaux dansaient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour semblaient prendre plaisir à répéter ses chansons.

PLACE DU MORCEAU DANS L'ENSEMBLE DU RÉCIT.

[Mélésichthon, noble Mégarien, ruiné par la guerre et le luxe, a dû se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer : il y traîne dans l'inaction une existence douloureuse, malgré l'affection dont l'entourent sa femme, Proxinoé, et ses deux enfants, Poéménis et Mélibée. Un jour, il voit en songe la déesse Cérès, qui l'engage à chercher dans le travail de la terre sa consolation et le vrai bonheur. Il suit le conseil de la déesse, réforme sa maison et vit désormais comme un simple laboureur.]

Dans le paragraphe qui précède celui que nous allons commenter, Fénelon a déjà parlé du changement survenu dans la

vie de ses personnages : il a même donné des détails assez précis sur les travaux auxquels se consacrent désormais la femme et la fille de Mélésichthon : il reprend donc ici un point partiellement traité. Il convient sans doute de laisser quelque liberté à ces récits écrits pour un enfant et où la fantaisie a tant de part : mais Fénelon revient ici trop manifestement sur ses pas ; et, bien que tel détail contenu dans la seconde description ne se trouve pas dans la première, l'auteur eût peut-être mieux fait de les fondre en une seule.

Cette réserve faite, étudions : 1° la description en elle-même ; 2° sa portée morale.

I. La Description. — Elle se subdivise nettement en *trois parties.*

Fénelon décrit d'abord *l'aspect qu'offre l'intérieur* de Mélésichthon depuis que sa famille a adopté un nouveau genre de vie (ce passage va jusqu'à ces mots : *Pour régaler la famille*) ;

puis *le travail de la maîtresse de maison, Proxinoé* (jusqu'à ces mots : *la fille secondait la mère) ;*

enfin *les occupations de Poéménis*, fille de Mélésichthon et de Proxinoé.

1° *Une maison bien tenue.* La première partie de la description procède toute de ces deux termes *net* et *propre*, mis en évidence dès le début.

Mélésichthon et tous les siens ont rompu avec le luxe de jadis pour vivre en travailleurs et d'une vie simple et champêtre : mais *malgré cette vie champêtre* — [c'est ainsi qu'il faut entendre les premiers mots *« Dans une vie si champêtre »,* Fénelon se servant volontiers de ce tour concis pour indiquer une opposition, ainsi qu'on peut le voir par ces deux exemples tirés de passages antérieurs : « Mélibée, *dans un âge si tendre,* commençait déjà à montrer de la force », et « Mélésichthon, *dans sa solitude,* lui enseignait tout ce qui peut cultiver l'esprit] — la maison n'a point pris un air déplaisant, négligé, bien au contraire : elle doit à l'activité de ceux qui l'habitent d'offrir aux regards une *propreté* parfaite ; et c'est cette propreté, qui révèle des préoccupations toutes pratiques, bourgeoises en quelque sorte, que Fénelon veut faire ressortir avant tout. Dans les

premières lignes de ce paragraphe, il n'y a pas moins de huit expressions qui appuient sur ce trait : ce ne sont pas ici redites dues à une négligence, c'est insistance voulue.

A ces termes, *« vie champêtre, étoffes grossières, »* s'opposent fortement les expressions suivantes, accumulées comme à plaisir : *net, propre, blanches, rien de sale, jamais de poussière, propre, propreté, luisant.* Ce dernier mot, d'un coloris si familier, est particulièrement expressif : qu'on le remplace par tel autre terme de sens voisin, par le mot *brillant* par exemple, et l'on verra tout de suite ce que perdrait en simplicité, autant dire en justesse, la courte phrase où Fénelon décrit, sans crainte de paraître vulgaire, la *cuisine* de Proxinoé.

Mais est-ce bien là un intérieur antique, grec ? L'auteur, dont ce n'est pas précisément l'objet, car, ici, il ne « conte pas pour conter, » ne paraît pas s'être préoccupé de faire, dans cette description forcément rapide, une reconstitution rigoureusement exacte. En réalité les détails dont il fait mention (ces *tapisseries,* ces *murailles blanches,* ces *lits* et ces *étoffes)* sont assez vagues pour pouvoir être acceptés également dans un décor moderne et dans un décor antique : il suffit — et c'est le cas — que rien ne heurte la vraisemblance. Quant à demander à Fénelon la précision d'un archéologue de profession, il n'y faut point songer.

2° *Une ménagère entendue.* A qui revient le mérite d'avoir fait de la demeure de Mélésichthon ce qu'elle est maintenant ? A Proxinoé, la femme *laborieuse :* cette épithète est ici le mot essentiel. Voici, dépeinte en une phrase très naturellement liée à la précédente et d'une couleur très franche, l'activité de la mère, mise au service de son mari et de ses enfants : « Pour *régaler* la *famille* dans les *jours de fête,* Proxinoé faisait des *gâteaux* excellents. » Ce *« régaler »*, tout populaire, et ce détail naïf et juste *« dans les jours de fête »,* sont d'un effet singulièrement heureux. On croit voir les braves gens, goûtant, parce qu'ils ont tous travaillé, le plaisir d'être réunis autour de la même table et joyeux de faire honneur au menu que la mère de famille a soigné. Il y a vraiment là un accent de bonhomie et de sincérité qui frappe et qui fait songer à certaines pages de Rousseau : cela est d'un naturel parfait.

Puis c'est l'énumération — justifiée — des ressources dont

Proxinoé dispose pour traiter ainsi son monde. Tout d'abord, ses abeilles lui donnent le miel nécessaire. Et ici, presque sans y songer, en écrivain nourri de la lecture des anciens, plein de leurs légendes et de leur poésie, Fénelon cueille en passant dans une de ces légendes un ornement pour sa phrase : un vers des *Métamorphoses* d'Ovide[1] remonte sans doute à sa mémoire, et ce miel, qu'un autre eût qualifié à l'aide d'une simple épithète, devient sous sa plume *« un miel plus doux que celui qui coulait du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or ».* Ce sont là ornements qu'admet volontiers le genre de la fable et qui, employés avec mesure, ne soulèvent aucune objection ; mais on est tenté de regretter — non de s'étonner — que Fénelon ait mis si souvent à contribution dans ses FABLES la légende de l'âge d'or.

Après le miel, le *lait :* ici encore un ornement dû peut-être à une réminiscence antique. Fénelon connaît certainement un vers des *Bucoliques* de Virgile (IV, 21) où il est parlé des « chèvres qui reviendront en *portant d'elles-mêmes* à l'étable leurs *mamelles gonflées de lait*[2]. » En avons-nous un écho dans les mots suivants : « Les vaches venaient *d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait » ?* On ne peut l'affirmer ; en tous cas, la phrase de Fénelon n'a pas le relief vigoureux du vers de Virgile et ne présente pas une image aussi juste. Moins naturelle à la fois et moins colorée, elle fait presque regretter la simplicité nette qu'avait le début de la description.

Cette netteté se retrouve heureusement dans la phrase suivante, où Fénelon, poursuivant son énumération, nous dit ce que Poéménis tire de son verger et de son potager : ici le terme propre *(légumes)* n'arrête pas plus l'auteur que le mot *cuisine* ne l'effrayait plus haut. Notons que cette forte expression : *était toujours la première* à avoir les fruits — (on y retrouve un souvenir lointain de Virgile, qui vient se placer d'ailleurs avec aisance dans la phrase de l'auteur français[3]) — est propre à donner l'idée non seulement de l'abondance qui règne mainte-

1. *Flavaque de viridi stillabant ilice mella.* « De l'yeuse verte le blond miel coulait goutte à goutte. » (I. 111.)

2. *Ipsae lacte domum referent distenta capellae Ubera...*

3. Il se trouve au chant IV des Géorgiques, vers 134, dans l'épisode du « Vieillard de Tarente » : *Primus vere rosam atque autumno carpere poma.* « Le premier il cueillait la rose au printemps, les fruits en automne. »

nant chez Proxinoé, mais encore de l'activité à laquelle cette abondance est due.

Voilà pour l'*utile*, mais l'*agréable* n'est pas oublié : Fénelon, épris de simplicité sans doute, mais aussi de grâce, l'oublie rarement. Il faut que cet intérieur de travailleurs ait sa gaieté, sa parure — parure simple et que la terre fournira : aussi les fleurs cueillies par Proxinoé serviront-elles d'abord à *orner la maison* : mais, comme il faut vivre avant tout et que nos anciens nobles sont devenus gens pratiques, Proxinoé, qui a appris à compter, *vend* une partie de ses fleurs.

3° *Une bergère.* La mère est, comme il sied, au premier plan de la description : mais l'auteur doit nous montrer aussi la jeune fille prêtant son aide à sa mère — comme il nous montrera plus loin Mélibée, le fils, secondant son père. A vrai dire, Fénelon a déjà parlé des travaux de Poéménis : mais, parmi les occupations auxquelles il convient qu'elle soit astreinte, il en est une que Fénelon décrit toujours avec un nouveau plaisir : Poéménis est naturellement chargée du soin du troupeau ; aussi, bien que nous avons vu d'elle, au commencement du récit, un portrait fort gracieux, la voici de nouveau, mais en bergère cette fois.

Nous l'entrevoyons à peine, mais nous la voyons assez pour pouvoir affirmer qu'elle n'annonce pas les bergères à la Millet.

Certes, il y a beaucoup d'harmonie dans ces dernières lignes, mais comme on y voudrait plus de naturel ! C'est ici que Fénelon aurait dû nous peindre Poéménis « filant, cousant aux côtés de sa mère », comme il l'a fait précédemment ; son tableau y eût gagné en vérité. Au lieu de cela, c'est une scène pastorale d'un dessin bien mou qu'il esquisse. Passe encore pour ces expressions, cependant peu naturelles : *« la contagion et les loups n'osaient en approcher. »* Mais ces *tendres agneaux dansant sur l'herbe*, tandis que leur gardienne fait entendre ses *chants*, ont l'air d'animaux par trop domestiqués. Décidément, la silhouette de Poéménis a gardé sa finesse aristocratique : eût-elle été de la plus humble origine, il y a fort à parier que Fénelon lui eût laissé le même charme élégant.

Ainsi cette description, d'abord si juste et si naturelle, finit par quelques détails un peu maniérés : elle n'a pas l'unité de ton, la simplicité soutenue qu'on attendait.

II. — Portée de la description. — Elle n'en atteint pas moins son but. Sous cet abandon aimable, sous ces détails qui se suivent sans effort — car si l'expression est inégale, le lien ne fait jamais défaut — se découvre aisément le parti pris bien arrêté du moraliste : il poursuit son idée, qui est de faire l'apologie exclusive de la vie champêtre, d'après lui source de toute vertu et de tout bonheur durable. « Hanté, comme on l'a dit, par cette chimère de simplicité et de pureté pastorale[1] » il y revient obstinément dans ses récits. Dans cette page, il n'est rien qui ne soit subordonné à son dessein. C'est par là que s'explique, remarquons-le, le trait de satire qu'il lance comme en passant à l'adresse de ces *grandes maisons*, où l'on sacrifie volontiers ce qui ne se voit pas à ce qui se voit; de là vient le ton général de cette description, où il n'est pas un mot qui ne peigne le bonheur ou l'activité des personnages. Et le rapprochement de ces deux termes nous explique en quoi la vision champêtre de Fénelon s'élève ici, et nous prépare à une conclusion morale plus ferme.

Le charme de l'intérieur qu'il dépeint est en effet le résultat de l'effort ; c'est à son énergie que Mélésichthon doit de goûter maintenant les joies du foyer. Vivre aux champs, dit en somme l'auteur, c'est *travailler*. Ce n'est donc pas, cette fois du moins, l'isolement, l'oubli des cités fiévreuses qu'exalte Fénelon, c'est le *travail*, et, avec le travail, la *famille*, dont le travail même resserre l'union en lui assurant le bonheur. Aussi, en dépit de quelque mièvrerie pastorale, cette page, d'une inspiration si saine, fait-elle honneur à l'écrivain.

On serait curieux de savoir quelle impression le duc de Bourgogne gardait de pareilles descriptions. Il va de soi que son précepteur ne l'invitait pas, en mettant de tels tableaux sous ses yeux, à vivre de la vie d'un Mélésichthon. Mais il le préparait ainsi de loin, en le pénétrant lentement de ses idées, à concevoir quelle existence heureuse et digne à la fois pourraient mener, dans l'intérêt de tous, certains de ces nobles qui seraient peut-être soumis quelque jour à son autorité.

1. F. Hémon : *Cours de Littérature : Fénelon*, p. 13 (Delagrave).

163



RECUEIL

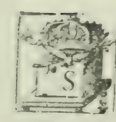
DES FABLES

COMPOSÉES

POUR L'ÉDUCATION
de feu Monſeigneur le Duc
de Bourgogne.

FABLE I.

Les Avantures d'Ariſtonoüs.



OPHRONIME ayant perdu les biens de ſes Ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en conſoloit par ſa vertu dans l'Iſle de Delos. Là il chantoit ſur une Lyre d'or les

FIG. 2. — Fac-similé de la première page des *Aventures d'Aristonoüs* dans l'édition de 1718. Les *Fables* forment la dernière partie du tome II. (B. N. I.)



CHOIX DE FABLES

I. LA PATIENCE ET L'ÉDUCATION CORRIGENT BIEN DES DÉFAUTS

L'œuvre expliquée.

[Le titre dit assez le but de cette fable, la plus simple du recueil. Il suffit de rappeler que la patience n'était pas précisément la qualité maîtresse du duc de Bourgogne.]

Une ourse avait un petit ours[1] qui venait de naître. Il était horriblement laid. On ne reconnaissait en lui aucune figure[2] d'animal : c'était une masse informe[3] et hideuse[4]. L'ourse, toute honteuse d'avoir un tel fils, va trouver sa voisine, la corneille[5], qui faisait un grand bruit par son caquet[6] sous un arbre. « Que ferai-je[7], lui dit-elle, ma bonne commère[8], de ce petit monstre[9] ? J'ai envie de l'étrangler. — Gardez-vous-en bien, dit la causeuse[10] : j'ai vu

1. *Petit ours.*

* Quel mot avons-nous pour désigner le petit de l'ours ? — Employé depuis le 16e siècle, ce mot ne fut admis par l'Académie française qu'au commencement du 18e.

2. *Figure = forme.*

3. *Informe.* Mot à rapprocher de l'expression *on ne reconnaissait... aucune figure;* il ne fait pas double emploi avec *hideuse.*

4. *Hideuse.* Accumulation voulue et plaisante de termes exprimant la laideur.

5. *Corneille.* Espèce de corbeau de petite taille.

* Rappeler des locutions usuelles où entre le mot *corneille.*

6. *Caquet = babil.* C'est, au propre, le gloussement de la poule en train de pondre. Le mot *caquet* est tiré du verbe *caqueter :* il imite le son de la chose qu'il signifie : c'est ce qu'on appelle une *onomatopée.*

7. *Faisait... que ferai-je.* Cette répétition est une négligence.

8. *Ma bonne commère = ma bonne amie.* Le mot *commère* désignait proprement la marraine d'un enfant par rapport au parrain, dit *compère,* et aussi par rapport à la mère. Il ne s'emploie plus guère que comme appellation familière; on l'applique volontiers à une femme bavarde : aussi convient-il particulièrement ici, bien que l'ourse ne l'entende pas dans ce sens.

9. *Monstre.* Il n'a rien d'un ours : il est hors des règles de la nature; c'est là proprement le sens de *monstre.*

* En quoi cette expression prépare-t-elle le mot *étrangler ?*

10. *La causeuse = la bavarde.* Le mot rappelle le trait principal du caractère.

d'autres ourses dans le même embarras que vous. Allez[1], léchez doucement votre fils[2] ; il sera bientôt joli, mignon[3] et propre[4] à vous faire honneur[5]. » La mère crut facilement ce qu'on lui disait en faveur de son fils[6]. Elle eut la patience de le lécher longtemps. Enfin[7] il commença à devenir moins difforme[8], et elle alla remercier la corneille en ces termes : « Si vous n'eussiez modéré mon impatience, j'aurais cruellement déchiré mon fils, qui fait maintenant tout le plaisir de ma vie. »

Oh ! que l'impatience empêche de biens et cause de maux[9] !

II. LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON

L'œuvre expliquée.

[Fénelon dit nettement, à la fin du récit, quel est l'objet de cette fable : *il n'est pas de conseil plus important à donner aux enfants* que celui qui s'en dégage. La fable de Fénelon ne traite pas le même sujet que *Le Loup et l'Agneau* de La Fontaine : les deux titres diffèrent d'ailleurs; dans celui de Fénelon, le mot *jeune* a sa raison d'être.]

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc[10]; les chiens dormaient, et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait

1. *Allez*. Formule d'encouragement. Les formes de l'impératif du verbe *aller* sont employées comme autant d'interjections pour rendre des nuances très diverses.

* Donnez-en quelques exemples.

2. *Léchez*. On croyait jadis que l'ours naissait informe et ne prenait tournure qu'après avoir été léché soigneusement par sa mère.

* Qu'entendons-nous par un *ours mal léché ?*

3. *Mignon*. Se dit de ce qui est à la fois petit et gracieux : c'est un mot de *maman*.

4. *Propre à* = *capable de*.

5. *Faire honneur*. S'oppose à *toute honteuse*, expression employée plus haut.

6. *Son fils*. Ce n'est plus le *petit monstre*. Remarquez les mots mis en tête et à la fin de la phrase.

* Pourquoi Fénelon dit-il *facilement ?*

7. *Enfin* = *à la fin*, après un long temps.

8. * *Moins difforme*. Le résultat est modeste : dites pourquoi l'auteur ne peut aller plus loin. — Distinguez *difforme* de *informe*, employé plus haut, en vous aidant des préfixes.

9. *Biens... maux*. Opposition simple et claire, qui met bien la conclusion à la portée d'un enfant.

10. *Parc*. Terrain clôturé, où l'on fait coucher les moutons pendant la belle saison.

de la flûte[1] avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître[2] l'état[3] du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu[4], entra en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton[5]. — L'herbe tendre et fleurie[6], lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre[7] sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre[8]. Que faut-il davantage[9] ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu[10]. — Est-il donc vrai[11], repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit[12] ? Si cela est, vivons comme frères[13] et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc[14] dans la prairie, où le sobre[15] philosophe le mit en pièces et l'avala[16].

1. *Jouait de la flûte.* C'est en vertu d'une vieille tradition que Fénelon représente volontiers ses bergers comme jouant de la flûte.

2. *Reconnaître = se rendre compte de.*

3. *L'état = la composition.* Le sens du mot n'est pas celui qu'il aurait dans l'expression suivante : « le troupeau est en bon état ».

4. *N'avait rien vu.* L'expression répète *sans expérience.* Fénelon sait, sans nul doute, qu'il est bon d'appuyer sur l'idée en s'adressant à un enfant. La Fontaine dit, d'une manière un peu différente et qui échappe à la critique : *« Un souriceau tout jeune et qui n'avait rien vu » (Le Cochet, le Chat et le Souriceau).*

5. *Glouton.* Ne fait pas double emploi avec *affamé :*

* Montrez-le.

6. *L'herbe tendre et fleurie.*

* Pourquoi fait-il cette réponse ?

7. *Eteindre.*

* Pourquoi le mot convient-il particulièrement ici ?

8. *L'un et l'autre.* Au neutre.

9. *Que faut-il davantage?* Tour un peu vieilli. On dit couramment : *Que faut-il de plus ? Davantage* contient *de.*

10. *La philosophie.* Pas de virgule devant *qui : philosophie* est donc pris au sens particulier, non au sens général.

11. *Est-il donc vrai...* Le mouton est un peu surpris : il a donc entendu dire de quoi se nourrissent les loups. Il n'en est pas moins *sans expérience.*

12. *Vous suffit* et non : *vous suffise.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 415.

L'indicatif signifie que le mouton accepte comme vrai ce qu'a dit le loup.

* Comment faut-il donc entendre la proposition : *si cela est ?*

13. *Comme frères.* Ellipse de l'article indéfini, fréquente après *comme.*

14. *Sort du parc.* Sans doute les chiens dorment et le berger est tout à sa musique : on voudrait néanmoins que la sortie du mouton fût mieux justifiée.

15. *Sobre.*

* Avec quel mot cette épithète fait-elle un contraste plaisant ?

16. Remarquez la brusquerie du dénouement.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en[1] par leurs actions, et non par leurs discours.

III. L'ABEILLE ET LA MOUCHE

L'œuvre expliquée.

[Fénelon oppose ici la violence et l'orgueil, représentés par l'abeille, à la pauvreté et à la simplicité, représentées par la mouche. La fable, très nette grâce aux nombreuses antithèses qu'elle renferme, est destinée à mettre en garde le duc de Bourgogne contre l'orgueil et la colère, défauts auxquels il était particulièrement enclin.]

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. « Que viens-tu faire ici[2]? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi[3], vil animal, à te mêler avec[4] les reines de l'air[5]! — Tu as raison, répondit froidement la mouche, on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. — Rien[6] n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république[7] bien policée[8]; nous ne broutons[9] que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar[10]. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche

1. *Jugez-en. En* est un neutre (= *de cela*, c.-à-d. s'ils sont vertueux). RÈGLE : *Au 17e siècle, plus souvent qu'aujourd'hui, les pronoms* **en** *et* **y** *résument et représentent toute une phrase ou une idée non spécialement exprimée.* Ex. : Il demande à boire, on lui **en** apporte. (LA BRUYÈRE, XI, 7.)

2. *Que viens-tu faire ici?*

* Quel sentiment dénote cette apostrophe? Cf. le début fameux de la fable de La Fontaine *le Lion et le Moucheron*.

3. *C'est bien à toi.*

* Faire sentir par la lecture l'ironie de l'expression. Donner divers équivalents de la locution *c'est à toi à.*

4. *Te mêler avec.* On dit plus ordinairement dans ce cas, c'est-à-dire au figuré, *se mêler à.*

5. *Les reines de l'air.* Cette *périphrase*, qui sert à désigner les abeilles est d'une orgueilleuse beauté.

6. *Rien.* L'emploi du neutre absolu *rien* [au lieu de *personne, aucun être*] donne plus de force à la pensée exprimée.

7. *République* = *Etat, gouvernement* au sens général.

* Quel nom porte la femelle d'une ruche?

8. *Bien policée* = *soumise à des règles dignes d'un peuple civilisé.*

9. *Broutons.* Au figuré.

* Quel mot emploie-t-on ordinairement en parlant de l'abeille?

10. *Nectar.* Au sens propre, c'est le breuvage exquis réservé

importune [1], qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie [2] sur des ordures [3]. — Nous vivons comme nous pouvons [4], répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice [5], mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique [6] vos ennemis, vous donne la mort [7], et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération [8]. »

IV. LES DEUX RENARDS

L'œuvre expliquée.

[Ce récit montre les inconvénients de deux défauts que l'on peut opposer l'un à l'autre : l'avarice, souvent représentée comme le propre de la vieillesse, et l'intempérance, à laquelle la jeunesse se laisse facilement entraîner. La fable semble n'aboutir qu'à la constatation d'un fait : mais il s'en dégage aussi un conseil : des deux défauts que Fénelon met sous les yeux de son élève, il en est un qu'il l'invite à fuir, par cela seul qu'il lui en fait voir les fâcheuses conséquences. Ce n'est pas la seule fois qu'il s'en prend à l'intempérance. Cf. le *Voyage dans l'île des Plaisirs*. Or Saint-Simon nous parle (peut-être avec exagération, il est vrai) du goût marqué qu'avait le duc de Bourgogne pour le « vin et la bonne chère ».]

aux dieux d'après la mythologie grecque ; dans un sens plus général, le mot désigne toute boisson délicieuse. C'est au propre que Fénelon l'emploie ici.

1. *Importune.*

* Justifier l'épithète.

2. *Chercher ta vie.*

*Quel est le sens de *vie* dans cette expression ?

3. *Sur des ordures.* Détail un peu brutal, mais juste et nécessaire ici.

4. *Comme nous pouvons.* Humilité touchante. Mais la mouche ne s'en tient pas là, et sa riposte ne manque ni de fermeté ni de force.

5. *La pauvreté n'est pas un vice.* Enlevez les articles et vous avez un proverbe connu. L'article est nécessaire ici pour relier la phrase à la suivante.

6. *Pique.* Ce mot flotte heureusement entre le sens propre et le sens figuré.

* Montrez-le.

7. *La mort.* L'abeille laisse son aiguillon dans la blessure qu'elle fait et meurt. Fénelon utilise adroitement un fait réel pour donner une leçon de modération a l'abeille.

8. * Relever toutes les antithèses contenues dans cette fable.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets[1] : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim[2]. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelque provision[3] pour l'avenir[4]. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager[5]. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis[6], et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons[7] ! il n'y fera pas bon[8] demain; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait[9]. » Après cette conversation, chacun prend son[10] parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève[11], et peut à peine[12] aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer[13] ses appétits[14]

1. *Le coq, les poules et les poulets.* Remarquez l'ordre suivi à dessein dans cette énumération.

2. *Ils apaisèrent leur faim.* L'auteur passe rapidement sur les faits, pour en venir à la conversation où s'opposent les deux caractères.

3. *Quelque provision.* Remarquez le singulier. Le sens est : « une certaine quantité [de vivres] réservée en vue de l'avenir ».

4. *L'un... pour l'avenir.* Il faut louer la grande netteté de la phrase.

5. *Il faut le ménager = il faut y toucher le moins possible.* Les expressions qui s'enchaînent, *notre bien, fait fortune, trésor* étendent la portée de ces paroles. Ces mots : *ne mangeons pas tout notre bien*, aussi intelligibles ici au propre qu'au figuré, forment une heureuse transition.

6. *Pendant que j'y suis = pendant que je suis en train* (de manger) : sens figuré.

* Que signifient les locutions : *vous n'y êtes pas encore, vous y êtes ?*

7. *Chansons.* Le sens découle de l'emploi figuré du mot *chansons* pris avec la valeur de *propos sans importance, qu'on ne peut prendre au sérieux.* Entendez : *Prétendre qu'on pourra revenir ici, ce n'est pas parler sérieusement!*

8. *Il n'y fera pas bon = on y sera exposé à des dangers.*

9. *Nous assommerait.*

* Quelle ellipse suppose ce conditionnel ?

10. Prend *son* parti.

* Quelle est ici l'importance du possessif ?

11. *Il se crève.* Heureux emploi du verbe réfléchi : le renard l'a bien voulu. L'usage ordinaire est d'employer intransitivement *crever :* cela affaiblirait ici le sens.

12. *Peut à peine = a à peine la force de.*

13. *De modérer = parce qu'il modère.*

14. *Ses appétits.* Ce pluriel s'employait alors aussi bien que le singulier pour exprimer le désir de manger : il se prend aujourd'hui dans un sens plus général.

et de vivre d'économie[1], veut, le lendemain, retourner à sa proie, et est assommé par le maître[2].

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice[3].

V. LES DEUX SOURIS

L'œuvre expliquée.

[Cette fable veut prouver qu'on a tout intérêt à se montrer « modeste et sensé. » Certains détails semblent indiquer que Fénelon a tenu en même temps à remettre sous les yeux de son élève quelques particularités concernant l'Inde et sa civilisation. Mais que de traits d'un comique fin et de bon aloi dans cette leçon de morale !]

Une souris, ennuyée[4] de vivre dans les périls et dans les alarmes[5], à cause de Mitis[6] et de Rodilardus[7], qui faisaient grand carnage de la nation souriquoise[8], appela sa commère[9], qui était dans un trou de son voisinage. « Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée[10]. J'ai lu, dans

1. *D'économie. De = avec.* RÈGLE : *Au 17e siècle la préposition* **de** *(comme la préposition* **à***) avait une tendance à remplacer toutes les autres :*

Il traitait **de** (= *avec*) mépris les dieux. (CORN., *Poly.*, v. 832.)

En particulier, elle remplaçait souvent la préposition **par** *après un verbe passif :* Je suis vaincu *du* temps (MALHERBE). Cf. CROUZET.... *Gr. Fr.*, § 320.

2. *Est assommé.* L'emploi du présent dans cette phrase donne plus de rapidité au dénouement. Ainsi la conversation, qui est la partie essentielle de la fable, se détache mieux.

3. C'est une vieille tradition, fondée en partie sur la nature, que de répartir ainsi les défauts entre les différents âges de la vie humaine. On pourra lire dans Boileau (*Art Poétique*, III, v. 373 et suiv.) la reproduction de ce qu'en ont dit ses devanciers.

4. *Ennuyée = fatiguée.*

5. *Alarmes*, ne répète pas *périls*.

6. *Mitis.* Nom déjà donné au chat par Bonaventure Despériers (16e siècle) et par La Fontaine. C'est un adjectif latin, qui signifie *doux*.

7. *Rodilardus.* Nom de chat, plaisamment formé par Rabelais, repris par La Fontaine, et qui signifie *ronge-lard*.

8. *La nation souriquoise. Nation* est employé fréquemment par tous les fabulistes en parlant d'une race d'animaux. — *Souriquois = de la race des souris.* Adjectif formé, par La Fontaine, à l'aide du suffixe *ois* (Le radical du mot latin *soric-em* qui a donné *souris* est terminé par un *c*).

9. *Sa commère = son amie.* Cf. p. 31, n. 8.

10. *Une bonne pensée.* Nous disons plutôt en ce sens *une bonne*

certains livres que je rongeais ces jours passés[1], qu'il y a un beau pays[2] nommé les Indes[3], où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là, les sages[4] croient que l'âme d'une souris a été autrefois l'âme d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux fakir[5], et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer dans le corps de quelque belle dame[6] ou de quelque grand pandiar[7]. Si je m'en souviens bien[8], cela[9] s'appelle métempsycose. Dans cette opinion[10], ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle[11] : on voit des hôpitaux[12] de souris, qu'on met en pension[13], et qu'on nourrit comme personnes[14] de mérite. Allons, ma sœur, partons pour un

idée, c.-à-d. une idée dont la réalisation sera avantageuse.

1. *Que je rongeais.* Le principal était pour elle de *ronger :* c'est par hasard qu'elle a été amenée *à lire.*

2. *Un beau pays.* Elle cherche à séduire son amie.

3. *Les Indes* proprement dites, ou Hindoustan. — C'est la terre classique des fables.

4. *Les sages = les philosophes.*

5. *Merveilleux fakir. Fakir* ou *faquir*, mot emprunté à l'arabe et qui signifie *pauvre.* Il désigne un religieux mahométan vivant d'aumônes. *Merveilleux* fait allusion aux exercices de pénitence que les fakirs s'imposent parfois et qui tiennent du *miracle.*

6. *Belle dame.* Joli détail, naïvement placé : voilà qui est tentant.

7. *Pandiar*, ou, plus ordinairement, *pandit* (d'un mot sanscrit qui veut dire *savant*) est un titre porté par les Brahmanes qui connaissent les Védas ou livres sacrés de l'Inde, et les font étudier à des disciples.

8. *Si je m'en souviens bien.*

* Pourquoi cette précaution du narrateur ?

9. *Cela* = le passage de l'âme dans un nouveau corps. — *Métempsycose* est un mot d'origine grecque, signifiant *action d'animer en changeant :* il désigne une doctrine (commune à l'Inde et à l'Egypte et transmise à la Grèce par Pythagore) d'après laquelle une même âme pouvait animer successivement plusieurs corps.

10. *Dans cette opinion = parce qu'ils ont cette croyance.* Rapprocher *opinion* du verbe *croire*, employé plus haut.

11. *Charité fraternelle.* Expression d'une valeur religieuse. Entendez : *avec une affection de frères.* En effet, pour les adeptes de la métempsycose il peut y avoir un être humain, un *frère* dans le corps de l'animal. C'est pour cela qu'ils s'abstiennent de viande.

12. *Des hôpitaux de souris.* « Le lieutenant A. Burnes raconte, dans le *Journal de la Société royale asiatique de Londres* (juillet 1834), qu'il a vu à Surate, en 1823, un hôpital pour les animaux vieux ou infirmes, et à Anjar un grand établissement où l'on gardait et nourrissait environ 5,000 rats. Il y a des établissements semblables dans presque toutes les grandes villes de la côte occidentale de l'Inde. » (Note de l'éd. Ad. Régnier.)

13. *Qu'on met en pension* = qu'on installe comme pensionnaires, c.-à-d. comme des personnes dont on se charge d'assurer la subsistance.

14. *Comme personnes de mérite.* Cf., pour l'ellipse de l'article, p. 33, n. 13.

si beau pays, où la police[1] est si bonne, et où l'on fait justice[2] à notre mérite[3]. » La commère lui répondit : « Mais, ma sœur, n'y a-t-il point de chats[4] qui entrent dans ces hôpitaux? Si cela était, ils feraient en peu de temps bien des métempsycoses : un coup de dent ou de griffe ferait[5] un roi ou un fakir, merveille[6] dont nous nous passerions très bien. — Ne craignez point cela, dit la première ; l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides[7] qui sont à part[8]. » Sur[9] cette conversation, nos[10] deux souris partent ensemble ; elles s'embarquent dans un vaisseau qui allait faire un voyage de long cours[11], en se coulant[12] le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part ; elles sont ravies de se voir sur la mer, loin des terres maudites où les chats exerçaient[13] leur tyrannie. La navigation fut heureuse ; elles arrivent à Surate[14], non pour amasser des richesses[15], comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les Indous. A peine furent elles entrées dans une maison destinée aux souris, qu'elles y prétendirent[16] les premières

1. *La police* = *l'organisation politique et sociale*. Cf. plus loin : *l'ordre est parfait*.
2. *Fait justice* = *rend justice*.
3. *A notre mérite*. Plaisant trait de suffisance : ce défaut les perdra. Fénelon aurait pu éviter de terminer deux phrases successives par le mot *mérite*.
4. *N'y a-t-il point de chats?* La *commère* ne manque pas d'esprit.
5. *Ferait* après *ils feraient* est une négligence. Le passage n'en est pas moins amusant par le contraste que fait le mot *métempsycose*, mot savant et grave, avec ce *coup de dent ou de griffe*.
6. *Merveille* = *miracle*.
7. *D'invalides*. Rappelons, à l'occasion de ce mot, que l'Hôtel des Invalides (construit de 1670 à 1674) existait déjà.
8. *A part*. Détail rassurant.
9. *Sur* = *après*. Cf. *là-dessus* = *aussitôt*.
10. *Nos* deux souris = les deux souris *dont nous parlons*. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 124.
11. *Voyage de long cours* = *voyage au long cours*, c.-à-d. voyage qui oblige un navire à franchir une grande étendue de mer.
* Par quel mot désigne-t-on la navigation qui se fait le long des côtes ?
12. *Se coulant*. Joli détail : « en se glissant, sans être vues et d'un mouvement uni ».
13. *Exerçaient leur tyrannie*. Entendez : « étaient libres de faire tout le mal possible (à la nation souriquoise). »
14. *Surate*. Ville et port de l'Hindoustan (côte Ouest), dont l'importance fut jadis considérable.
15. *Des richesses*. Il y a un peu de gaucherie dans la façon dont ce détail géographique est amené.
16. *Prétendirent* = *réclamèrent*. Ce verbe est souvent employé dans ce sens comme transitif direct au 17e siècle. Dans la phrase suivante, il est repris, transitivement, mais avec le sens actuel d'*affirmer* : cette répétition n'en est pas moins une négligence.

places. L'une prétendait[1] se souvenir d'avoir été autrefois un fameux bramin[2] sur la côte de Malabar[3] ; l'autre protestait[4] qu'elle avait été une belle dame du même pays, avec de longues oreilles[5]. Elles firent tant les insolentes, que les souris indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile[6]. On donna[7] sans quartier[8] sur ces deux Franguis[9], qui voulaient faire la loi[10] aux autres ; au lieu d'être mangées par les chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs[11].

On a beau[12] aller loin pour éviter le péril : si on n'est modeste et sensé[13], on va chercher son malheur bien loin[14] : autant vaudrait-il le trouver chez soi.

VI. LES DEUX LIONCEAUX

L'œuvre expliquée.

[Cette fable montre les fâcheux effets de la mollesse et de l'inaction : il s'en dégage une vigoureuse leçon d'énergie. La donnée choisie par Fénelon — une rivalité entre deux prétendants — lui permet de placer dans son récit un plus grand nombre de traits à l'adresse d'un prince. Il est bon de noter que le duc de Bourgogne et ses frères étaient élevés — au témoignage de Louville, gentilhomme de la maison du duc

1. *Prétendait se souvenir*, etc. Elle précise avec l'audace imprudente des menteurs.
2. *Bramin*. Membre de la caste des prêtres dans l'Inde. On trouve plus souvent les formes *brahmane* et *bramine*. Cette caste se disait issue de la tête du dieu Brahma.
3. *Côte de Malabar*. Côte ouest de l'Hindoustan.
4. *Protestait = déclarait solennellement et avec énergie.*
5. *Avec de longues oreilles* : naïveté amusante.
6. *Une guerre civile.*
* En quoi est-ce une guerre *civile* ?
7. *On donna sur = on tomba sur, on assaillit.* — Se dit des soldats qui chargent.
8. *Sans quartier = sans pitié.*
9. *Franguis*. Mot employé par les Orientaux depuis les Croisades, en souvenir des Francs, pour désigner tous les Européens.
10. *Faire la loi.*
* Quel est le sens de cette expression ? De quel mot convient-il de la rapprocher dans ce qui précède ?
11. *Par leurs propres sœurs.* Voilà le *dénouement* de l'aventure. La *moralité* suit.
* Relever les oppositions contenues dans la phrase.
12. *On a beau aller = c'est en vain qu'on va.*
13. *Modeste et sensé.*
* Montrez comment ces deux mots se rattachent au récit.
14. *On va chercher... bien loin.* Après *on a beau aller loin* paraît une négligence plutôt qu'une répétition voulue.

d'Anjou — « comme s'ils avaient dû être un jour des athlètes. » (Cité par CROUSLÉ, *Fénelon et Bossuet*, t. I, p. 210.)]

Deux lionceaux avaient été nourris[1] ensemble dans la même forêt : ils étaient de même âge, de même taille, de mêmes forces[2]. L'un fut pris dans de grands filets, à une chasse du grand Mogol[3] : l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avait pris fut mené à la cour, où il vivait dans les délices : on lui donnait chaque jour une gazelle à manger; il n'avait qu'à dormir dans une loge où on avait soin de le faire coucher mollement. Un eunuque blanc avait soin[4] de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il était apprivoisé, le roi même le caressait souvent. Il était gras, poli[5], de bonne mine, et magnifique; car il portait un collier d'or, et on lui mettait aux oreilles des pendants garnis de perles et de diamants[6] : il méprisait tous les autres lions qui étaient dans les loges voisines, moins belles que la sienne, et qui n'étaient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur[7]; il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitait si honorablement[8]. La cour où il brillait lui donna le goût de l'ambition; il s'imaginait qu'il aurait été un héros s'il eût habité les forêts. Un jour[9], comme on ne l'attachait plus à sa chaîne, il s'enfuit du palais, et retourna dans le

1. *Nourris*. Non pas seulement *nourris* au sens propre, mais aussi *élevés*, sens fréquent au 17e siècle.

2. *Mêmes forces*. Répétition expressive du mot *même :* la transformation de l'un des lionceaux nous frappera davantage.

3. *Grands filets... grand Mogol*. Répétition fâcheuse de l'adjectif. — Le titre de Grand Mogol sert à désigner le chef de l'empire formé en Asie, au commencement du 13e siècle, par le conquérant Mongol Gengis-Khan. A l'époque de Fénelon, le Grand Mogol de Delhi était encore considéré comme le suzerain de tous les princes de l'Inde.

4. *Avait soin*. L'expression vient d'être employée à la ligne précédente : encore une négligence.

5. *Gras, poli*. Il est impossible de ne pas rappeler que le dogue de La Fontaine était aussi *gras, poli*. — *Poli* = *luisant*.

* Relire la fable *Le Loup et le Chien* (I, 5) et chercher ce qu'il y a de commun entre le récit de La Fontaine et celui de Fénelon.

6. *Et de diamants*. Il est à peu près certain que Fénelon s'amuse tout le premier de ces détails, pleins d'une fantaisie bien *orientale*, et les donne pour ce qu'ils valent, comme le fait celui qui raconte une histoire à un enfant.

7. *Lui enflèrent le cœur* = *le rendirent orgueilleux*.

8. *Si honorablement* = *avec tant d'égards* (qui l'honoraient).

9. *Un jour*. Complément circonstanciel de *il s'enfuit :* voir la ponctuation.

pays où il avait été nourri. Alors le roi de toute la nation lionne[1] venait de mourir, et on avait assemblé les Etats[2] pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de prétendants[3], il y en avait un qui effaçait[4] tous les autres par sa fierté et par son audace; c'était cet autre lionceau qui n'avait point quitté les déserts, pendant que son compagnon avait fait fortune[5] à la cour. Le solitaire[6] avait souvent aiguisé son courage par une cruelle faim[7]; il était accoutumé à ne se nourrir qu'au travers[8] des plus grands périls et par des carnages; il déchirait et troupeaux et bergers[9]. Il était maigre, hérissé, hideux : le feu et le sang sortaient de ses yeux ; il était léger, nerveux, accoutumé à grimper, à s'élancer, intrépide contre[10] les épieux[11] et les dards[12]. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat[13], pour décider[14] qui régnerait. Mais une vieille lionne, sage et expérimentée, dont toute la république[15] respectait les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avait

1. *Nation lionne = des lions.* Emploi (connu de La Fontaine) d'un nom d'animal comme adjectif après un mot comme : *race, nation, gent, peuple.*

2. *Assemblé les Etats.* Fénelon reprend, sans lui donner sa valeur exacte, l'expression consacrée pour désigner la convocation des Etats Généraux sous l'ancien régime. Entendez : *on avait convoqué les représentants des diverses parties de l'empire* (et non : des différents ordres). La Fontaine emploie le même procédé.

3. *Prétendants* au trône.

4. *Effaçait,* dit plus que *surpassait.*

5. *Avait fait fortune.* Cette expression se rapporte ici moins à l'idée de richesse qu'à l'idée de gloire et de succès.

6. *Le solitaire,* employé comme nom.

7. *Avait aiguisé... par une cruelle faim.* Expression concise et forte.

* Comment faut-il entendre le mot *cruelle ?*

8. *Au travers des = en traversant les,* par suite *en surmontant.*

9. *Et troupeaux et bergers.* La répétition de *et* est un procédé connu pour donner plus de force à l'expression ; le sens est à peu près celui-ci : *non seulement* les troupeaux, *mais encore* les bergers.

10. *Intrépide contre = sans craindre* (voir la ponctuation).

11. *Epieux.* Fortes piques, munies d'un fer large, servant pour la chasse des animaux de grande taille. — *Epieu* (du germanique *speot*) n'est nullement un composé de *pieu,* mot dont l'origine est toute différente (latin : *palum*).

12. *Dards.* Le dard, contrairement à l'épieu, est une arme de trait.

13. *Demandèrent le combat = demandèrent à combattre l'un contre l'autre.* L'expression est mise en relief par le sujet (les deux anciens *compagnons*). Elle est empruntée aux usages du moyen âge et rappelle la coutume du duel judiciaire.

14. *Pour décider.* Le sujet de l'infinitif est *on ;* de même pour *mettre* dans la phrase suivante.

15. *République = Etat.*

étudié la politique[1] à la cour. Bien des gens murmuraient[2], disant qu'elle voulait qu'on préférât[3] un personnage vain et voluptueux à un guerrier qui avait appris, dans la fatigue et dans les périls, à soutenir les grandes affaires[4]. Cependant l'autorité de la vieille lionne prévalut : on mit sur le trône le lion de cour[5]. D'abord[6] il s'amollit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usait de souplesse et de ruse pour cacher sa cruauté et sa tyrannie[7]. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté[8]. Alors la vieille lionne dit : « Il est temps de le détrôner. Je savais bien qu'il était indigne d'être roi ; mais je voulais que vous en eussiez un gâté par la mollesse et par la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix[9] d'un autre qui a mérité la royauté par sa patience[10] et par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. » Aussitôt on les mit dans un champ clos[11], où les deux champions servirent de spectacle à l'assemblée. Mais le spectacle[12] ne fut pas long : le lion amolli[13] tremblait et n'osait se présenter[14] à l'autre ; il fuit honteusement et se cache : l'autre le poursuit et lui insulte[15]. Tous s'écrièrent : « Il faut l'égorger et le mettre en pièces.

1. *Etudié la politique.* Le lionceau n'a pas, à proprement parler, *étudié la politique*, c.-à-d. l'art de gouverner : la vieille lionne veut dire ironiquement (Fénelon est l'ennemi juré des courtisans) que le lionceau est habitué à vivre au milieu des intrigues, des mensonges et des flatteries de la cour.

2. *Murmuraient = protestaient.*

3. *Qu'elle voulait qu'on préférât.* La phrase est lourde.

4. *Soutenir les grandes affaires = se montrer capable de diriger les affaires importantes*, c.-à-d. de gouverner l'Etat.

5. *Le lion de cour.* Expression originale et très heureuse, formée par analogie avec celles qui servent à désigner une variété dans une espèce, *lapin de garenne*, p. ex.

6. *D'abord = dès le début.*

7. *Sa tyrannie = son humeur tyrannique, despotique.*

8. *Haï, méprisé, détesté.* La gradation n'est pas très bien observée : *méprisé*, moins fort que *haï*, serait mieux placé en tête.

9. *Le prix = la valeur* : un tel roi est *précieux* pour ses sujets.

10. *Patience.* Le mot est pris dans toute sa force étymologique : qualité de celui qui sait *supporter* les épreuves. C'est le sens du latin *patientia*.

11. *Champ clos.* Expression du moyen âge : lieu *fermé* de barrières, où avaient lieu les combats singuliers. Le mot *champion*, qui suit, est dérivé de *champ*.

12. *Le spectacle.* La répétition du mot est ici légitime.

13. *Amolli* a toute la force d'un adjectif.

14. *Se présenter = paraître, comme un adversaire, devant.*

15. *Il fuit... lui insulte.* Heureux emploi du présent, substitué au passé, pour exprimer la rapidité de la scène. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 252, n. b. — *Insulter* ne s'emploie plus avec un

— Non, non, répondit-il; quand on a un ennemi si lâche, il y aurait de la lâcheté[1] à le craindre. Je veux qu'il vive; il ne mérite pas de mourir[2]. Je saurai bien régner sans m'embarrasser de le tenir soumis[3]. » En effet, le vigoureux lion[4] régna avec sagesse et autorité. L'autre fut très content[5] de lui faire bassement sa cour[6], d'obtenir de lui quelques morceaux de chair[7], et de passer sa vie dans une oisiveté honteuse[8].

VII. LES ABEILLES

L'œuvre expliquée.

[C'est une leçon de politique que Fénelon prétend donner ici à son élève. Pour mettre cette leçon à la portée d'un enfant, il a recours à l'exemple des abeilles. Il peut ainsi lui faire comprendre par une image sensible ce qu'est un Etat bien gouverné. Le duc de Bourgogne devait suivre d'autant plus aisément la pensée de son maître, qu'au nombre des ouvrages de la littérature latine qu'il traduisait avec lui se trouvaient — nous le savons — les *Géorgiques* de Virgile, dont le IVe chant est consacré tout entier aux abeilles.]

Un jeune prince, au retour des zéphyrs[9], lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux ; il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'abeilles.

complément indirect de personne. Le sens est d'ailleurs le même ici que celui d'*insulter quelqu'un* = *l'outrager*.

1. *Si lâche... de la lâcheté.* La reprise du même mot donne beaucoup de force à l'idée. *A le craindre*, entendez : *pour l'avenir*.

2. *Il ne mérite pas de mourir.* * Pourquoi le lion peut-il s'exprimer ainsi ?

3. *Sans m'embarrasser de le tenir soumis* = *sans me donner la peine de le maintenir dans l'obéissance.*

4. *Le vigoureux lion.* L'adjectif serait aujourd'hui placé après le nom. RÈGLE : *L'ancienne langue plaçait plus généralement l'épithète avant le nom, en souvenir du latin.* Ex. : La grecque beauté. (LA FONTAINE.)

5. *Fut très content de* = *s'estima très heureux de.*

6. *Faire... sa cour.* Expression consacrée pour désigner les hommages rendus régulièrement au prince par un courtisan. Ici l'adverbe *bassement* en fait une expression d'un sens défavorable.

7. *Quelques morceaux de chair.* Détail expressif, qui accentue le ton méprisant de la dernière phrase.

8. *Oisiveté honteuse.* Cette conclusion prouve que Fénelon tient surtout à flétrir l'*oisiveté* des gens de cour.

9. *Au retour des zéphyrs.* Expression surannée, qui revient souvent, trop souvent même, sous la plume de Fénelon.

Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui ; il vit avec étonnement[1] l'ordre, le soin[2] et le travail de cette petite république[3]. Les cellules commençaient à se former et à prendre une figure[4] régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar[5] ; les autres apportaient des fleurs[6] qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses[7] du printemps. L'oisiveté et la paresse[8] étaient bannies[9] de ce petit État ; tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble[10]. Les plus considérables[11] d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre[12] celles qui étaient au-dessus d'elles[13]. Pendant que le jeune prince admirait cet objet[14] qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine[15], s'approcha de lui et lui dit : « La vue de nos ouvrages et de notre conduite[16] vous réjouit[17] ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni

1. *Avec étonnement* = *avec la plus profonde surprise.* Le mot a beaucoup perdu de sa force.

2. *Le soin* = *l'activité consciencieuse.*

3. *Petite république* = *petit Etat* (l'expression est employée plus loin).

4. *Figure* = *forme.* Cf. p. 31, n. 2.

* Quelle figure géométrique représente la coupe transversale de la cellule ?

5. *Nectar* = *suc mielleux secrété par les fleurs.*

6. *Apportaient des fleurs.* Il ne faut pas prendre l'expression au pied de la lettre.

7. *Les richesses.* Expression figurée suggérée aisément par les idées d'abondance et de splendeur qu'éveille le mot *printemps.*

8. *L'oisiveté et la paresse.*

* Distinguer les deux mots ; de l'*oisif* et du *paresseux*, quel est celui qui, en ne faisant rien, obéit à sa nature ?

9. *Bannies.* Sens figuré, fréquent.

10. *Sans confusion et sans trouble.* Dans la ruche chaque abeille a son rôle, et tout se fait régulièrement.

11. *Considérable* = *qui jouit de la considération des autres, qui a de l'autorité.*

12. *Sans jalousie contre.* Ne pas rattacher *contre* à *obéissaient*, mais à *sans murmure et sans jalousie.* *Contre* serait peu français après *jalousie*, mais il est d'un emploi naturel après *murmure* : c'est ce qui fait passer la tournure.

13. *Au-dessus d'elles.* C'est le respect de la hiérarchie établie dans l'Etat que recommande ici Fénelon : on va voir qu'il fonde cette hiérarchie sur le *mérite.*

14. *Objet,* au sens propre = *ce qui s'offre aux yeux.* (Cf. plus haut *ce spectacle.*)

15. *Reconnaissaient pour leur reine* = *à l'autorité de laquelle elles se soumettaient.* La *reine* est la femelle de la ruche ; Fénelon se sert habilement du terme consacré pour donner plus de poids à ce qui va être dit. — Le rapprochement de *connaissait* et *reconnaissaient* aurait pu être évité.

16. *De notre conduite* = *des règles qui dirigent notre vie.*

17. *Vous réjouit* = *vous plaît.* Le mot s'oppose à *instruire.* C'est

la licence[1]; on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie[2] qui élève[3] aux premières places[4]. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité[5]. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous[6]. Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre[7] : vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée[8] : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger[9], que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit[10] d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel[11] ».

VIII. LE HIBOU

L'œuvre expliquée.

[Cette fable — qui n'est certes point d'un précepteur morose — aboutit sans effort à une conclusion fort claire. Mais, si le récit, conduit

le précepte bien connu, qui recommande de joindre *l'utile* à *l'agréable.*

1. *Le désordre et la licence.* Les deux mots ne se confondent pas: de la *licence* naît le *désordre.*

2. *Voie.* Sens figuré.

3. *Qui élève* (au subjonctif).

* Pourquoi Fénelon a-t-il employé *élever*, et non *conduire* ou *mener*, après *voie ?*

4. *Le mérite... places.* Phrase très importante, qui fait penser à tout ce que La Bruyère venait d'exprimer de fier et de hardi dans le chapitre de ses *Caractères* intitulé *Du Mérite personnel.*

5. *Toute l'utilité.* « Ce n'est pas pour vous que vous faites le miel, abeilles ». Tel est le sens d'un vers latin attribué à Virgile et qui a pris une valeur proverbiale. Cette phrase ne se rattache pas étroitement à la précédente.

6. *Puissiez-vous*, etc. Application de la leçon au jeune prince.

7. *A son bonheur et au vôtre.* Entendez : « Vous ne pourrez pas être heureux si vous ne rendez pas votre peuple heureux. » La pensée est généreuse.

8. *Que le destin vous a imposée.* « En vous faisant naître pour régner. »

9. *Que pour les protéger.* Voilà de ces mots qui honorent Fénelon. Remarquer le ton de sincérité émue que prend peu à peu le style.

10. *Ont droit d'attendre.* Affirmation catégorique, dont l'énergie frappe. Pour l'ellipse de l'article devant *droit*, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 111.

11. *Gouvernement vigilant et paternel.*

* Chercher dans les lignes précédentes les expressions qui préparent le mot *vigilant* et celles qui amènent le mot *paternel.* — C'est sur un mot recommandant la *bonté* que Fénelon s'arrête. Il a maintes fois commenté ailleurs, soit dans les *Dialogues*, soit dans le *Télémaque*, ce qu'il dit ici rapidement, mais non sans éloquence.

avec beaucoup de vivacité et d'esprit, est bien fait pour plaire à un enfant, on ne voit pas en quoi le conseil qui le termine s'adresse plus particulièrement au duc de Bourgogne : en réalité bien des gens pourraient en faire leur profit.]

Un jeune hibou qui s'était vu dans une fontaine[1], et qui se trouvait plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvait fort désagréable[2], mais que la nuit, qui avait de grands charmes pour lui, disait en lui-même : « J'ai sacrifié aux Grâces[3] ; Vénus a mis sur moi sa ceinture[4] dans ma naissance ; les tendres Amours, accompagnés des Jeux et des Ris[5], voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond Hyménée[6] me donne des enfants gracieux comme moi ; ils seront l'ornement des bocages et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît[7] ! Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir[8] ! » Dans cette pensée, il envoie la corneille[9] demander[10] de sa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, reine des airs[11]. La corneille avait peine à se charger de cette ambassade[12] : « Je serai mal reçue, disait-elle, de proposer[13] un mariage si mal assorti. Quoi ! l'aigle, qui ose

1. *Dans une fontaine.* Souvenir plaisant de la légende de Narcisse, qui s'éprit de sa propre image reflétée par les eaux. Toutefois le détail n'est pas imaginé selon la vraisemblance, puisqu'il s'agit d'un oiseau de nuit.

2. *Désagréable.* On sait que l'éclat du jour éblouit les rapaces nocturnes.

3. *Aux Grâces.* Les trois déesses appelées les Grâces sont les compagnes de Vénus, déesse de la beauté. L'expression figurée ***sacrifier aux Grâces*** signifie ***avoir beaucoup d'élégance.***

4. *Sa ceinture.* La ceinture de Vénus avait, selon la mythologie, le don d'inspirer la tendresse. — *Dans ma naissance = au moment de ma naissance.*

5. *Amours, Jeux, Ris.* Divinités allégoriques formant le cortège habituel de Vénus.

6. *Hyménée.* Fils de Vénus et de Bacchus, ce dieu présidait au mariage. Il était représenté sous les traits d'un jeune homme tenant un flambeau à la main.

7. *Se perdît.* Il y a l'imparfait du subjonctif parce que la phrase complète serait : « Quel dommage *ce serait* que... »

8. *Heureuse l'épouse* etc. Les réflexions du jeune hibou sont d'un comique très franc : elles ont l'avantage de bien accuser le travers que Fénelon veut ridiculiser.

9. *La corneille.* C'est une « commère » à la langue bien déliée qu'il charge de négocier son mariage.

10. *Demander.*
* Dans quel sens?

11. *Reine des airs. Aigle* employé ici au féminin comme désignant la femelle, s'employait aussi fréquemment au même genre pour désigner l'aigle en général.

12. *Avait peine à = ne pouvait se décider à.* — *Ambassade*, mot solennel, employé par déférence pour l'aigle.

13. *De proposer = si je propose.*

regarder fixement le soleil, se marierait[1] avec vous, qui ne sauriez[2] seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour! C'est le moyen[3] que les deux époux ne soient jamais ensemble; l'un sortira le jour et l'autre la nuit. » Le hibou, vain et amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : « Si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. » Le hibou présomptueux y voulut aller[4]. Ses yeux furent d'abord[5] éblouis; il fut aveuglé par les rayons du soleil, et tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, et d'épouser la chouette[6], qui fut une digne dame du lieu[7]. Leur hymen fut célébré la nuit, et ils se trouvèrent l'un et l'autre très beaux et très agréables[8].

Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages[9].

IX. LE PIGEON PUNI DE SON INQUIÉTUDE[10]

L'œuvre expliquée.

[Il faut résister aux suggestions de l'ambition, qui nous fait parfois méconnaitre les avantages de notre condition présente et nous entraine dans des aventures où peut sombrer tout notre bonheur : telle est la morale de cette fable, qui contient bien moins des conseils à l'adresse du duc de Bourgogne (sa naissance ne le laissait pas libre de choisir

1. *Se marierait.*
* Quelle est la valeur du conditionnel ainsi employé? — Cf. CROUZET.... *Gr. Fr.*, § 270, 1°.
2. *Ne sauriez.*
* A quoi équivaut ici *savoir*?
3. *C'est le moyen que.* Dans ce tour, très vivant, *que* = *pour que*.
4. *Y voulut aller.* RÈGLE : *Au 18e siècle l'adverbe* **y**, *complément circonstanciel d'un infinitif dépendant d'un autre verbe, au lieu de s'intercaler entre les deux verbes, se plaçait volontiers devant le premier.* Ex. : Je vous **y** veux conduire (CORNEILLE, *Polyeucte*). C'est une extension de la règle : Il se faut entr'aider. Cf. p. 56, n. 15.
5. *D'abord* = *tout de suite.*
6. *La chouette.* Elle appartient au même genre que le hibou.
7. *Une digne dame du lieu. Digne* = *telle qu'il convenait. Dame* au sens ancien de *femme du seigneur* : l'expresssion en est plus piquante.
8. *Très agréables.* Tout cela est d'un comique excellent.
9. *Se flatter sur* = *se faire illusion sur.*
10. *Inquiétude* = *humeur qui ne permet pas de rester en repos.* C'est le sens du mot latin correspondant.

une vie paisible) que l'expression de sentiments chers à l'auteur. Il est impossible de ne pas comparer ce récit avec *les Deux Pigeons* de La Fontaine (IX, 2), que Fénelon connaissait bien et dont il semble se souvenir par endroits. Il suffit de lire, après la fable de Fénelon, le chef-d'œuvre de La Fontaine pour que, de cette simple lecture, ressorte nettement la supériorité du poète, supériorité due à la perfection soutenue de la forme et surtout à l'exquise sensibilité répandue dans le récit.]

Deux pigeons vivaient ensemble dans un colombier avec une paix[1] profonde. Ils fendaient l'air de leurs ailes, qui paraissaient immobiles par leur rapidité[2]. Ils se jouaient[3] en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour ; puis ils allaient chercher du grain dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines[4]. Aussitôt ils allaient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui coulait au travers de ces prés fleuris[5]. De là, ils revenaient voir leurs pénates[6] dans le colombier blanchi et plein de petits trous[7] : ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes[8]. Leurs cœurs étaient tendres ; le plumage de leurs cous était changeant[9], et peint[10] d'un plus grand nombre de couleurs que l'incons-

1. *Avec une paix.* Une autre préposition conviendrait mieux ici, *dans* par exemple : mais *dans* est déjà employé avec le complément précédent.

2. *Par leur rapidité.* Le contraste entre *immobiles* et *rapidité* n'a rien d'artificiel : il y a là une sensation visuelle exactement notée. Fénelon a dit tout aussi justement (*Télémaque*, l. V) : « ... le mouvement des roues de son chariot était si rapide, qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs ».

3. *Se jouaient = prenaient leurs ébats.*

4. *Du grain... dans les prairies voisines.* Le détail n'est pas très juste.

5. *Onde pure... prés fleuris.* Notons une fois pour toutes le goût de Fénelon pour les détails descriptifs de ce genre, dont la banalité facile fait rarement place à quelque trait d'observation exacte. On peut dire que la *précision* dans le *paysage* est un art très rare chez nous au 17e siècle.

6. *Pénates.* — Les *pénates* sont chez les Romains les dieux protecteurs du foyer : par extension le mot désigne le foyer même, la maison de la famille.

7. *Blanchi et plein de petits trous.* Voilà un de ces détails précis, *vus*, excellents, qui mettent par leur exactitude l'objet sous les yeux du lecteur, et qu'on voudrait plus fréquents dans Fénelon.

8. *Avec leurs fidèles compagnes.* Remarquons que, dans La Fontaine, tout l'intérêt est concentré sur les deux pigeons.

9. *Changeant.* Leur couleur change suivant le jour sous lequel on les regarde. Phrase visiblement inspirée par un vers célèbre de La Fontaine :

(Nation) Au col changeant, au cœur [tendre et fidèle.
(*Les Vautours et les Pigeons*, VIII, 8.)

10. *Peint.* Mot expressif qu'on ne saurait remplacer par un autre sans affaiblir la phrase.

tante Iris[1]. On entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse. L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible[2], se laissa séduire[3] par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique[4]. Le voilà qui abandonne son ancien ami ; il part, il va du côté du levant. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs[5], comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Téthys[6]. Il arrive à Alexandrette[7] ; de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep[7]. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés[8], et il envie leur bonheur[9]. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit, qu'il est venu un étranger de leur nation[10], qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang[11] des cour-

1. *L'inconstante Iris.* Iris, messagère des dieux dans la mythologie grecque, est la personnification de l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel est souvent appelé l'*écharpe d'Iris.* — Pourquoi *inconstante ?* Par allusion à la formation rapide et à la courte durée de ce phénomène. C'est des légendes de la mythologie ancienne que Fénelon tire le plus souvent ses ornements, conformément à l'usage du 17e siècle.

2. *Vie délicieuse... vie paisible.* Les expressions se répètent.

3. *Séduire = entraîner.* Sens du latin *seducere.*

4. *Livra... aux projets de la politique.* L'expression est lourde et le mot *politique* surprend.

5. *Vogue... comme un navire.* La comparaison est très naturelle. Cf. l'expression *navigation aérienne.*

6. *Dans les ondes de Téthys. Dans* pour *sur* est sans doute entraîné par l'expression *dans les airs.* Téthys, femme de l'Océan, personnifie la mer.

7. *Alexandrette* (anciennement *Alexandria ad Issum*, actuellement Iskanderoun), en Syrie, au fond du golfe du même nom ; Alexandrette est le port d'*Alep*, ville située vers l'ouest, à une centaine de kilomètres, et est l'escale de plusieurs lignes de navigation. — Fénelon nous dit où s'en va le pigeon, sans nous avoir dit d'où il partait. Pourquoi cette précision tardive ? il avait sans doute quelque raison pour remettre sous les yeux de son élève les noms d'Alexandrette et d'Alep. Les détails de ce genre, qui s'expliquent par des préoccupations pédagogiques, trop particulières pour être retrouvées, ne sont pas rares dans ses fables. Voir p. ex. les *Deux Souris.*

8. *Courriers réglés = réguliers.* On sait que leur faculté extraordinaire d'orientation a fait depuis longtemps utiliser les pigeons comme moyen de correspondance. En France, de nombreuses sociétés s'occupent de les élever en vue des services qu'ils peuvent rendre en cas de guerre ; l'armée en a à sa disposition, et l'État en fait faire le recensement.

9. *Leur bonheur.* Le mot n'est pas préparé ; la phrase a l'air gauche.

10. *Un étranger de leur nation.*

* L'expression n'est pas heureuse : pourquoi ? Quel est le sens du mot *nation ?*

11. *Au rang des courriers.*

* Le sens serait-il le même si Fénelon avait dit : *au nombre des courriers ?*

riers : il porte toutes les semaines les lettres d'un bacha[1], attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée[2]. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'État, et il a pitié[3] de son ancien compagnon, qui vit sans gloire[4] dans les trous[5] de son colombier. Mais un jour, comme il portait les lettres du bacha, soupçonné d'infidélité par le grand seigneur[6], on voulut découvrir, par les lettres de ce bacha, s'il n'avait point quelque intelligence[7] secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui, d'une aile traînante[8], se soutient encore un peu, pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort[9] couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire, plein de douleur, condamnant sa vaine ambition[10], et regrettant le doux repos de son colombier[11], où il pouvait[12] vivre en sûreté avec son ami[13].

1. *Bacha* (forme ordinaire : *pacha ;* autre forme ancienne : *bassa*). Mot d'origine persane, désignant un fonctionnaire chargé d'administrer une province en Turquie.

2. *En moins d'une journée.* Il n'y a nulle exagération dans le chiffre que donne Fénelon. En août 1910, un lot de pigeons voyageurs n'a mis que onze heures pour se rendre de Bordeaux à Amiens, c'est-à-dire pour franchir une distance de 606 kilomètres (en ligne droite), par un temps peu favorable.

3. *A pitié.* Sentiment presque dédaigneux.

4. *Sans gloire.*

* Par quoi cette expression est-elle préparée ?

5. *Dans les trous.* Ce terme désigne ici les trous pratiqués à l'intérieur du colombier pour que les pigeons y nichent.

* Dans quelle intention l'auteur l'a-t-il employé ?

6. *Le grand seigneur = Le sultan des Turcs*, de qui dépend la Syrie.

7. *Intelligence = accord*, en vue d'un complot : Fénelon imagine sans peine, en parlant des pays d'Orient, ce détail qui, du reste, n'offre pas beaucoup d'intérêt.

8. *D'une aile traînante.* La phrase n'est pas sans harmonie, mais paraît bien faible à côté du passage célèbre de la fable de La Fontaine (*Les deux Pigeons*, vers 56 et suivants).

9. *Les ténèbres de la mort.* Image fréquente dans la poésie antique, que Fénelon peut reprendre d'autant plus aisément qu'elle s'entend sans peine.

10. *Condamnant sa vaine ambition.* Voilà la leçon : elle est du moins fort claire.

11. *Le repos de son colombier = dont il jouissait dans son colombier.*

12. *Pouvait* dit plus que *aurait pu.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 252, 3°, et § 257, 4°.

13. Malgré quelques détails gracieux, le récit est, dans l'ensemble, un peu pénible... L'élève de Fénelon y aurait-il mis la main ?... On ne peut répondre à la question... En outre, les ornements sont un peu disparates et l'on est surpris de voir — même dans une œuvre de fantaisie — Téthys et Iris voisinant avec des pachas et le Grand Turc.

X. LE SINGE

L'œuvre expliquée.

[Fénelon nous a montré dans *le Loup et le jeune Mouton* qu'il fallait se garder de prendre pour des gens vertueux tous ceux qui se vantent de l'être : il va montrer, dans *le Singe*, à l'aide d'une donnée fort plaisante, qu'un babil étourdissant ne doit pas nous faire prendre des sots pour des gens d'esprit. C'est donc surtout le jugement de son élève qu'il prétend former ici.]

Un vieux singe malin étant mort[1], son ombre[2] descendit dans la sombre demeure de Pluton[3], où elle demanda à retourner parmi les vivants[4]. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant[5] et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice : mais elle fit tant de tours plaisants et badins[6], que l'inflexible[7] roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix[8] d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai si longtemps[9] imités. Etant singe[10], je faisais des gestes comme eux ; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'âme du singe fut introduite[11] dans ce

1. *Etant mort.* Proposition participe, ayant la valeur d'une proposition temporelle. Cf. CROUZET... *Gr. Fr.*, § 443.

2. *Son ombre.* C'est-à-dire, selon les croyances des anciens, le simulacre du corps que le singe avait eu durant sa vie.

3. *Sombre demeure de Pluton.* Périphrase pour désigner les Enfers, dont Pluton est le dieu dans la mythologie latine.

4. *Parmi les vivants.* En prenant la forme d'un autre animal, selon la *métempsycose*. Cf. p. 38, n. 9. La fable du *Singe* repose toute sur l'idée de la métempsycose.

5. *Pesant.* Plus expressif que *lourd*, au figuré.

6. *Plaisants = amusants ; badins = où il y a de l'enjouement.*

7. *Inflexible.*

* Pourquoi Fénelon rappelle-t-il ici le trait de caractère habituellement attribué à Pluton ?

8. *Laissa le choix = laissa la faculté de choisir.*

9. *Si longtemps.*

* L'expression est-elle préparée ?

10. *Etant singe.*

* Remplacez le participe par *quand* et un mode personnel. Transformez de même *étant perroquet :* le *temps* restera-t-il le même ?

11. **Fut introduite.** On dirait plutôt aujourd'hui, *à peine* étant en tête de la phrase : *fut-elle introduite.*

nouveau métier[1] qu'une vieille femme causeuse[2] l'acheta. Il fit ses délices[3], elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère[4] et discourait[5] toute la journée avec la vieille radoteuse[6], qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent[7] d'étourdir[8] tout le monde je ne sais quoi de son ancienne profession[9] : il remuait sa tête ridiculement[10] ; il faisait craquer[11] son bec ; il agitait ses ailes de cent façons[12], et faisait de ses pattes[13] plusieurs tours qui sentaient[14] encore les grimaces de Fagotin[15]. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer[16]. Elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre[17] quelquefois des paroles de son perroquet[18], à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard[19], importun et fou[20]. Il se tourmenta[21] si fort dans

1. *Métier*. Terme impropre et qui, d'ailleurs, se rattache mal aux autres mots de la phrase.
2. *Causeuse*. Cf. p. 31, n. 10. L'invention est heureuse.
3. *Il fit ses délices*.
* Expliquez cette expression.
4. *Il faisait bonne chère. Il fit... il faisait*, répétition choquante. *Faire bonne chère = bien manger* ; mais *chère* (du grec *kara*) n'a rien de commun avec *chair*. Il signifie étymologiquement *tête*, par suite *visage*, *accueil*, et plus particulièrement manière d'accueillir, de *traiter* à table. *Chair* vient du lat. *carnem*.
5. *Discourait = s'entretenait de choses diverses avec la vieille*.
6. *Radoteuse* renchérit sur *causeuse*.
* Distinguer les deux mots, en s'aidant de la fin de la phrase.
7. *Talent*. Ironique, comme l'indique *étourdir*.
8. *Etourdir = fatiguer au dernier point* par le bruit de son bavardage.
9. *Profession = état*. Le mot est plus acceptable que *métier*, employé plus haut.
10. *Ridiculement = de façon à provoquer le rire*.
11. *Craquer* (de l'onomatopée *crac*. Cf. p. 31, n. 6) = *faire entendre un bruit sec* résultant d'un froissement ; à distinguer de *claquer* (autre onomatopée, qui signifie faire entendre un bruit sec et *éclatant*). Cf. un *craquement* et une *claque*.
12. *De cent façons*. Emploi indéterminé du nombre cardinal dans le sens de *beaucoup*. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 100.
13. *De ses pattes = avec ses pattes*. RÈGLE : *Il traitait de mépris*. Cf. p. 37, n. 1.
14. *Sentaient = rappelaient*.
15. *Fagotin*. Nom propre de forme comique, tiré de *fagoter* (cf. *vous voilà bien mal fagoté*), désignant d'abord le singe d'un célèbre montreur de marionnettes, Brioché, et appliqué depuis à tout singe de bateleur. C'est de la même manière que le nom *Jacquot* est devenu un nom commun servant à désigner un perroquet.
16. *La vieille... pour l'admirer*. Trait exquis d'observation malicieuse. La phrase qui suit a tout autant de bonhomie.
17. *Perdre*.
* Dans quel sens ?
18. *Son perroquet*. Accentuer le possessif en lisant :
* Pourquoi ?
19. *Devint bavard*. C'était déjà chose faite, semble-t-il.
20. *Fou*. Après ce mot, Fénelon ne peut rien ajouter.
21. *Se tourmenta = se donna tellement de mouvement, de mal*.

sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut[1]. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet : mais il fit encore une farce[2] devant le roi des ombres ; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants[3] qui les flattent[4]. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme. Mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux[5], il le destina au corps d'un harangueur[6] ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies[7] et les plus solides[8], pour dire des riens ou les sottises les plus grossières[9]. Mercure[10], qui le reconnut dans ce nouvel état[11], lui dit en riant : « Ho ! ho ! je te reconnais : tu n'es qu'un composé[12] du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait[13] tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement[14], ne laisserait rien de toi[15]. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait[16] qu'un sot homme. »

1. *Tant de vin... qu'il en mourut.* Cette façon comique d'amener une nouvelle *métempsycose* est bien dans le ton du morceau.
2. *Farce = tour plaisant.*
3. *Mauvais plaisants = ceux qui cherchent à faire rire par des moyens vulgaires ou bas.*
4. *Qui les flattent.* Nouvelle attaque contre les courtisans : mais le trait atteint par surcroît les princes.
5. *D'un homme sage et vertueux.* Fénelon jugerait déplacé d'aller jusque-là : il le dit de façon ingénieuse et discrète.
6. *Harangueur = qui parle à tout propos et sur un ton peu naturel.*
7. *Polies = où règne le bon ton.* S'oppose au dernier mot de la phrase.
8. *Solides = où il y a du fond, où l'on exprime des idées.* S'oppose à *riens* (= *paroles insignifiantes*).
9. *Les plus grossières.* Fénelon ne songe pas à appliquer à son élève tous les traits ridicules accumulés dans cette phrase : mais certains sont bien à son adresse, celui-ci notamment : *qui se moquait de tout le monde.* Il y a sans doute aussi un conseil déguisé sous ces mots : *qui interrompait les conversations.*
10. *Mercure.* Ce dieu, entre autres attributions, était chargé de conduire les âmes des morts aux Enfers. De là : *je te reconnais.*
11. *État.* Cf. plus haut *profession*, p. 53, n. 9.
12. *Un composé.* Nom = *un être en qui sont combinés...*
13. *Qui t'ôterait = celui qui t'ôterait.* Ellipse fréquente du démonstratif : tour très usité dans les proverbes. La phrase y gagne en vivacité.
14. *Sans jugement = sans discernement*, sans se rendre compte du sens des paroles.
15. *Ne laisserait rien de toi.* L'idée est exprimée avec plus de force que si l'auteur avait construit la phrase de façon à la terminer ainsi : *il ne resterait rien de toi.*
16. *On n'en fait. En* fait un pléo-

Oh ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés[1], un petit caquet[2] et un air capable[3], n'ont ni sens[4] ni conduite[5] !

XI. LE LIÈVRE QUI FAIT LE BRAVE

L'œuvre expliquée.

[Récit destiné à ridiculiser la forfanterie. — Les allusions qu'on y trouve prouvent que l'élève de Fénelon avait déjà abordé l'étude de l'antiquité grecque et en particulier des poèmes homériques.]

Un lièvre qui était honteux[6] d'être poltron[7], cherchait quelque occasion de s'aguerrir. Il allait quelquefois par un trou d'une haie dans les choux du jardin d'un paysan[8], pour s'accoutumer au bruit du village[9]. Souvent même il passait assez près[10] de quelques mâtins[11], qui se contentaient d'aboyer après lui[12]. Au retour de ces grandes expéditions[13],

nasme (Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 445). Il semble bien que Fénelon ait voulu appuyer ainsi sur les deux compléments placés — en évidence — en tête de la phrase et souligner ce qu'il y a de piquant dans la conclusion : *joli* et *bon* aboutissent à *sot*. — Sur la place des adjectifs, remarquons que *joli singe* et *bon perroquet* entraînent l'auteur à écrire un *sot homme*.

1. *Façonnés = affectés, peu naturels,* — comme ceux du singe.

2. *Caquet = bavardage,* — comme celui du perroquet. Sur *caquet*, cf. p. 31, n. 6.

3. *Air capable = air entendu :* c'est l'air de ceux qui se croient plus habiles qu'ils ne sont.

4. *Sens = bon sens.*

5. *Conduite = règle sage pour se conduire.* — La conclusion de Fénelon se détache nettement. Malgré quelques allusions à ses défauts, on voit qu'il s'agit moins pour lui de reprendre son élève que de le former à l'expérience de la vie.

6. *Honteux... cherchait quelque occasion...* Il n'est donc pas foncièrement lâche : il *veut* se corriger, vains efforts : « *Hé ! la peur se corrige-t-elle !* » dit le lièvre de La Fontaine (*Le Lièvre et les Grenouilles*). L'histoire du lièvre de Fénelon donne raison à celui de La Fontaine.

7. *Poltron*, dont le sens ne diffère pas sensiblement de celui de *peureux*, semble s'employer plus volontiers dans le style familier.

8. La phrase est un peu lourde, mais les détails sont bien choisis.

9. *Du village.*

* Justifier le mot *village.*

10. *Assez près. Assez* est à remarquer.

11. *Mâtins = chiens de garde.*

12. *Se contentaient d'aboyer après lui.* Un chien de garde aboie après les passants, mais ne s'éloigne pas du logis sur lequel il veille. — Les locutions *crier après, aboyer après* s'expliquent fort bien : *après = en poursuivant* (au figuré).

13. *Grandes expéditions.*

* Soulignez, à la lecture, l'emphase plaisante de l'expression.

il se croyait plus redoutable qu'Alcide[1] après tous ses travaux[2]. On dit même qu'il ne rentrait dans son gîte qu'avec des feuilles de laurier[3], et faisait l'ovation[4]. Il vantait ses prouesses[5] à ses compères[6] les lièvres voisins. Il représentait[7] les dangers qu'il avait courus, les alarmes qu'il avait données[8] aux ennemis, les ruses de guerre qu'il avait faites[9] en expérimenté capitaine[10], et surtout son intrépidité héroïque. Chaque matin, il remerciait Mars et Bellone[11] de lui avoir donné des talents et un courage pour dompter[12] toutes les nations[13] à longues oreilles. Jean Lapin[14], discourant un jour avec lui, lui dit d'un ton moqueur : « Mon ami, je te voudrais voir[15] avec cette belle fierté[16] au milieu d'une meute de chiens courants[17]. Hercule[18] fuirait bien vite,

1. *Alcide.* Nom *patronymique* (c.-à-d. tiré du nom du père ou d'un ancêtre) désignant le héros grec Héraclès, l'Hercule des Latins. *Alcide* est formé à l'aide du nom d'*Alcée*, roi de Tirynthe, ancêtre d'Héraclès, et du suffixe *-ide*, d'origine grecque. Cf. les *Héraclides* = les descendants d'Héraclès.

2. *Ses travaux.* Ces travaux sont les douze exploits difficiles dont l'accomplissement fut imposé à Hercule.

3. *Avec des feuilles de laurier.* Comme un triomphateur antique; le mot prépare le trait suivant.

4. *Faisait l'ovation = célébrait l'ovation.* A Rome, l'ovation était une cérémonie en l'honneur d'un général vainqueur : elle comportait le sacrifice d'une *brebis* (*ovis*) : d'où le nom d'*ovation*. L'ovation n'avait pas l'importance du *triomphe* proprement dit.

5. *Prouesses = traits de vaillance.*

* Chercher, dans la suite de la fable, le mot d'où l'on a tiré *prouesse*.

6. *Compères.* N'a aucun sens défavorable ici : ce sont ses *amis*. Cf. p. 31, n. 8.

7. *Représentait = décrivait en détail.*

8. *Alarmes qu'il avait données = les alertes qu'il avait provoquées* chez les ennemis.

* Que signifie *donner l'alarme?*

9. *Ruses... qu'il avait faites.* On voudrait un mot moins vague que *faire*.

10. *Expérimenté capitaine.* Règle : *La grecque beauté.* Cf. p. 44, n. 4.

* Que signifie ici *capitaine?*

11. *Mars et Bellone.* Le dieu et la déesse de la guerre dans la mythologie romaine.

12. *Pour dompter = de nature à lui permettre de dompter. Dompter = soumettre.* Expression du style noble, fréquente en poésie, employée ici par ironie.

13. *Nations*, au figuré, va bien après *dompter* et fait un contraste amusant avec *longues oreilles*.

14. *Jean Lapin.* Il est toujours appelé ainsi depuis La Fontaine.

15. *Je te voudrais voir = je voudrais te voir.* Règle : *Au 17e siècle, lorsqu'un infinitif était précédé d'un verbe principal, le pronom complément, au lieu de s'intercaler entre le verbe et l'infinitif, se mettait plus volontiers devant le verbe :* « Il se faut entr'aider. » (La Font., VIII, 17.) Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 163.

16. *Belle fierté.*

* Que signifie *belle?*

17. *Chiens courants.*

* Qu'est-ce qu'un *chien courant?*

18. *Hercule.* C'est-à-dire *toi-même*, qui te compares à Hercule.

et ferait une laide contenance[1]. — Moi, répondit notre preux[2] chevalier[3], je ne reculerais pas, quant toute la gent chienne[4] viendrait m'attaquer. » A peine eut-il parlé[5], qu'il entendit un petit tournebroche[6] d'un fermier voisin, qui glapissait[7] dans les buissons assez loin de lui. Aussitôt il tremble, il frissonne, il a la fièvre ; ses yeux se troublent comme ceux de Pâris[8] quand il vit Ménélas qui venait ardemment contre lui[9]. Il se précipite d'un rocher escarpé dans une profonde vallée, où il pensa se noyer[10] dans un ruisseau. Jean Lapin, le voyant faire le saut, s'écria de son terrier : « Le voilà ce foudre[11] de guerre ! Le voilà cet Hercule qui doit purger la terre[12] de tous les monstres dont elle est pleine ! »

XII. LE NIL ET LE GANGE[13]

L'œuvre expliquée.

[Cette fable a la forme d'un *débat*. L'ampleur du développement et la netteté vigoureuse de la conclusion lui donnent une importance parti-

1. *Ferait une laide contenance* = *aurait l'attitude d'un lâche.*

* Donner l'expression contraire.

2. *Preux* = *vaillant.* Pas de féminin. — Pour *notre*, cf. p. 39, n. 10.

3. *Chevalier.* Mot pris au sens du moyen âge : la *chevalerie* imposait entre autres obligations le mépris du danger.

4. *Gent chienne* = *nation des chiens.* — Pour le mot *chienne*, cf. p. 42, n. 1. — C'est vraiment ici que le lièvre *fait le brave.*

5. *A peine eut-il parlé.*

* Il est nécessaire que le bruit se fasse entendre tout de suite : pourquoi ?

6. *Petit tournebroche.* Petit chien qu'on met dans une roue pour faire tourner la broche.

7. *Glapissait* = *faisait entendre un cri aigu.*

* Quels sont, dans ce passage, les détails destinés à faire ressortir la poltronnerie du lièvre ?

8. *Ceux de Pâris.* Allusion à un passage de l'*Iliade*, chant III, v. 30 et suiv., où le Troyen Pâris, fils de Priam, fuit épouvanté devant le Grec Ménélas ; ce qui justifie ce rapprochement, c'est que la scène se passe immédiatement après que Pâris a provoqué les plus vaillants des Grecs.

9. *Venait ardemment* = *s'avançait avec ardeur.*

10. *Pensa se noyer.*

* Que signifie *pensa* ?

11. *Foudre de guerre.* Ironique.

* Que signifie cette expression ?

12. *Cet Hercule qui doit purger la terre* = *débarrasser la terre.* La légende d'Hercule est par certains côtés celle d'un justicier. Les « preux chevaliers » du moyen âge sont aussi présentés souvent comme des justiciers.

* Mais, quand nous disons aujourd'hui *un Hercule*, qu'entendons-nous par là ?

13. * Etablir le plan de la fable.

culière. Parmi les détails qu'on y trouve en si grand nombre sur les antiquités de l'Égypte et de l'Inde, il en est plus d'un qui ne sert nullement à préparer la conclusion : Fénelon voulait manifestement, tout en faisant part à son élève de ses idées sur le gouvernement des peuples, lui rappeler les principaux traits des civilisations antiques qu'il devait connaître.]

Un jour deux fleuves, jaloux l'un de l'autre, se présentèrent à Neptune[1] pour disputer[2] le premier rang. Le dieu était sur un trône d'or au milieu d'une grotte profonde. La voûte était de pierres ponces, mêlées de rocailles[3] et de conques[4] marines. Les eaux immenses venaient de tous côtés, et se suspendaient[5] en voûte au-dessus de la tête du dieu. Là paraissait le vieux Nérée[6], ridé et courbé comme Saturne[7] ; le grand Océan[8], père de tant de Nymphes[9], Téthys pleine de charmes ; Amphitrite[10] avec le petit Palémon[11] ; Ino et Mélicerte[12] ; la foule des jeunes Néréides[13] couronnées de fleurs. Protée[14] même y était accouru avec ses troupeaux marins, qui, de leurs vastes narines ouvertes, avalaient l'onde amère[15] pour la revomir comme des fleu-

1. *Neptune.* Dieu des mers : de là tous les détails de la description qui suit.

2. *Pour disputer = pour* se *disputer (le premier rang).*

3. *Rocailles.* Cailloux et coquillages agglomérés.

4. *Conque.* Coquille allongée en spirale.

5. *Se suspendaient = restaient en suspens* (au propre).

6. *Nérée.* Dieu marin, père des Néréides, nommées plus loin.

7. *Saturne.* Fils du Ciel et de la Terre, père de Jupiter, de Neptune et de Pluton, représenté souvent sous les traits d'un vieillard portant une faux.

8. *Océan.* Le plus ancien dieu de la mer, fils du Ciel et de Vesta, époux de Téthys.

9. *Nymphes.* Terme général désignant des divinités secondaires des fleuves, des bois, des montagnes, que l'on représentait sous les traits de jeunes filles (c'est le sens du mot *nymphes).*

10. *Amphitrite.* Déesse de la mer, épouse de Neptune. Voir à la fin du livre IV de *Télémaque* la description célèbre du cortège d'Amphitrite.

11. *Palémon.* Palémon est en réalité le même personnage que Mélicerte. Cf. la note suivante.

12. *Ino et Mélicerte.* Ino, fille de Cadmus, fondateur légendaire de Thèbes, et femme d'Athamas, roi d'Orchomène (en Béotie). Elle se jeta dans la mer avec son fils Mélicerte, pour éviter la colère d'Athamas, et fut changée, comme son fils, en divinité marine par Neptune : Ino devint Leucothéa, Mélicerte, Palémon.

13. *Néréides.* Cf. pour les mots de cette forme, p. 56, n. 1.

14. *Protée.* Dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, qui savait l'avenir et pouvait prendre toutes formes qu'il voulait. Il gardait les troupeaux de Neptune.

* Qu'entend-on par un *Protée ?*

15. *L'onde amère.* Expression consacrée pour désigner l'eau de la mer.

ves rapides[1] qui tombent des rochers escarpés. Toutes les petites fontaines transparentes, les ruisseaux bondissants et écumeux, les fleuves qui arrosent la terre, les mers qui l'environnent, venaient apporter le tribut de leurs eaux dans le sein immobile du souverain père des ondes[2]. Les deux fleuves, dont l'un est le Nil et l'autre le Gange[3], s'avancent[4]. Le Nil tenait dans sa main une palme[5], et le Gange, ce roseau indien dont la moelle rend un suc si doux que l'on nomme sucre. Ils étaient couronnés de jonc. La vieillesse des deux était également majestueuse et vénérable. Leurs corps nerveux étaient d'une vigueur et d'une noblesse au-dessus de l'homme[6]. Leur barbe, d'un vert bleuâtre[7], flottait jusqu'à leur ceinture ; leurs yeux étaient vifs et étincelants, malgré un séjour si humide[8]. Leurs sourcils épais et mouillés tombaient sur leurs paupières. Ils traversent la foule des monstres marins ; les troupeaux de tritons[9] folâtres sonnaient de la trompette avec leurs conques recourbées ; les dauphins s'élevaient au-dessus de l'onde, qu'ils faisaient bouillonner par les mouvements de leurs queues, et ensuite se replongeaient dans l'eau avec un bruit effroyable, comme si les abîmes se fussent ouverts[10].

1. *Comme des fleuves rapides.* Entendez : « en formant avec l'eau de la mer des sortes de fleuves ». C'est ici comme une vision des bassins de Versailles qui passe sous nos yeux.

2. *Du souverain père des ondes.* L'heureuse harmonie de la phrase est due à la majesté de la dernière expression. Remarquer l'importance de l'épithète *immobile.* La périphrase : le *souverain père des ondes* (Neptune) justifie les expressions précédentes, en particulier le mot *tribut.*

3. *Le Nil et le Gange.* Les deux fleuves ont un caractère sacré.

4. *S'avancent.* Dans tout ce passage, jusqu'à la fin du paragraphe, le présent et l'imparfait alternent : le présent (*s'avancent, traversent*) exprime les actions instantanées des principaux personnages ; l'imparfait (*tenait, flottait,* etc.) peint les détails descriptifs ou les attitudes qui se prolongent. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 252, N. B.

5. *Une palme.* Les deux fleuves sont personnifiés, et Fenelon leur prête des attributs rappelant quelque particularité importante des pays qu'ils arrosent. Les palmiers sont nombreux en Egypte, et la culture de la canne à sucre est considérable dans l'Inde.

6. *Au-dessus de l'homme.* Les deux fleuves sont divinisés.

7. *D'un vert bleuâtre.*

* Pourquoi Fénelon a-t-il choisi cette couleur ?

8. *Malgré un séjour si humide.* Précaution de style, peut-être inutile, que contrarie même le détail *mouillés* de la phrase suivante.

9. *Tritons.* Dieux marins représentés avec une figure humaine et un corps terminé en poisson ; ils tiennent à la main une conque en forme de trompette.

10. *Se fussent ouverts.* La phrase est d'une belle sonorité.

Le Nil parla le premier ainsi : « O grand fils de Saturne, qui tenez[1] le vaste empire des eaux, compatissez à ma douleur ; on m'enlève injustement la gloire dont je jouis depuis tant de siècles : un nouveau fleuve, qui ne coule qu'en des pays barbares[2], ose me disputer le premier rang[3]. Avez-vous oublié que la terre d'Egypte, fertilisée par mes eaux[4], fut l'asile des dieux quand les géants voulurent escalader l'Olympe[5] ? C'est moi qui donne à cette terre son prix[6] : c'est moi qui fais l'Egypte si délicieuse et si puissante. Mon cours est immense[7] : je viens de ces climats brûlants[8] dont les mortels n'osent approcher ; et quand Phaéton[9], sur le char du Soleil, embrasait les terres, pour l'empêcher de faire tarir mes eaux, je cachai si bien ma tête superbe, qu'on n'a point encore pu, depuis ce temps-là, découvrir où est ma source et mon origine[10]. Au lieu que les débordements déréglés des autres fleuves ravagent les campagnes, le mien, toujours régulier, répand l'abondance dans ces heureuses terres d'Egypte, qui sont plutôt un beau jardin qu'une campagne. Mes eaux dociles se partagent en autant de canaux qu'il plaît aux habitants, pour arroser leurs terres et pour faciliter leur commerce. Tous mes bords sont pleins de villes, et on en compte jusques à vingt mille[11] dans

1. *Qui tenez* = *qui possédez.*
2. *En des pays barbares.* A cela le Gange répondra victorieusement.
3. *Ose me disputer.* Le Nil parle en orgueilleux : remarquer l'opposition dédaigneuse qu'il établit entre ces mots : *nouveau* et *depuis tant de siècles.*
4. *Fertilisée par mes eaux.* On sait que les eaux du Nil, portées dans la vallée du fleuve par d'innombrables canaux, rendent les terres d'une fertilité incomparable.
5. *Escalader l'Olympe.* Les Géants ou Titans, enfants du Ciel et de la Terre, essayèrent, d'après la légende, de renverser les dieux de l'Olympe : ceux-ci se refugièrent en Egypte, où ils se métamorphosèrent en bêtes.
6. *Son prix.* Rappelons le mot célèbre de l'historien grec Hérodote : « L'Egypte est un présent du Nil. »
7. *Immense.* C'est en effet le plus long fleuve du monde.
8. *Climats brûlants.* Les sources du Nil sont sous l'Equateur.
9. *Phaéton.* Fils du Soleil et de Clymène, voulut conduire le char de son père : mais il ne put maîtriser ses coursiers et faillit embraser le monde : Jupiter le foudroya.

* Quels sont les sens que le mot *phaéton* a pris dans la langue ordinaire, en souvenir de cette légende ?

10. *Origine.* A l'époque de Fénelon on ne connaissait pas les sources du Nil. Les explorateurs anglais du 19e siècle ont fini par les trouver : on sait que la principale branche du Nil sort des grands lacs de l'Afrique équatoriale.
11. *Vingt mille.* Exagération oratoire : la vérité est que toute la vie était concentrée sur les bords du fleuve, le Nil coulant,

la seule Egypte. Vous savez que mes catadoupes ou cataractes[1] font une chute merveilleuse de toutes mes eaux de certains rochers en bas[2], au-dessus des plaines d'Egypte. On dit même que le bruit de mes eaux, dans cette chute, rend sourds tous les habitants du pays[3]. Sept bouches[4] différentes apportent mes eaux dans votre empire, et le Delta[5] qu'elles forment est la demeure du plus sage, du plus savant, du mieux policé[6] et du plus ancien peuple[7] de l'univers : il compte beaucoup de milliers d'années dans son histoire et dans la tradition de ses prêtres[8]. J'ai donc pour moi[9] la longueur de mon cours, l'ancienneté de mes peuples, les merveilles des dieux[10] accomplies sur mes rivages, la fertilité des terres par mes inondations[11], la singularité de mon origine inconnue[12]. Mais pourquoi raconter tous mes avantages contre un adversaire qui en a si peu[13] ? Il sort des terres sauvages et glacées des Scythes[14], se jette

en Egypte, dans une vallée très étroite, encaissée entre deux chaînes derrière lesquelles se trouve le désert.

1. *Catadoupes ou cataractes*, deux mots d'origine grecque, dont le premier ne s'emploie plus guère.

2. *Chute de toutes mes eaux de certains rochers en bas.* Construction singulièrement embarrassée. Les cataractes du Nil sont plutôt des *rapides* que des chutes comme celles du Niagara ou du Zambèze.

3. *Tous les habitants du pays.* L'orgueil entraîne un peu loin le Nil : il exagère ce qui ne serait déjà pas un titre de gloire. Certains auteurs (Cicéron entre autres) ont donné le fait comme exact.

4. *Sept bouches.* La plupart se sont obstruées : il n'en reste que deux principales, celle de Rosette à l'Ouest, celle de Damiette à l'Est.

5. *Delta.* Ce mot désigne proprement la quatrième lettre de l'alphabet grec, notre *d*, dont la majuscule a la forme d'un triangle Δ. Il s'est appliqué aux espaces de terre, ordinairement de forme triangulaire, compris entre les bras d'un fleuve : le delta du Nil, le deltà du Gange. — Le Delta fut de tout temps la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Egypte.

6. *Policé = civilisé.*

7. *Du plus ancien peuple.* On fait remonter la première organisation d'un Etat égyptien à 50 siècles avant Jésus-Christ.

8. *Dans la tradition de ses prêtres = d'après ce que ses prêtres se sont transmis* de génération en génération.

9. *J'ai donc pour moi.* C'est la conclusion du discours.

10. *Les merveilles des dieux = ce que les dieux ont fait de merveilleux.*

11. *La fertilité des terres par mes inondations.* Pour que la phrase fût correcte, il faudrait qu'un participe rattachât *fertilité* à : *par mes inondations.*

12. *Singularité.* Cette origine mystérieuse est, d'après lui, ce qui *le distingue* des autres fleuves.

13. *Mais pourquoi raconter.* Artifice oratoire connu. Cf. page suivante, n. 16.

14. *Scythes.* Le Gange sort du massif de l'Himalaya. Les anciens désignaient sous le nom de *Scythes* tous les peuples bar-

dans une mer qui n'a aucun commerce qu'avec des barbares[1]; ces pays ne sont célèbres que pour avoir été subjugués[2] par Bacchus[3], suivi d'une troupe de femmes ivres et échevelées[4], dansant avec des thyrses en main. Il n'a sur ses bords ni peuples polis[5] et savants, ni villes magnifiques, ni monuments[6] de la bienveillance des dieux : c'est un nouveau venu[7] qui se vante sans preuve. O puissant dieu, qui commandez aux vagues et aux tempêtes, confondez[8] sa témérité ! »

« C'est la vôtre qu'il faut confondre[9], répliqua alors le Gange. Vous êtes, il est vrai[10], plus anciennement connu; mais vous n'existiez pas avant moi. Comme vous, je descends de hautes montagnes[11], je parcours de vastes pays, je reçois le tribut[12] de beaucoup de rivières[13]; je me rends par plusieurs bouches[14] dans le sein des mers, et je fertilise les plaines que j'inonde[15]. Si je voulais[16], à votre exemple,

bares qui habitaient le sud de la Russie actuelle et la partie de l'Asie située entre la Caspienne, le fleuve Oural et le grand plateau central asiatique.

1. *N'a aucun commerce qu'avec des barbares.* Entendez : « qui ne fait communiquer entre eux que des peuples barbares; » *aucun... que* = *aucun... si ce n'est.*

2. *Pour avoir été subjugués.*
* Transformer cette proposition infinitive en une proposition équivalente, avec un mode personnel.

3. *Par Bacchus.* Le Nil évoque à dessein, et en termes qui accentuent le mépris, une légende qu'il juge injurieuse pour les pays arrosés par le Gange.

4. *Femmes ivres et échevelées.* Ce sont les *Bacchantes*, prêtresses de Bacchus, représentées toujours en train de se livrer à des danses furieuses, tandis qu'elles agitent des *thyrses*, c'est-à-dire des javelots entourés de lierre et de pampres et terminés par une pomme de pin.

5. *Polis* = *civilisés.*

6. *Monuments* = *tout ce qui rappelle.*

7. *Un nouveau venu.* Ainsi détachée, l'expression nous fait comprendre la pensée intime de Fénelon : le Nil représente l'ancienne noblesse, le Gange, l'homme sans aïeux.

8. *Confondez* = *déconcertez en démasquant.*

9. *C'est la vôtre.* La vivacité de ce début justifie le verbe *répliqua.*

10. *Il est vrai.* Formule ordinaire dans les *concessions.*
* En connaissez-vous d'équivalentes?

11. *De hautes montagnes.* Cf. plus haut, p. 61, n. 14.

12. *Tribut.* Emploi figuré, ordinaire en géographie, mais particulièrement juste dans cette phrase où le Gange donne une haute idée de sa puissance.

13. *De beaucoup de rivières.* La plus importante est la Djemnah, sur la rive droite.

14. *Par plusieurs bouches.* Les bouches du Gange se confondent et s'entrelacent avec celles du Bhramapoutre pour former le delta qui constitue le Bengale. Ce delta est deux fois comme celui du Nil.

15. *Les plaines que j'inonde.* Le Gange est, ainsi que le Nil, divisé en une multitude de canaux auxquels l'Inde doit sa fécondité.

16. *Si je voulais*, etc. Il en parle en réalité : c'est un procédé oratoire qu'on nomme *prétérition* (proprement : action de *dépas-*

donner dans le merveilleux[1], je dirais, avec les Indiens, que je descends du ciel[2], et que mes eaux bienfaisantes ne sont pas moins salutaires à l'âme qu'au corps[3]. Mais ce n'est pas devant le dieu des fleuves et des mers qu'il faut se prévaloir de ces prétentions chimériques[4]. Créé cependant[5] quand le monde sortit du chaos[6], plusieurs écrivains me font naître dans le jardin de délices[7] qui fut le séjour du premier homme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'arrose encore plus de royaumes que vous[8] ; c'est que je parcours des terres aussi riantes et aussi fécondes ; c'est que je roule cette poudre d'or si recherchée, et peut-être si funeste[9] au bonheur des hommes ; c'est qu'on trouve sur mes bords des perles, des diamants, et tout ce qui sert à l'ornement des temples et des mortels ; c'est qu'on voit sur mes rives des édifices superbes[10], et qu'on y célèbre de longues et magnifiques fêtes[11]. Les Indiens, comme les

ser, de ne pas s'arrêter). Il consiste à attirer l'attention sur un fait, sur un argument, tout en disant qu'on ne s'y arrête pas. Cf. plus haut, p. 61, n. 13.

1. *Donner dans le merveilleux* = proprement *me jeter dans le merveilleux*, dans le surnaturel, *pour en parler* avec complaisance : le Gange raille doucement le Nil.

2. *Je descends du Ciel*. Ils le disent encore, et cette croyance est la forme que prend leur reconnaissance envers le fleuve bienfaisant.

3. *A l'âme qu'au corps*. Près de Bénarès, la ville sainte des Hindous, les pèlerins se rendent encore sur les bords du Gange pour y purifier leur âme, ou s'y font transporter pour mourir.

4. *Mais ce n'est pas*. Le Gange flatte adroitement son juge. *Chimériques* s'oppose à *certain* employé plus bas.

5. *Cependant*.

* Justifiez ce mot. — *Créé*. Ce participe ne se rapporte pas au sujet de la proposition principale, mais à *me* : la syntaxe actuelle ne le permettrait plus. La parfaite clarté de la phrase justifie amplement sur ce point la syntaxe plus souple du 17e siècle. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 446.

6. *Chaos*. Mot d'origine grecque, servant à désigner l'état de confusion des éléments qui, selon les anciens, aurait précédé l'organisation du monde.

7. *Jardin de délices* = *l'Eden*.

8. *Plus de royaumes*. Mais la longueur du Gange n'est pas comparable à celle du Nil. Quant à tous ces royaumes, ils sont fondus depuis longtemps dans l'unique empire des Indes soumis à l'Angleterre.

9. *Poudre d'or... si funeste*. Fénelon ne dit ici qu'en passant ce qu'il a maintes fois dit ailleurs avec force. Mais pourquoi le Gange ne fait-il pas la même réserve au sujet des perles et des diamants ? C'est que l'or est une sorte de symbole : il suffit à évoquer l'idée des richesses et tout ce que les hommes font pour les acquérir.

10. *Des édifices superbes*. En particulier à Bénarès, où se dressent en grand nombre des temples boudhiques, brahmaniques, d'une somptuosité féerique, et aussi des mosquées musulmanes : on y compte plus de 1,700 sanctuaires.

11. *De magnifiques fêtes*. Telles sont, par exemple, les fêtes (qui

Egyptiens[1], ont aussi leurs antiquités[2], leurs métamorphoses[3], leurs fables ; mais ce qu'ils ont plus qu'eux, ce sont d'illustres gymnosophistes[4], des philosophes éclairés[5]. Qui de vos prêtres si renommés pourriez-vous comparer au fameux Pilpay[6] ? Il a enseigné aux princes les principes de la morale et l'art de gouverner avec justice et bonté[7]. Ses apologues[8] ingénieux ont rendu son nom immortel ; on les lit, mais on n'en profite guère dans les États que j'enrichis : et ce qui fait notre honte à tous les deux[9], c'est que nous ne voyons sur nos bords que des princes malheureux, parce qu'ils n'aiment que les plaisirs et une autorité sans bornes ; c'est que nous ne voyons,

tiennent à la fois des pèlerinages et des grandes foires) données en l'honneur de Brahma à Hardwar.

1. *Comme les Egyptiens. Comme* ne fait pas pléonasme avec *aussi :* ce dernier mot est en rapport avec la phrase précédente, où il ne s'agit pas d'antiquités.

2. *Leurs antiquités.* Entendez : leurs coutumes et leurs souvenirs remontant à des temps reculés.

3. *Leurs métamorphoses.* Allusion au *boudhisme*, une des religions de l'Inde. Cette religion recommande à ses adeptes certaines pratiques pour échapper à la transmigration des êtres dans le corps des animaux et dans les plantes.

4. *Gymnosophistes.* Anciens philosophes indiens qui vivaient dans les privations et allaient presque nus. *Gymnosophiste* contient deux mots grecs : *gymnos* (nu) et un dérivé de *sophos* (sage).

5. *Philosophes éclairés.* Cela est vrai ; et la Grèce primitive leur a peut-être beaucoup emprunté.

6. *Pilpay*, ou *Bidpaï* est, non pas le nom d'un auteur, mais celui d'un brahmane qui figure dans un recueil de fables du 8e siècle *(Calila* et *Dimna*, noms de deux chacals) : c'est la traduction arabe, faite sur version persane, d'un antique recueil sanscrit, le *Pantcha-Tantra* (ou les Cinq-Ruses) ; celui-ci est l'œuvre du brahmane Vichnou-Sarma, qui l'écrivit pour l'instruction des fils d'un prince indien. Traduites depuis en plusieurs langues, ces fables ont inspiré plus ou moins tous les fabulistes modernes, y compris La Fontaine.

7. *Gouverner avec justice et bonté.* C'est là que Fénelon veut en venir.

8. *Apologues.* Rigoureusement, ce mot qui désigne « l'exposé d'une vérité morale sous une forme allégorique » (Littré) devrait être distingué de *fable*, terme plus général : mais, dans la pratique, les deux se confondent volontiers.

9. *Ce qui fait notre honte à tous les deux.* Comment n'être pas frappé du ton que prend ici l'auteur ? Aucun autre écrivain du 17e siècle n'est allé aussi loin, excepté peut-être La Bruyère. La phrase semble s'arrêter à dessein sur le mot *écraser.* Pour l'idée, remarquons que Fénelon parle non seulement des *peuples misérables*, mais des *princes malheureux.* Il ne condamne pas le principe de la royauté, mais il souhaite que la royauté s'exerce avec sagesse et bonté : tout au plus semble-t-il dire que l'autorité ne doit pas être sans bornes. — L'antithèse, d'un effet dramatique, entre les *plus belles contrées du monde* et *peuples misérables* n'est pas un trait de fantaisie : la condition du *fellah* égyptien vaut celle du *ryott* (paysan) de l'Inde.

dans les plus belles contrées du monde, que des peuples misérables, parce qu'ils sont presque tous esclaves, presque tous victimes des volontés arbitraires et de la cupidité insatiable des maîtres qui les gouvernent, ou plutôt qui les écrasent. A quoi me servent[1] donc et l'antiquité de mon origine, et l'abondance de mes eaux, et tout le spectacle des merveilles que j'offre au navigateur ? Je ne veux ni les honneurs ni la gloire de la préférence[2], tant que je ne contribuerai pas plus au bonheur de la multitude[3], tant que je ne servirai qu'à entretenir la mollesse ou l'avidité de quelques tyrans fastueux et inappliqués[4]. Il n'y a rien de grand, rien d'estimable que ce qui est utile au genre humain[5]. »

Neptune et l'assemblée des dieux marins applaudirent au discours du Gange, louèrent sa tendre compassion pour l'humanité vexée et souffrante[6]. Ils lui firent espérer que, d'une autre partie du monde, il se transporterait dans l'Inde des nations policées et humaines[7], qui pourraient éclairer les princes sur leur vrai bonheur, et leur faire comprendre qu'il consiste principalement, comme il le croyait avec tant de vérité[8], à rendre heureux tous ceux qui dépendent d'eux et à les gouverner avec sagesse et modération[9].

1. *A quoi me servent ?* C'est la conclusion du Gange.
* La répétition de *et* est à remarquer : qu'exprime-t-elle ?
2. *La gloire de la préférence* = *la gloire d'être préféré* (aux autres fleuves).
3. *Au bonheur de la multitude.* Cette philanthropie, toute à l'honneur de Fénelon, devient monnaie courante à la fin du 18e siècle.
4. *Fastueux et inappliqués.* Le bon prince doit donc, selon Fénelon, vivre avec *simplicité* et gouverner avec *attention.*
5. *Il n'y a rien de grand, rien d'estimable.* — Remarquer l'énergique répétition de *rien.* Ce sentiment d'*humanité* s'exprime avec une force qui surprend et annonce des temps nouveaux. — La phrase de Fénelon rappelle le mot souvent cité du poète comique latin, Térence : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger ».
6. *Tendre compassion pour l'humanité vexée et souffrante.* L'auteur, dans la conclusion générale du récit, tient à appuyer sur son idée et à redire presque directement ce que le Gange vient d'exprimer avec toute la clarté désirable. — Remarquer que *vexer* signifie proprement *tourmenter par abus de pouvoir.* C'est le sens du latin *vexare.*
7. *Des nations policées et humaines. Policées = civilisées.* — Allusion aux premières tentatives anglaises et françaises de colonisation dans l'Inde. Concilier leurs intérêts commerciaux avec le bonheur des peuples indigènes est resté, pour les nations européennes, le problème le plus délicat à résoudre.
8. *Avec tant de vérité = de justesse.* Il semble vraiment que Fénelon craigne de n'avoir pas été compris.
9. *Avec sagesse et modération.* Fénelon termine cette fable poli-

XIII. LE NOURRISSON DES MUSES FAVORISÉ DU SOLEIL[1]

L'œuvre expliquée.

[Dans ce récit, paré de toutes les grâces de la mythologie ancienne, la description est presque tout : l'auteur la prolonge à plaisir et n'y rattache une leçon à l'adresse de son élève que par un lien assez lâche.]

Le Soleil, ayant laissé le vaste tour du ciel en paix[2], avait fini sa course et plongé ses chevaux[3] fougueux dans le sein des ondes de l'Hespérie[4]. Le bord de l'horizon était encore rouge comme la pourpre, et enflammé des rayons ardents qu'il avait répandus sur son passage. La brûlante canicule[5] desséchait la terre; toutes les plantes altérées languissaient; les fleurs ternies penchaient leurs têtes, et leurs tiges malades ne pouvaient plus les soutenir[6] : les zéphyrs mêmes retenaient leurs douces haleines; l'air que les animaux respiraient était semblable à de l'eau tiède[7]. La nuit, qui répand avec ses ombres une douce fraîcheur, ne pouvait tempérer[8] la chaleur dévorante que le jour avait causée : elle ne pouvait verser sur les hommes abattus et défaillants, ni la rosée qu'elle fait distiller[9] quand Vesper[10] brille à la

tique par une définition du bon prince : celui-ci ne peut trouver le bonheur que dans le bonheur de ses sujets. Il y a dans cette fin la même générosité d'accent que dans la conclusion des *Abeilles*.

1. *Favorisé*. Le soleil étant divinisé, ce mot a un sens religieux : il équivaut à *protégé par*...

2. *Ayant laissé le vaste tour du ciel en paix*. Expression d'une poésie large, qui revient à ceci : ayant fini sa course.

3. *Plongé ses chevaux*. Dans la mythologie, le soleil est censé conduire dans l'espace un char qui, à la fin du jour, se plonge dans le *fleuve Océan*.

4. *Hespérie = l'Occident*. Ce mot, d'origine grecque, qui signifie *terre du couchant*, désigne chez les auteurs anciens tantôt l'Espagne, tantôt l'Italie; ici il s'applique au Couchant en général.

5. *Canicule*. Constellation de Sirius ou du Chien (le mot latin *canicula* est un diminutif féminin du mot qui signifie *chien*), qui, du 24 juillet au 24 août, se lève et se couche avec le soleil.

6. *Ne pouvaient plus les soutenir*. Il y a une grâce infinie dans cette description : les détails n'en sont pas seulement matériels, colorés : toutes les expressions sont imprégnées d'un sentiment de pitié pour la nature qui souffre. Cf. plus loin l'expression *cruel orage*.

7. *A de l'eau tiède*. L'expression est heureuse en ce que, donnant en quelque sorte corps à la chaleur, elle nous la rend plus sensible.

8. *Tempérer = rendre moins forte*.

9. *Distiller* = au sens propre : *couler goutte à goutte*.

10. *Vesper* (mot latin = le soir). Nom donné par les anciens à la

queue des autres étoiles, ni cette moisson de pavots[1] qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée. Le Soleil seul, dans le sein de Téthys[2], jouissait d'un profond repos; mais ensuite, quand il fut obligé de remonter sur son char attelé par les Heures[3] et devancé par l'Aurore[4] qui sème son chemin de roses, il aperçut tout l'Olympe[5] couvert de nuages; il vit les restes d'une tempête qui avait effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les nuages étaient encore empestés de l'odeur des vapeurs soufrées qui avaient allumé les éclairs et fait gronder le menaçant tonnerre[6]; les vents séditieux[7], ayant rompu leurs chaînes et forcé leurs cachots profonds, mugissaient encore dans les vastes plaines de l'air; des torrents tombaient des montagnes dans tous les vallons[8]. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature[9] voyait de toutes parts, en se levant, le reste d'un cruel orage[10]. Mais, ce qui l'émut davantage[11], il vit un jeune nourrisson des Muses[12] qui lui

planète Vénus quand elle paraît le soir après le coucher du soleil. On l'appelle encore l'étoile du soir, l'étoile du berger.

1. *Cette moisson de pavots*. Image antique pour dire le *sommeil*.

* Lire avec un soin particulier cet harmonieux passage.

2. *Téthys*. Cf. p. 50, n. 6.

3. *Les Heures*, filles de Jupiter et de Thémis, chargées de s'occuper du char et des chevaux du soleil.

4. *L'Aurore*, appelée aussi par les poètes l'Aurore *aux bras de rose, aux doigts de rose,* à cause de la clarté dont elle embrase un instant la terre.

5. *L'Olympe*. Aujourd'hui *Lacha*, montagne de Grèce, entre la Macédoine et la Thessalie : sur un de ses sommets, les Grecs plaçaient le séjour des dieux. L'*Olympe* est mis ici, comme il arrive souvent, pour le *ciel* en général.

6. *Le menaçant tonnerre*. RÈGLE : *La grecque beauté*. Cf. p. 44, n. 4.

7. *Séditieux* = *révoltés*. Les anciens se représentaient les vents comme enchaînés dans de profondes cavernes, où leur dieu Éole les tenait enfermés.

8. *Dans tous les vallons*. Notez, dans ce passage, la vigueur et le relief des expressions, faisant un contraste heureux — et nécessaire — avec la description alanguie qui précède : on est fondé à parler de la *souplesse* de Fénelon écrivain.

9. *Celui dont l'œil*, etc... Cette périphrase désigne le soleil. Il a été très anciennement assimilé à un *œil* immense, toujours ouvert au-dessus de la terre. Dans la poésie homérique, il est le « surveillant des dieux et des hommes. »

10. *Voyait... le reste d'un cruel orage*. Redite : cf. plus haut : *vit les restes d'une tempête*.

11. *Mais, ce qui l'émut davantage*. C'est ici qu'interviennent les allusions au duc de Bourgogne : il faut avouer que rien n'y a préparé le lecteur.

12. *Un nourrisson des Muses*. Cette périphrase antique sert fréquemment à désigner, en un style un peu démodé, le poète.

était fort cher[1] et à qui la tempête avait dérobé le sommeil lorsqu'il commençait déjà à étendre ses sombres ailes[2] sur ses paupières. Il fut sur le point de ramener ses chevaux en arrière et de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avait perdu. « Je veux, dit-il, qu'il dorme[3] : le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile, lui donnera la santé et la force dont il aura besoin pour imiter les travaux d'Hercule[4], lui inspirera je ne sais quelle douceur tendre qui pourrait seule lui manquer[5]. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempérament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes et à se faire aimer d'eux[6], toutes les grâces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'orner. »

XIV. LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE

L'œuvre expliquée.

[Récit allégorique où Fénelon invite en souriant son élève à montrer plus de zèle au travail et à mieux accueillir les reproches qu'il lui arrive de mériter. Ici la leçon fait corps avec le récit : préparée dès le début, elle est formulée sans effort à la fin : à cet égard, cette fable est très supérieure à la précédente.]

Ici, appliquée au jeune duc, elle désigne un écolier, un élève, plus particulièrement un élève en train de faire son éducation littéraire : les Muses n'ont pas été considérées seulement comme les inspiratrices des poètes : elles sont aussi la personnification des belles-lettres en général.

1. *Qui lui était fort cher*. Ceci est beaucoup moins une flatterie qu'un mot affectueux du maître à l'élève. On pourrait plutôt incriminer la phrase suivante (*il fut sur le point*, etc.) comme forçant, non pas le sentiment, mais l'expression.

2. *Ses sombres ailes*. Le Sommeil, fils de la Nuit, frère de la Mort, est parfois représenté dans la mythologie grecque sous les traits d'un jeune garçon ailé.

3. *Je veux... qu'il dorme*. Remarquez comment les mots contenant une critique ou une leçon sont glissés çà et là parmi ceux qui sont simplement affectueux.

4. *Les travaux d'Hercule*. Cf. p. 56, n. 1 et 2.

5. *Douceur tendre qui pourrait seule lui manquer*. Même allusion au caractère du jeune duc que dans *l'Abeille et la Mouche*.

* Quels sont les mots qui en atténuent l'effet ?

6. *A se faire aimer d'eux*. On retrouvera ce souhait, auquel Fénelon attache une grande importance, plus longuement formulé dans *le Rossignol et la Fauvette*.

Un jour, le jeune Bacchus[1], que Silène[2] instruisait, cherchait les Muses[3] dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait[4], avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux[5], s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or[6] étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles[7], et le temps n'avait osé l'abattre[8] de sa tranchante faux[9]. Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune[10], qui prêtait l'oreille[11] aux vers que chantait[12] l'enfant, et qui marquait[13] à Silène, par un ris[14] moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple[15]. Aussitôt les

1. *Le jeune Bacchus.* Fils de Zeus (Jupiter) et de Sémélé, fille de Cadmos, roi de Thèbes, Bacchus (chez les Grecs Bacchos ou Dionysos) personnifia d'abord la végétation en général : puis il devint le dieu particulier de la vigne. C'est, bien entendu, le duc de Bourgogne que le jeune Bacchus représente ici.

2. *Silène.* Satyre, père nourricier de Bacchus.

3. *Cherchait les Muses.* Cette expression figurée signifie que l'enfant s'était isolé pour se livrer tout entier à l'étude de la poésie. Cf. plus loin n. 5.

4. *N'en pouvait... percer.* Sur la place du pronom, cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 56, n. 15.

5. *La langue des dieux = la poésie* : les vers étant considérés comme résultant d'une inspiration divine, l'expression est toute naturelle.

6. *L'âge d'or.* Expression traditionnelle pour désigner la période primitive de l'histoire de l'humanité, où celle-ci aurait joui d'un bonheur absolu et aurait ignoré le mal : les poètes, Ovide entre autres chez les Latins, l'ont maintes fois décrite.

7. *Des oracles.* Comme les chênes de Dodone en Épire. Les Grecs interprétaient à leur manière le bruissement des feuilles.

8. *N'avait osé l'abattre.* Fénelon se sert trop souvent du verbe *oser* dans les détails descriptifs de ce genre.

9. *Sa tranchante faux.* RÈGLE : *La grecque beauté*, cf. p. 44, n. 4.

* Comment vous expliquez-vous que la *faux* soit un attribut du Temps ?

10. *Un jeune faune.* Les Faunes étaient des dieux champêtres que les Romains se représentaient comme les satyres de la mythologie grecque, c'est-à-dire avec des cornes et des pieds de bouc. Remarquons qu'il s'agit ici d'un *jeune* faune : le récit, dont le *jeune* Bacchus est le principal personnage, en a plus d'harmonie.

11. *Prêtait l'oreille = écoutait avec attention.*

* Que signifie la même expression, prise au figuré ?

12. *Chantait.* Expression antique, en parlant de la poésie, au sens où nous employons *réciter*, *déclamer*. Tout ce passage signifie : le duc de Bourgogne négligeait ses leçons.

13. *Marquait.* Mot juste : il les relève une à une.

14. *Ris* est plus gracieux que *rire.*

15. *Disciple = élève.*

Naïades[1] et les autres Nymphes[2] du bois souriaient aussi[3]. Ce critique[4] était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampre[5], ses tempes étaient ornées de grappes de raisin[6]; de son épaule gauche pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre : et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité[7]. Le faune était enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière, comme se jouant sur son dos[8]. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions si elles n'étaient pures et élégantes[9], il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter[10] ? » Le faune répondit sans s'émouvoir[11] : « Hé[12] ! comment le fils de Jupiter[13] ose-t-il faire quelque faute ? »

1. *Naïades = divinités des fontaines et des rivières.* Le mot est d'origine grecque.

2. *Nymphes.* Cf. p. 58, n. 9.

3. *Souriaient aussi.* L'art de Fénelon se joue parmi tous ces détails avec une aisance parfaite : la scène est d'une fraîcheur exquise.

4. *Ce critique était jeune*, etc. Fénelon semble oublier la leçon à donner pour la personne de celui qui la donne : tout ce portrait du *critique* est un modèle de grâce et de précision, et l'auteur s'y attarde avec un plaisir visible.

5. Le lierre et le pampre étaient consacrés à Bacchus.

6. *De grappes de raisin.* Bacchus est en effet souvent figuré ainsi.

7. *A sa divinité = à sa personne divine, à Bacchus en tant que dieu.*

8. *Sa queue paraissait derrière, comme se jouant.* De la ponctuation ressort le sens. Le détail, d'ailleurs conforme à la tradition mythologique, est propre à amuser un enfant.

9. *Pures et élégantes.* C'est donc une sorte de *distinction naturelle* qui plaît surtout au maître : c'est précisément là une qualité que l'on accorde volontiers à Fénelon lui-même. Ici la leçon reparaît.

10. *Comment oses-tu... du fils de Jupiter ?*

* Quel défaut révèlent ces paroles chez celui qui les prononce? — Cf. dans l'Introduction la fin du passage de Saint-Simon cité p. 12.

11. *Sans s'émouvoir.* Dans la mythologie ancienne, faunes et satyres sont peu accessibles à la timidité et plutôt portés à l'irrévérence.

12. *Hé!*

* Que marque cette exclamation?

13. *Le fils de Jupiter.*

* Pourquoi l'expression est-elle reprise?

* Transposez la conclusion : quelle forme Fénelon pourrait-il donner à sa critique, s'il l'adressait directement, sans allégorie, au duc de Bourgogne?

XV. LE ROSSIGNOL ET LA FAUVETTE

L'œuvre expliquée.

[Dans ce vrai poème en prose, construit avec l'harmonieuse symétrie de certaines pastorales antiques, Fénelon fait un ingénieux appel à l'amour-propre du duc de Bourgogne, qu'il espère voir céder définitivement au charme de la poésie et à l'attrait de la bonté. Faut-il, comme on l'a fait, crier à la flatterie, et dire que le maître a peint l'élève avec trop d'indulgence ? Mais l'âge même de l'élève ne met-il pas Fénelon à l'abri de ce reproche ? Nous ne voyons là, en vérité, que pédagogie délicate et fine.]

Sur les bords toujours verts du fleuve Alphée[1], il y a un bocage sacré[2], où trois Naïades[3] répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arrosent les fleurs naissantes : les Grâces[4] y vont souvent se baigner. Les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent ; ils sont seulement caressés[5] par le souffle des doux zéphyrs. Les Nymphes[6] et les Faunes[7] y font, la nuit, des danses au son de la flûte de Pan[8]. Le soleil ne saurait percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle[9] qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs[10], dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le printemps à tous les bergers d'alentour. Philomèle même[11] est jalouse des chansons ten-

1. *Alphée*. Fleuve de l'Elide (Nord-Ouest du Péloponèse).
2. *Un bocage sacré*. Cette expression promet un récit de couleur mythologique.
3. *Naïades*. Cf. p. 70, n. 1.
4. *Grâces*. Cf. p. 47, n. 3.
5. *Caressés*.
* A quel mot s'oppose ce terme ?
6. *Nymphes*. Cf. p. 58, n. 9.
7. *Faunes*. Cf. p. 69, n. 10.
8. *Pan*. C'est, dans la mythologie grecque, le dieu champêtre par excellence, le dieu national de la contrée montagneuse entre toutes, l'Arcadie. On le représente velu, avec des pieds de bouc et deux cornes. La *flûte de Pan* se composait de roseaux de longueur inégale, réunis et disposés par rang de taille, bouchés en bas et ouverts en haut : pour en jouer, on promenait les lèvres sur la partie supérieure.
9. *Philomèle = le rossignol*. * C'était la fille de Pandion, roi d'Athènes : elle fut métamorphosée en oiseau.
10. *Ses anciens malheurs*. Elle avait été en butte à la haine de son beau-frère, Térée, roi de Thrace.
11. *Philomèle même*.
* Pourquoi « *même* » ?

dres de sa compagne. Un jour, elles aperçurent un jeune berger[1] qu'elles n'avaient point encore vu dans ces bois; il leur parut gracieux, noble, aimant les Muses[2] et l'harmonie : elles crurent que c'était Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète[3], ou du moins quelque jeune héros[4] du sang[5] de ce dieu.

Les deux oiseaux, inspirés par les Muses[6], commencèrent aussitôt à chanter ainsi : « Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu qui vient orner[7] notre bocage ? Il est sensible à nos chansons ; il aime la poésie : elle adoucira son cœur[8], et le rendra aussi aimable qu'il est fier[9]. »

Alors Philomèle continua seule : « Que ce jeune héros[10] croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore ! Qu'il aime les doux jeux de l'esprit[11] ! Que les grâces soient sur ses lèvres[12] ! Que la sagesse de Minerve[13] règne dans son cœur. »

La fauvette lui répondit : « Qu'il égale Orphée[14] par les

1. *Un jeune berger* désigne le duc de Bourgogne.

2. *Il leur parut gracieux... aimant les Muses.* La première expression est fort naturelle : *mais il leur parut aimant les Muses* a de quoi surprendre.

* Pourquoi ? — *Les Muses = la poésie* en général.

3. *Apollon... chez le roi Admète.* — Apollon ou Phœbus, fils de Jupiter (Zeus) et de Latone, est chez les Grecs et les Latins le dieu de la lumière, de la poésie et de la divination : c'est surtout un dieu solaire. — La légende raconte qu'après avoir tué les Cyclopes, Apollon fut chassé de l'Olympe et se réfugia chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. Fénelon a fait, du séjour d'Apollon chez Admète, un récit fameux au livre III du *Télémaque*. — C'est là une allégorie rappelant les épreuves du Soleil pendant l'hiver.

4. *Héros = demi-dieu.*

5. *Du sang = de la descendance.*

6. *Inspirés par les Muses.* Précaution prise par l'auteur pour faire accepter plus facilement les chants savants qu'il prête aux oiseaux.

7. *Orner = embellir par sa présence.*

8. *Elle adoucira son cœur.* Trait à l'adresse du duc de Bourgogne. — De tout temps les hommes ont volontiers représenté la poésie comme capable d'exercer une heureuse influence sur les mœurs et les caractères.

9. *Fier = hautain* : ce trait précise ce que Fénelon attend de son élève.

10. *Que ce jeune héros.* C'est là une de ces expressions antiques auxquelles il convient de ne pas attribuer une grande importance.

11. *Les doux jeux de l'esprit = le travail intellectuel.*

12. *Que les Grâces soient sur ses lèvres.* Façon de parler bien connue des anciens et qui revient à ceci : qu'il ne dise rien que d'aimable et de gracieux.

13. *La sagesse de Minerve.* Le nom même de Minerve renferme la racine du mot latin *(mentem)* qui signifie *intelligence, raison.* La forme ancienne du nom de cette déesse était *Menerva.*

14. *Orphée.* Héros légendaire de Thrace, dont le nom rappelle les premiers temps de la poésie

charmes de sa voix, et Hercule[1] par ses hauts faits ! Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille[2], sans en avoir la férocité ! Qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour tous les hommes[3], et aimé d'eux ! Que les Muses fassent naître en lui toutes les vertus[4] ! »

Puis les deux oiseaux inspirés[5] reprirent ensemble : « Il aime nos douces chansons : elles entrent dans son cœur[6], comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil[7]. Que les dieux le modèrent[8], et le rendent toujours fortuné[9] ! Qu'il tienne en sa main la corne d'abondance[10] ! Que l'âge d'or[11] revienne par lui ! Que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels, et que les fleurs naissent sous ses pas[12] ! »

Pendant qu'elles chantèrent, les zéphyrs retinrent leurs haleines : toutes les fleurs du bocage s'épanouirent : les ruisseaux formés par les trois fontaines suspendirent leur cours : les Satyres[13] et les Faunes[14], pour mieux écouter,

et de la musique grecques, et qui personnifie la séduction irrésistible de la poésie : la légende le représente comme entraînant les arbres et les rochers et charmant les bêtes féroces aux accords de sa lyre.

1. *Hercule.* Cf. p. 56, n. 1 et 2.

2. *Achille*, le vaillant héros de l'*Iliade*, montre par instants toute la *férocité* d'un être primitif : « Chien, dit-il à Hector mourant qui l'implore, je voudrais pouvoir déchirer tes chairs et les manger crues ! » *Iliade*, XXII, v. 346.

3. *Tendre pour tous les hommes.* Voilà le vœu le plus cher de Fénelon : il l'exprimera désormais bien des fois.

4. *Toutes les vertus.* Cf. p. 72, n. 8.

5. *Inspirés.* C'est une sorte de *prophétie* qu'annonce ce mot.

6. *Elles entrent dans son cœur.* Il est *pénétré* de ce qu'expriment ces chants.

7. *Brûlés par le soleil.* La comparaison fait allusion au caractère ardent et emporté du jeune duc.

8. *Modèrent = rendent plus calme.*

9. *Fortuné = heureux.*

10. *Qu'il tienne en sa main la corne d'abondance.* — Entendez : Qu'il assure la prospérité de ses sujets. — La corne d'abondance est une corne remplie de fleurs et de fruits, et qui est le symbole de l'abondance : c'est un motif de décoration qui sert encore. L'origine de ce symbole est dans la légende qui représente la chèvre Amalthée comme ayant nourri en Crète Jupiter enfant. Le nom d'Amalthée signifie *mère nourricière*, appellation qui doit s'appliquer à la *Terre*. Jupiter avait, dit-on, brisé la corne d'Amalthée pour en faire présent aux Nymphes, après l'avoir remplie de tous les dons.

11. *L'âge d'or.* Cf. p. 69, n. 6.

12. *Que les fleurs naissent sous ses pas.* Ce gracieux détail corrige heureusement ce qu'il y aurait malgré tout d'un peu sérieux, pour un enfant, dans le souhait qui précède.

13. *Satyres.* Demi-dieux de la mythologie grecque et romaine, habitant les bois, représentés ordinairement avec un corps velu, des cornes, des jambes et des pieds de bouc.

14. *Faunes.* Cf. p. 69, n. 10.

dressaient leurs oreilles aiguës[1]; Écho[2] redisait ces belles paroles à tous les rochers d'alentour ; et toutes les Dryades[3] sortirent du sein des arbres verts pour admirer celui que Philomèle et sa compagne venaient de chanter[4].

XVI. LE DÉPART DE LYCON

L'œuvre expliquée.

[Le duc de Bourgogne était sur le point de quitter Versailles pour une autre résidence : Fénelon suppose que toutes les divinités champêtres dont l'imagination des anciens avait peuplé la nature expriment la douleur que leur cause le départ du petit prince — désigné sous le nom de *Lycon :* elles ne peuvent se consoler que sur la promesse de le revoir bientôt. La mythologie tient assurément une place exceptionnelle dans ce récit. Mais, remarquons-le une fois pour toutes, une fable ainsi conçue n'avait rien que de clair et d'attrayant pour un enfant à qui l'enseignement de son précepteur et ce décor de Versailles où il vivait avaient rendu familières toutes les allégories du paganisme. C'est pour préciser cette remarque que nous donnons deux vues anciennes du parc de Versailles. — Quant à l'auteur, ce décor suffisait à lui suggérer l'idée d'une composition de ce genre ; mais le ton ne s'explique que par la délicatesse de son affection pour son élève.]

Quand la Renommée[5], par le son éclatant de sa trompette, eut annoncé aux divinités rustiques et aux bergers de Cynthe[6] le départ de Lycon[7], tous ces bois si sombres

1. *Dressaient leurs oreilles aiguës.* Détail excellent, dont la netteté sans recherche frappe au milieu de cet harmonieux tableau.
2. *Écho.* Dans la mythologie ancienne, l'*écho* est personnifié par une nymphe, fille de l'Air et de la Terre. — Remarquez l'adresse de Fénelon à tirer parti du mot *écho*.
3. *Dryades = Nymphes des bois de chênes.* Leur nom est tiré d'un mot grec *(drus)* signifiant *arbre, chêne.*
4. *Venaient de chanter.* Tout ce paragraphe est un modèle de grâce et d'harmonie. Remarquez que le dernier membre de la phrase a un peu plus d'ampleur que les précédents : la cadence du morceau en est plus heureuse.
5. *La Renommée.* Divinité allégorique représentée volontiers sous les traits d'une femme embouchant la *trompette.*
6. *De Cynthe.* — Le Cynthe est une montagne de l'île de Délos : Délos fut un des grands centres du culte d'Apollon. — On dirait aujourd'hui *du* Cynthe. Règle : *Au 17e siècle, l'omission de l'article est fréquente même devant les noms géographiques.* Ex.: *Le passage de Loire* (Corn.). Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 111.
7. *Lycon.* Nom porté par divers personnages dans les auteurs grecs.



FIG. 3. — Versailles.

Fontaine d'Apollon à la tête du grand canal. D'après une ancienne estampe de la B.N. — Cf. p. 74 : LE DÉPART DE LYCON ; *l'œuvre expliquée.*



retentirent de plaintes amères. Echo[1] les répétait tristement à tous les vallons d'alentour. On n'entendait plus le doux son de la flûte ni celui du hautbois. Les bergers mêmes, dans leur douleur, brisaient leurs chalumeaux. Tout languissait : la tendre verdure des arbres commençait à s'effacer[2] ; le ciel, jusqu'alors si serein, se chargeait de noires tempêtes[3] ; les cruels aquilons faisaient déjà frémir[4] les bocages comme en hiver. Les divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte[5] : les Dryades[6] sortaient des troncs creux des vieux chênes, pour regretter[7] Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes[8] divinités autour d'un grand arbre[9] qui élevait ses branches vers les cieux, et qui couvrait de son ombre épaisse la terre sa mère depuis plusieurs siècles. Hélas ! autour de ce vieux tronc noueux et d'une grosseur prodigieuse, les nymphes[10] de ce bois, accoutumées à faire leurs danses et leurs jeux folâtres[11], vinrent raconter leur malheur. « C'en est fait[12], disaient-elles, nous ne reverrons plus Lycon ; il nous quitte ; la fortune ennemie[13] nous l'enlève : il va être l'ornement et les délices d'un autre bocage[14] plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer d'entendre[15] sa voix, ni de le voir tirant de l'arc[16], et perçant de ses flèches les plus rapides oiseaux[17]. » Pan[18] lui-

1. *Echo*. Cf. p. 74, n. 2.
2. *S'effacer = se ternir.*
3. *Noires tempêtes.*
* L'épithète a-t-elle de quoi surprendre ?
4. *Les cruels aquilons... faisaient frémir. Aquilons = vents du Nord : faire frémir = produire un bruit* (en agitant le feuillage).
5. *Cette perte = le fait d'être privé de Lycon.*
6. *Dryades*. Cf. p. 74, n. 3.
7. *Regretter = exprimer* leurs *regrets* au sujet de son départ.
8. *Tristes*. Epithète de circonstance et non de nature.
9. *Un grand arbre . . . depuis plusieurs siècles.* Détail descriptif trop souvent repris par Fénelon : ici du moins le *vieil arbre* joue un rôle.
10. *Les Nymphes*. Cf. p. 58, n. 9.
* 11. *Accoutumées à faire leurs danses*... L'auteur rappelle ces *danses* pour les opposer aux *plaintes* qui vont suivre.
12. *C'en est fait.*
* Donner des équivalents de cette locution.
13. *Ennemie = contraire, défavorable.*
14. *D'un autre bocage.* Le duc de Bourgogne devait se rendre à Fontainebleau ou dans telle autre résidence royale.
15. *D'espérer d'entendre.* Ces deux infinitifs précédés de la même préposition ne sont pas heureux. *Espérer de* est un tour vieilli.
16. *Tirant de l'arc.* Détail destiné à conserver au récit sa couleur antique.
17. *Les plus rapides oiseaux.* RÈGLE : *La grecque beauté*. Cf. p. 44, n. 4.
* Quelle raison l'auteur a-t-il d'employer ici le mot *rapide ?*
18. *Pan lui-même.*— Sur *Pan*, cf.

même accourut, ayant oublié sa flûte[1] ; les Faunes[2] et les Satyres[3] suspendirent leurs danses. Les oiseaux mêmes ne chantaient plus : on n'entendait que les cris affreux des hiboux et des autres oiseaux de mauvais présage[4]. Philomèle[5] et ses compagnes gardaient un morne silence. Alors Flore[6] et Pomone[7] parurent tout à coup, d'un air riant, au milieu du bocage, se tenant par la main[8] : l'une était couronnée de fleurs, et en faisait naître sous ses pas, empreints sur le gazon ; l'autre portait, dans une corne d'abondance[9], tous les fruits que l'automne répand sur la terre pour payer l'homme de ses peines. « Consolez-vous, dirent-elles à cette assemblée de dieux consternés[10] : Lycon part, il est vrai, mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée à Apollon[11]. Bientôt vous le reverrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés ; sa main y plantera les verts arbustes, les plantes qui nourrissent l'homme, et les fleurs qui font ses délices[12]. O aquilons, gardez-vous de flétrir jamais par vos souffles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocents[13]. Il préférera la simple nature[14] au faste et aux divertissements désordonnés[15] ; il aimera ces lieux ; il les abandonne à regret. » A ces mots[16], la tristesse se change en joie : on chante les louanges de Lycon ; on dit

p. 71, n. 8. — *Lui-même* se justifie par l'importance du dieu Pan.

1. *Ayant oublié sa flûte.* — Sur la *flûte de Pan*, cf. p. 71, n. 8. — *Ayant oublié = ne songeant plus à sa flûte,* n'ayant plus la force de s'en servir (à cause du départ de Lycon).

2. *Faunes.* Cf. p. 69, n. 10.

3. *Satyres.* Cf. p. 73, n. 13.

4. *De mauvais présage.* On attachait un sens à l'apparition et au chant de certains oiseaux, tels que le hibou, la corneille, etc.

5. *Philomèle.* Cf. p. 71, n. 9.

6. *Flore.* Déesse des fleurs dans la religion des anciens Latins. — Ici commence une nouvelle partie du récit.

7. *Pomone.* Déesse des fruits.

8. *Se tenant par la main.* Evocation simple et gracieuse : la phrase fait un heureux contraste avec celle qui précède.

9. *Corne d'abondance.* Cf. p. 73, n. 10.

10. *Consternés.* Le mot résume avec netteté la première partie du récit.

11. *Consacrée à Apollon.* Le Cynthe.

12. *Sa main y plantera.... les fleurs...* Voici un témoignage intéressant de Fénelon sur le duc de Bourgogne : « Son naturel le porte ardemment à tout le détail le plus vétilleux sur les arts et l'*agriculture* même. » Bausset, *Hist. de Fénelon*, I, 181.

13. *Plaisirs innocents.* Le mot prépare la leçon.

14. *Il préférera la simple nature au faste.* Idée chère à Fénelon : tout lui est occasion de donner ce conseil à son élève.

15. *Désordonnés = déréglés.*

16. *A ces mots.* C'est la troisième partie du récit.

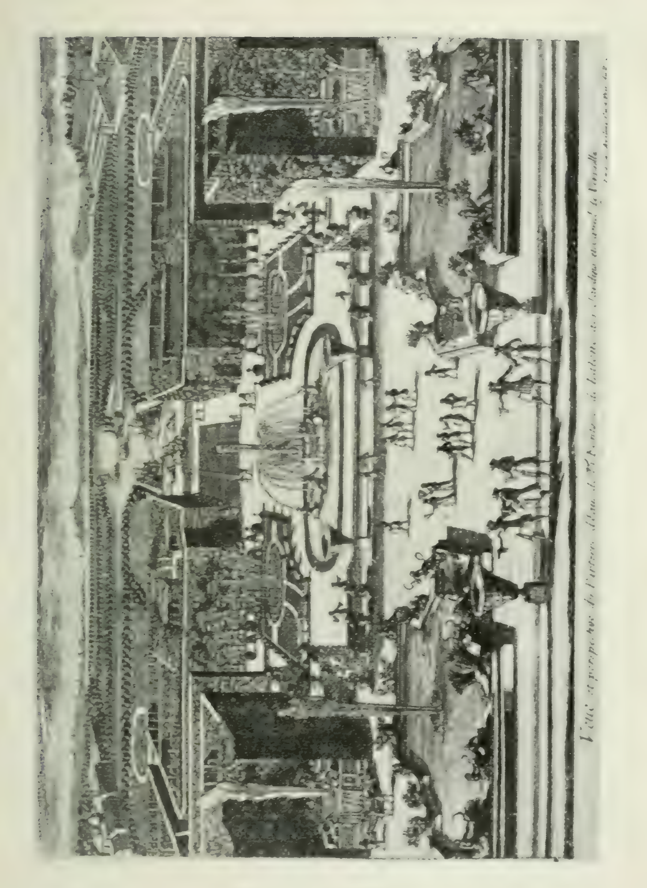


FIG. 4. — **Versailles.**

Le Parterre d'eau et la Fontaine de Latone. D'après une ancienne estampe de la B. N. — Cf. la gravure précédente.



qu'il sera amateur des jardins[1], comme Apollon a été berger conduisant les troupeaux d'Admète[2] : mille chansons divines remplissent le bocage ; et le nom de Lycon passe de l'antique forêt jusque dans les campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent sur leurs chalumeaux ; les oiseaux mêmes, dans leurs doux ramages, font entendre je ne sais quoi qui ressemble au nom de Lycon[3]. La terre se pare de fleurs et s'enrichit de fruits[4]. Les jardins, qui attendent son retour, lui préparent les grâces du printemps et les magnifiques dons de l'automne. Les seuls regards de Lycon, qu'il jette encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent[5]. Là, après avoir arraché les plantes sauvages et stériles, il cueillera l'olive et le myrte[6], en attendant que Mars lui fasse cueillir ailleurs des lauriers.

XVII. CHASSE DE DIANE

L'œuvre expliquée.

[De tous les récits contenus dans ce recueil et de tous ceux que l'on a rangés, dans les éditions antérieures, sous le titre de Fables, celui-ci est le seul qui ne comporte ni directement ni indirectement aucune leçon. Mais cette belle description à l'antique pouvait intéresser vivement l'élève de Fénelon. En effet, au témoignage des contemporains, le duc de Bourgogne et ses frères avaient la passion de la chasse. Dans le *Règlement de vie des jeunes princes*, rédigé par le marquis de Louville

1. *Amateur des jardins*. Expression employée probablement par Fénelon, en souvenir de La Fontaine, livre VIII, fable 10.
2. *D'Admète*. Cf. p. 72, n. 3.
3. *Je ne sais quoi qui ressemble au nom de Lycon*. L'expression a de la grâce : elle est habile aussi.
* En quoi ?
4. *La terre se pare de fleurs*, etc. Prêter un tel empressement à la nature est peut-être aller un peu loin... La phrase suivante, plus mesurée, est plus juste.
* Montrez-le, en vous appuyant sur le mot *préparent*.
5. *Les seuls regards... la fertilisent*. Ceci pourrait paraître exagéré et puéril, si l'on ne savait que ni le maître ni l'élève ne manquaient d'esprit : « Dans tout cela, on voit le sourire, que l'enfant comprenait fort bien. » (J. Lemaitre. *Fénelon*, p. 113).
6. *L'olive et le myrte*, etc. L'olivier était l'arbre de Minerve, déesse de la sagesse ; le myrte était chez les Grecs l'emblème de la gloire : les lauriers sont l'emblème de la victoire. La phrase entière revient à ceci : le jeune prince se corrigera de ses défauts et ornera son cœur et son esprit, en attendant que l'âge lui permette de se distinguer dans les combats. — Sur Mars, cf. p. 56, n. 11.

en 1696, on lit : « Ils font presque tous les jours des courses à perdre haleine, chassent à pied quelquefois des journées entières ; ce qui arrive quand ils sont à Fontainebleau ; ils y courent le cerf depuis quatre ans pendant plusieurs heures. » (Cité par DE BROGLIE : *Fénelon à Cambrai*, p. 94.) En outre, les *Métamorphoses* du poète latin Ovide, dont on retrouve un écho dans ce récit, étaient au nombre des livres que Fénelon utilisait le plus volontiers pour l'éducation du prince.]

Il y avait dans le pays des Celtes[1], et assez près du fameux séjour des Druides[2], une sombre forêt dont les chênes, aussi anciens que la terre, avaient vu les eaux du déluge[3], et conservaient[4] sous leurs épais rameaux une profonde nuit au milieu du jour. Dans cette forêt reculée était une belle fontaine plus claire que le cristal, et qui donnait son nom au lieu où elle coulait. Diane[5] allait souvent percer de ses traits des cerfs et des daims dans cette forêt pleine de rochers escarpés et sauvages[6]. Après avoir chassé avec ardeur, elle allait se plonger dans les pures eaux[7] de la fontaine, et la Naïade[8] se glorifiait[9] de faire les délices de la déesse et de toutes les nymphes[10]. Un jour[11], Diane chassa en ces lieux un sanglier plus grand et plus furieux que celui de Calydon[12]. Son dos était armé d'une

1. *Celtes*. Nom des peuples qui occupaient anciennement, entre autres pays, la Gaule et la Grande-Bretagne.

2. *Druides* (Prêtres et philosophes gaulois). Terme d'origine celtique, selon les uns, grecque selon les autres, dérivé d'un mot signifiant *chêne*. Ils se réunissaient tous les ans à une certaine époque dans un lieu qui n'est pas exactement connu, mais qui se trouvait dans la région de Chartres.

3. *Avaient vu les eaux du déluge*. Façon de parler connue pour dire *très anciens*. La tradition du déluge se retrouve dans la mythologie ancienne, et ce détail ne choque point dans une description de couleur antique.

4. *Conservaient... une profonde nuit* = *maintenaient* sans interruption.

5. *Diane* (Artémis chez les Grecs), déesse de la chasse.

6. *Rochers escarpés et sauvages*. En rapprochant ce détail de la phrase précédente (qui fait allusion à un nom tiré de celui d'une fontaine), on songe à la forêt de Fontainebleau : il se peut que Fénelon y songe aussi, sans dessein très déterminé.

7. *Dans les pures eaux*. RÈGLE : *La grecque beauté*. Cf. p. 44, n. 4.

8. *La Naïade*. La nymphe, divinité particulière de cette fontaine.

9. *Se glorifiait de*. Façon de parler fréquente chez les poètes anciens.

10. *Nymphes*. Cf. p. 58, n. 9.

11. *Un jour, Diane chassa*. L'épisode est brusquement introduit dans la description.

12. *Calydon*, ancienne ville de l'Étolie. Le roi du pays, Œnée, ayant oublié Diane dans un sacrifice fait en l'honneur de tous les dieux, la déesse envoya un sanglier monstrueux ravager



FIG. 5. — La Diane chasseresse dite Diane de Versailles.

Apportée en France sous François Ier, cette statue fut placée successivement à Meudon, au Louvre, à Versailles, et de nouveau, en 1798, au Louvre, où elle se trouve actuellement (Salle du Tibre). — La description de Fénelon dans la *Chasse de Diane* en évoque partiellement la vision ; mais on en retrouvera plutôt le mouvement et la grâce dans le portrait de la jeune Poéménis des *Aventures de Mélésichton*. — Cf. p. 111.



soie[1] dure, aussi hérissée et aussi horrible[2] que les piques d'un bataillon[3]. Ses yeux étincelants étaient pleins de sang et de feu. Il jetait d'une gueule béante et enflammée une écume mêlée d'un sang noir. Sa hure monstrueuse ressemblait à la proue[4] recourbée d'un navire. Il était sale et couvert de la boue de sa bauge[5], où il s'était vautré[6]. Le souffle brûlant de sa gueule agitait l'air tout autour de lui, et faisait un bruit effroyable. Il s'élançait rapidement comme la foudre; il renversait les moissons dorées, et ravageait toutes les campagnes voisines : il coupait les hautes tiges des arbres les plus durs, pour aiguiser ses défenses contre leurs troncs. Ses défenses étaient aiguës et tranchantes comme les glaives recourbés des Perses[7]. Les laboureurs épouvantés se réfugiaient dans leurs villages. Les bergers, oubliant leurs faibles troupeaux errants[8] dans les pâturages, couraient vers leurs cabanes. Tout était consterné[9]; les chasseurs mêmes, avec leurs dards et leurs épieux[10], n'osaient entrer dans la forêt. Diane seule, ayant pitié de ce pays, s'avance avec son carquois doré et ses flèches. Une troupe de Nymphes la suit, et elle les surpasse de toute la tête[11]. Elle est

les campagnes : il fut tué par Méléagre, fils d'Œnée. Ovide (*Métamorphoses*, VIII, v. 250 et suiv.) a raconté cet épisode. — La précaution que prend Fénelon de dire « plus grand et plus furieux » légitime la forte description qui suit.

1. *Soie*. Au sens collectif.

* Justifiez le mot *armé*.

2. *Horrible*. Par son étymologie, ce mot, bien que d'une autre famille, a un sens analogue à celui de *hérissé*.

3. *Les piques d'un bataillon*. Comparaison bien dans le ton général du morceau et qui prépare les détails suivants. Elle est d'ailleurs suggérée à Fénelon par une expression à peu près semblable d'Ovide (VIII, v. 285-86).

4. *A la proue recourbée d'un navire*. Comparaison originale et justifiée par la réalité.

5. *Bauge* = *gîte* du sanglier.

6. *S'était vautré*. C'est le seul terme que Fénelon puisse employer ici.

7. *Comme les glaives recourbés des Perses*. Autre comparaison, qui *instruit* en *ornant*.

8. *Faibles troupeaux errants dans les pâturages*.

* Quelle raison Fénelon a-t-il d'employer le mot *faibles*? — *Errants* prend ici l'accord. (Cette orthographe est de nouveau admise depuis 1902). RÈGLE : *Au 17e siècle, on connaissait la règle d'après laquelle le participe présent est invariable quand il est verbe, variable quand il est adjectif verbal, mais on ne l'appliquait pas toujours*. Ex.: Gens **portants** bâtons et mendiants (LA FONTAINE).

9. *Consterné*. C'est le terme le plus fort dont la langue dispose.

10. *Dards et épieux*. Cf. p. 42, n. 11 et 12.

11. *Elle les surpasse de toute la tête*. Détail inspiré de l'antique.

dans sa course plus légère que les zéphyrs, et plus prompte que les éclairs. Elle atteint le monstre furieux, le perce d'une de ses flèches au-dessous de l'oreille, à l'endroit où l'épaule commence[1]. Le voilà qui se roule dans les flots de son sang : il pousse des cris dont toute la forêt retentit, et montre en vain ses défenses prêtes à déchirer ses ennemis. Les nymphes en frémissent. Diane seule s'avance, met le pied sur sa tête, et enfonce son dard[2]; puis, se voyant rougie du sang de ce sanglier, qui avait rejailli sur elle, elle se baigne dans la fontaine, et se retire charmée d'avoir délivré les campagnes de ce monstre.

XVIII. VOYAGE DANS L'ILE DES PLAISIRS[3]

L'œuvre expliquée.

[C'est surtout aux plaisirs de la table que Fénelon s'en prend dans ce conte tout fantaisiste. Bien que le duc de Bourgogne ne soit pas encore ce jeune homme passionné *pour le vin et la bonne chère* dont parle Saint-Simon, le précepteur ne juge pas inutile de mettre son petit élève en garde contre la gourmandise. Mais cette fable va plus loin en réalité : par une progression bien marquée, elle en vient à condamner le goût de l'inaction, qui se lie naturellement au goût des plaisirs et qui est incompatible avec le vrai bonheur : la leçon est ainsi singulièrement élargie. — Fénelon a traité le même sujet sous une forme presque absolument identique dans une autre fable *(Voyage supposé en 1690*, éd. Lebel, t. XIX, p. 455). Il y est revenu, mais pour le traiter d'une manière plus philosophique, dans les *Dialogues des Morts* (*Dialogue entre Ulysse et Grillus*); enfin rappelons que le douzième livre des Fables de La Fontaine, dédié au duc de Bourgogne, s'ouvre par *Les Compagnons d'Ulysse,* dont le sujet est sensiblement le même que celui du *Dialogue entre Ulysse et Grillus.*]

Les anciens prêtaient volontiers a leurs divinités une force et une taille proportionnées a leur puissance.

1. *A l'endroit où l'épaule commence.* C'est en effet l'endroit par où peuvent être faites le plus sûrement des blessures mortelles. Cette expression précise ajoute à l'intérêt du récit.

2. *Diane seule s'avance... son dard.* Phrase énergique et ferme, avec ses trois membres égaux, et qui campe la déesse en une attitude sculpturale. Les lignes suivantes, d'une grâce aisée et naturelle, contrastent tres heureusement avec la vigueur de ce qui précède.

3. * Quel rapport y a-t-il entre *les Deux Lionceaux* et le *Voyage dans l'Ile des Plaisirs* ?

* Distinguer les trois parties essentielles du récit.

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique[1], nous aperçûmes[2] de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi[3] et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, suçaient leurs doigts[4], après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé[5]. On nous assura qu'il y avait à dix lieues de là une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou[6]. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauce à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûte de pâté. Il y pleut du vin couvert[7] quand le temps est chargé ; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours du vin blanc, semblable au vin grec[8] ou à celui de Saint-Laurent[9]. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis : ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit, car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts[10]. Il

1. *La mer Pacifique* = *l'Océan Pacifique.*

2. *Nous aperçûmes.* Début brusque et vague. Le récit perd par là un peu de son intérêt.

3. *Candi.* Mot d'origine arabe : adjectif signifiant *cristallisé* et ne s'employant qu'avec le mot *sucre.*

4. *Suçaient leurs doigts.* Voilà un exemple de ces traits enfantins que le sujet autorise.

5. *Plus relevé.*

* A quel autre mot de la phrase s'oppose *relevé* ?

6. *Pérou.* On sait que ce pays est riche en mines d'or et d'argent.

7. *Vin couvert* = vin d'un rouge *foncé.* Fénelon joue sur les mots *vin couvert* et *temps chargé* : ce n'est pas la meilleure plaisanterie de cette fable.

8. *Vin grec.* La Grèce, ou, plus exactement, certaines îles de la mer Egée et plusieurs contrees du littoral occidental de l'Asie Mineure ont de tout temps produit des vins renommés (Chio, Samos, etc.).

9. *Saint-Laurent* = Saint-Laurent-du-Var, commune du département des Alpes-Maritimes, arrondissement de Grasse, renommée pour ses vins muscats.

10. *Parmi tant de ragoûts.* Il

y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure ; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent : et, comme j'étais las, j'allai d'abord[1] me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit que j'entendis un grand bruit ; j'eus peur et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu ; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort[2] des ruisseaux bouillants de chocolat moussé[3], et des liqueurs glacées de toutes les façons[4]. Je me levai à la hâte pour en prendre, et elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir[5] que tout le monde était de cristal, que tous les hommes se nourrissaient de parfums quand il leur plaisait, qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant ; qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil : on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu[6]. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant[7] combien ils étaient faciles à émouvoir[8]. Je voulus demander à l'un d'eux pour-

importe de se rappeler que le sens premier du mot *ragoût* est *mets appétissant*. « Fénelon a déclaré une guerre implacable aux ragoûts », dit M. Crousle (*Fénelon et Bossuet*, I, 182). Le même critique voit dans cette proscription une conséquence de la théorie de Fénelon sur la perfection morale : celle-ci comporte une modération des passions que Fénelon croit incompatible avec un sang échauffé par une nourriture trop relevée. — Ne suffit-il pas de dire que Fénelon recommande, en tout, la simplicité ?

1. *J'allai d'abord = tout de suite.*

2. *Avec grand effort.* Le trait n'est pas heureux.

3. *Moussé = qu'on fait mousser.*

4. *Liqueurs glacées de toutes les façons.* — *Bouillants* et *glacées* : antithèse plaisante et donnée comme telle par l'auteur. M. J. Lemaître (*Fénelon*, p. 110) élève avec raison des doutes sur l'efficacité du procédé employé ici par Fénelon : « C'est une singulière façon de détourner un enfant de la gourmandise, dit-il, que de lui mettre de tels tableaux sous les yeux. »

5. *Je crus voir que = il semblait à mes yeux que.*

6. *Ils ne prissent feu.* Il faut voir une nouvelle allusion au caractère emporté du duc de Bourgogne, dans ce portrait qui ridiculise les hommes *faciles à émouvoir*. — *Choquer = heurter* : Fénelon joue sur le mot.

* Quel en est le sens figuré ?

7. *Voyant = en voyant.*

8. *Émouvoir = faire sortir du calme, irriter.*

quoi il paraissait si animé[1] : il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère[2].

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim[3], et si je voulais qu'il me vendît des relais d'estomacs[4] pour manger toute la journée. J'acceptai la condition[5]. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps de me presser[6]. Mais, comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement[7] : les gens du pays sont d'une délicatesse[8] et d'une propreté exquises. Le soir, je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son râtelier[9]. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeuner de la fleur d'orange. A dîner, ce fut une nourriture plus forte[10] : on me servit des tubéreuses[11] et puis des peaux d'Espagne[12]. Je n'eus que des jonquilles[13] à colla-

1. *Animé = irrité.*

2. *Jamais en colère.* — Cette phrase renferme un trait comique assez heureux pour rendre l'idée sensible à un enfant.

3. *De quoi je voulais avoir faim. Avoir faim de* est plus rare que *avoir soif de*. Mais cette expression est excellente ici, et même indispensable pour souligner l'invention plaisante de Fénelon.

4. *Relais d'estomacs.* Expression d'une exagération voulue, formée par analogie avec *relais de chevaux : des estomacs de rechange*, pour remplacer ceux qui sont las.

5. *La condition* = j'acceptai le marché *aux conditions proposées.*

6. *De me presser = de se faire sentir vivement.*

7. *Je ne mangeais pas proprement.* Encore un conseil à l'adresse d'un enfant et qui prouve que l'attention du précepteur s'étendait à tout.

8. *Délicatesse.* Ce mot n'a pas ici son sens moral bien connu, non plus que le sens de *goût difficile* : la phrase veut dire : « ils sont incapables de manquer en quoi que ce soit aux bienséances quand ils sont à table. »

9. *Comme un cheval à son râtelier.* Cette comparaison énergique et juste rappelle le *râtelier* du *Gnathon* de La Bruyère (cf. éd. Cayrou, p. 423) : il est vrai que Gnathon est surtout répugnant par sa malpropreté, au lieu que Fénelon vise plutôt ici le désir de manger sans cesse.

10. *Plus forte = plus substantielle.*

11. *Tubéreuses.* Plantes à fleurs blanches, de la famille des liliacées et d'un parfum très pénétrant.

12. *Peaux d'Espagne.* Menus fragments de peau parfumée.

13. *Jonquilles.* Plantes de la fa-

tion[1]. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes[2] de toutes sortes de parfums. La nuit, j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes[3]. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table[4]. On me dit[5] qu'il y avait en ce pays-là une ville toute singulière[6], et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'était inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois[7] fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches[8], qui avaient des ailes proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord[9] leur vol. Je conduisis les rênes[10] du côté de l'orient, qu'on m'avait marqué[11]. Je voyais à mes pieds les hautes montagnes ; et nous volâmes si rapidement, que je perdais presque l'haleine en fendant le vague de l'air[12]. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée ; elle est toute de marbre, et elle est grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde ; et, au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six[13] fois plus grande que

mille des amaryllidées, à fleurs jaunes ou blanches.

1. *A collation*. L'article est supprimé comme dans : *à dîner*, *à souper*.

2. *Cassolettes*. Mot d'importation espagnole, dont le sens etymologique est *petit vase*. Il désigne une boîte ou un vase en métal où l'on fait brûler des parfums.

3. *Nourrissantes*.

* Pourquoi Fenelon peut-il ici employer ce mot ?

4. *De la fatigue des plaisirs de la table*. Ces trois *de* sont bien lourds.

5. *On me dit*, etc. L'auteur passe à une autre idée.

6. *Singulière = unique*, ne ressemblant à aucune autre.

7. *On ne mit*, etc. La naissance et les progrès de l'*aviation* rendent les inventions de ce genre moins amusantes et les font paraître moins ingénieuses : le *merveilleux* des conteurs est remplacé par une réalité *admirable*. — *Chaise = voiture de voyage*.

8. *Grands oiseaux, grands comme des autruches*. Cette reprise de l'adjectif, pour en préciser la valeur à l'aide d'une comparaison, est un tour familier, tel qu'on se surprend à en employer quand on raconte une histoire à des enfants.

9. *D'abord = immédiatement*.

10. *Je conduisis les rênes*. Dans cette expression la partie est mise pour le tout.

11. *Qu'on m'avait marqué = dont on m'avait dit nettement de prendre la direction*.

12. *Le vague = la partie vide, libre*, que l'on peut parcourir sans rencontrer d'obstacles.

13. *Vingt-quatre, vingt-cinquième, six fois*. Ces chiffres précis

chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité[1] de condition entre les habitants de cette ville. Il n'y a là ni domestiques ni petit peuple[2]; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits[3], qui sont de petits esprits[4] follets[5] et voltigeants, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits qui s'attacha à moi, et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnait-il le temps de désirer. Je commençais[6] même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi ; et je compris, par expérience, qu'il valait mieux se passer des choses superflues, que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis, doux et obligeants. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre[7] eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums[8], les uns plus forts, les autres plus

sont un artifice de conteur pour captiver plus sûrement l'attention.

1. *Point d'inégalité*. Fénelon a souvent rêvé d'une cité idéale, où tous les citoyens seraient égaux (Cf. *Télémaque*, liv. X.), et, même dans un récit plaisant, même en s'adressant à un enfant, il se laisse aller à y faire allusion.

2. *Petit peuple* = *gens de condition inférieure.*

3. *Souhaits*. Ils sont personnifiés, quoique *immatériels*.

4. *Esprits* = *êtres sans corps*.

5. *Follets*. Cet adjectif, dérivé de *fou*, a pris par extension le sens de *qui voltige de tous côtés*. Cf. *feu follet*.

6. *Je commençais même... d'aucun plaisir*. Passage important pour fixer le point où aboutit la pensée de Fénelon : l'analyse morale qui s'y trouve est fort intéressante. Ce que dit l'auteur revient à ceci : la recherche incessante du plaisir est la destruction du plaisir.

7. *Qu'ils ne parlaient jamais entre eux*. C'est le dernier terme : l'homme, par l'extrême facilité à se procurer l'objet de ses désirs, en vient à l'inertie complète.

8. *Un certain assemblage de parfums*. Cette phrase, très délicatement construite, est elle-même un modèle d'harmonie : elle n'exprime, à la réflexion,

doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent[1] l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes[2], elles jugent les procès, elles enseignent les sciences[3] et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent[4] depuis le matin jusqu'au soir ; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus[5] par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement, il y a un certain nombre d'années : mais les hommes, servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république[6]. Elles firent des écoles publiques[7], où les personnes de leur sexe qui avaient le plus d'esprit[8] se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique[9], dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes, auraient sûrement causé la ruine totale. Touché[10] de ce spectacle et fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent

rien que de possible : il ne s'agit que d'étendre le sens du mot *harmonie*.

1. *Flattent*. Se rappeler que le sens premier de ce verbe est *caresser*.

2. *En ce pays-là les femmes gouvernent les hommes*. Passage brusque à un développement curieux, où Fénelon, poussant son idée à l'extrême, va montrer à quoi peut conduire la recherche du plaisir.

3. *Elles enseignent les sciences*. Ce que Fénelon donne ici comme invraisemblable est devenu depuis longtemps une réalité dont personne ne songe à s'étonner. Quant aux *procès*, si les femmes ne les jugent pas, il y a bon nombre d'années qu'elles en plaident... et en gagnent.

4. *S'y ajustent* = *arrangent leur toilette*.

5. *Ils craignent d'être battus*. Ce dernier trait, forcé à dessein, rend, par sa singularité même, le mépris de l'auteur plus sensible.

6. *République* = *Etat*.

7. *Elles firent des écoles publiques*. C'est le lieu de rappeler que dans le *Traité sur l'Education des filles*, de Fénelon, l'on peut encore trouver maint conseil excellent et pratique. Le nom de *Fenelon* se donne volontiers aux maisons d'éducation pour jeunes filles.

8. *Esprit* = *intelligence*.

9. *Chose publique* (expression empruntée au latin *res publica*) = *les affaires du pays*.

10. *Touché* = *frappé*.

et ne rendent point heureux[1]. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses ; et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre[2], dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère[3] et la variété[4] des plaisirs.

XIX. L'ANNEAU DE GYGÈS[5]

L'œuvre expliquée.

[Fénelon veut démontrer, en s'appuyant sur une légende racontée par plusieurs auteurs anciens (entre autres, par Platon, chez les Grecs, par Cicéron, chez les Latins), que la puissance, pour grande qu'elle soit, est incapable d'assurer le vrai bonheur : seule, la pureté de la conscience peut nous le donner. Tout le monde peut méditer utilement cette haute leçon de morale. L'auteur la met plus particulièrement à la portée du jeune prince en choisissant, pour la présenter, la forme attrayante d'une histoire merveilleuse, dont beaucoup de détails sont visiblement imaginés pour plaire à un enfant.]

Pendant le règne du fameux Crésus[6], il y avait en Lydie[7] un jeune homme bien fait, plein d'esprit[8], très vertueux, nommé Callimaque[9], de la race des anciens rois[10], et devenu si pauvre, qu'il fut réduit à se faire berger. Se promenant un jour sur des montagnes écartées où il rêvait[11] sur ses malheurs en menant son troupeau, il s'assit au pied d'un arbre pour se délasser. Il aperçut auprès de lui une ouverture étroite dans un rocher. La curiosité l'engage[12] à y en-

1. *Ne rendent point heureux.*
* En quoi cette phrase est-elle importante?

2. *Dans une vie sobre*, etc. De tous ces conseils, d'ailleurs excellents, l'élève de Fénelon pourra surtout profiter quand il aura grandi.

3. *Bonne chère.* Cf. p. 53, n. 4.

4. *Variété.*
* Pourquoi ce mot est-il nécessaire?

5. * Etablir le plan du récit.

6. *Crésus*, roi de Lydie, fameux par ses richesses, régnait au 6e siècle av. J.-C.
* Qu'entend-on par *un Crésus?*

7. *Lydie.* Ancien pays situé dans la partie occidentale de l'Asie Mineure.

8. *Esprit = intelligence.*

9. *Callimaque.* Nom porté par beaucoup de personnages grecs connus.

10. *Des anciens rois.* Il y eut en Lydie, avant la soumission de ce pays par les Perses, trois dynasties successives.

11. *Rêvait sur = pensait à.*

12. *L'engage à = le pousse à.*

trer. Il y trouve une caverne large et profonde. D'abord il ne voit goutte : enfin ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Il entrevoit dans une lueur sombre[1] une urne d'or, sur laquelle ces mots étaient gravés : « *Ici tu trouveras l'anneau de Gygès[2]. O mortel, qui que tu sois, à qui les dieux destinent un si grand bien, montre-leur que tu n'es pas ingrat, et garde-toi d'envier[3] jamais le bonheur d'aucun autre homme.* »

Callimaque ouvre[4] l'urne, trouve l'anneau, le prend, et, dans le transport de sa joie, il laissa l'urne, quoiqu'il fût très pauvre et qu'elle fût d'un grand prix. Il sort de la caverne et se hâte d'éprouver[5] l'anneau enchanté[6], dont il avait si souvent entendu parler depuis son enfance[7]. Il voit de loin le roi Crésus qui passait pour aller de Sardes[8] dans une maison délicieuse sur les bords du Pactole[9]. D'abord il s'approche de quelques esclaves qui marchaient devant, et qui portaient des parfums pour les répandre sur les chemins où le roi devait passer. Il se mêle parmi eux après avoir tourné son anneau en dedans[10], et personne ne l'aperçoit. Il fait du bruit tout exprès en marchant ; il prononce même quelques paroles. Tous prêtèrent l'oreille ; tous furent étonnés[11] d'entendre une voix, et de ne voir personne. Ils se disaient les uns aux autres : « Est-ce un songe ou une

1. *Lueur sombre.* Alliance de mots bien connue pour dire : *une vague clarté.*

2. *Gygès.* Voici, d'après Platon, la légende du berger lydien Gygès. Gygès, étant descendu dans une excavation qui s'était formée à la suite de pluies torrentielles, y trouva un cheval de bronze, dans les flancs duquel était pratiquée une porte : cette porte ouverte, il vit dans le cheval le cadavre d'un homme de grande taille, qui avait au doigt un *anneau* d'or. Grâce à cet anneau merveilleux, qui, quand on en tournait le chaton en dedans, rendait invisible celui qui le portait, Gygès, avec la complicité de la reine, tua le roi Candaule et fonda une nouvelle dynastie en Lydie.

3. *Garde-toi d'envier.* Ces mots laissent pressentir qu'une leçon se cache sous le récit.

4. *Ouvre... trouve... prend... laissa.* Remarquer, dans cette phrase, l'emploi du présent, puis du passé : les trois premiers verbes marquent des actions rapides, instantanées : il n'en est pas de même du dernier.

5. *Éprouver = expérimenter la valeur, le pouvoir.*

6. *Enchanté = qui a et communique à celui qui le porte un pouvoir surnaturel.*

7. *Depuis son enfance.* Ceci est dit pour expliquer l'attitude de Callimaque.

8. *Sardes.* Capitale de la Lydie (auj. Sert-Kalessi).

9. *Pactole* (auj. Sart ou Bagouly), rivière de l'ancienne Lydie, affluent de l'Hermus, qui roulait des paillettes d'or.

10. *En dedans.* Cf. p. 88, n. 2.

11. *Étonnés = saisis de stupeur.* Le mot s'est bien affaibli.

vérité[1] ? N'avez-vous pas cru entendre parler quelqu'un ? » Callimaque, ravi d'avoir fait cette expérience, quitte ces esclaves et s'approche du roi. Il est déjà tout auprès de lui sans être découvert ; il monte avec lui sur son char, qui était tout d'argent, orné d'une merveilleuse sculpture. La reine était auprès de lui, et ils parlaient ensemble des plus grands secrets de l'Etat, que Crésus ne confiait qu'à la reine seule. Callimaque les entendit pendant tout le chemin.

On arrive dans cette maison, dont tous les murs étaient de jaspe[2] ; le toit était de cuivre fin et brillant comme l'or ; les lits étaient d'argent, et tout le reste des meubles de même; tout était orné de diamants et de pierres précieuses. Tout le palais était sans cesse rempli des plus doux parfums; et, pour les rendre plus agréables, on en répandait de nouveaux à chaque heure du jour. Tout ce qui servait à la personne du roi était d'or. Quand il se promenait dans ses jardins[3], les jardiniers avaient l'art[4] de faire naître les plus belles fleurs sous ses pas. Souvent on changeait, pour lui donner une agréable surprise, la décoration des jardins, comme on change une décoration de scène. On transportait promptement, par de grandes machines, les arbres avec leurs racines, et on en apportait d'autres tout entiers, en sorte que chaque matin le roi, en se levant, apercevait ses jardins entièrement renouvelés. Un jour c'étaient des grenadiers, des oliviers, des myrtes, des orangers et une forêt de citronniers. Un autre jour paraissait tout à coup un désert sablonneux avec des pins sauvages, de grands chênes, de vieux sapins qui paraissaient[5] aussi vieux que la terre. Un autre jour, on voyait des gazons fleuris, des prés d'une herbe fine et naissante, tout émaillés de violettes, au travers

1. *Vérité = réalité.*
2. *Jaspe.* La pierre dure ainsi appelée présente des colorations variées, rouges, jaunes, vertes.
3. *Jardins.* La description du palais et des jardins de Crésus se prolonge à plaisir, sans doute pour la plus grande joie de l'élève. M. J. Lemaître (*Fénelon*, p. 110) estime que cette description séduisante est « propre à inspirer au petit prince, contre le vœu de son précepteur, le goût des bâtiments somptueux et des jardins où l'art force la nature. » C'est fort possible : ce qui est sûr, c'est que ce développement tient une place exagérée dans le récit.
4. *Avaient l'art de = étaient assez adroits pour.*
5. *Qui paraissaient.* La répétition de ce verbe, au même temps, dans une même phrase, est choquante.

desquels coulaient impétueusement de petits ruisseaux. Sur leurs rives étaient plantés de jeunes saules d'une tendre verdure, de hauts peupliers qui montaient jusqu'aux nues. Des ormes touffus et des tilleuls odoriférants, plantés sans ordre, faisaient une agréable irrégularité [1]. Puis, tout à coup, le lendemain, tous ces petits canaux [2] disparaissaient; on ne voyait plus qu'un canal de rivière [3] d'une eau pure et transparente. Ce fleuve était le Pactole, dont les eaux coulaient sur un sable doré. On voyait sur ce fleuve des vaisseaux avec des rameurs vêtus des plus riches étoffes couvertes d'une broderie d'or. Les bancs des rameurs étaient d'ivoire; les rames, d'ébène; le bec des proues [4], d'argent; tous les cordages, de soie; les voiles, de pourpre [5]; et le corps des vaisseaux, de bois odoriférants comme le cèdre. Tous les cordages étaient ornés de festons; tous les matelots étaient couronnés de fleurs. Il coulait quelquefois, dans l'endroit des jardins qui était sous les fenêtres de Crésus, un ruisseau d'essence, dont l'odeur exquise s'exhalait dans tout le palais. Crésus avait des lions, des tigres et des léopards, auxquels on avait limé les dents et les griffes, qui étaient attelés à de petits chars d'écaille de tortue garnis d'argent [6]. Ces animaux féroces [7] étaient conduits par un frein d'or et par des rênes de soie. Ils servaient au roi et à toute la cour pour se promener dans les vastes routes d'une forêt qui conservait, sous ses rameaux impénétrables, une éternelle nuit [8]. Souvent on faisait aussi des courses avec des chars le long du fleuve, dans une prairie unie comme un tapis vert [9]. Ces fiers animaux [10] couraient si légèrement et avec tant de rapi-

* 1. *Une agréable irrégularité.* L'auteur prend un plaisir manifeste à imaginer et à décrire toutes les variétés possibles de paysages.

2. *Canaux = ruisseaux.*

3. *Canal de rivière = lit de rivière.*

4. *Le bec des proues. Bec* se dit au figuré de l'extrémité de certains objets terminés en pointe, en particulier de la pointe qui termine la proue d'un navire.

5. *De pourpre.*

* Pourquoi y a-t-il une virgule après les mots *rames, proues, cordages, voiles, vaisseaux ?*

6. *Garnis d'argent.* Dans cette phrase, la fantaisie de Fénelon s'attarde aux minuties les plus singulières.

7. *Féroces.* Le mot contraste avec les termes suivants.

8. *Une éternelle nuit.* Cf. p. 78, n. 4.

9. *Comme un tapis vert.* La comparaison n'est pas neuve : elle est cependant ici d'un assez heureux effet, car elle renforce le mot *uni*, le plus important de la phrase.

* Montrez-le.

10. *Ces fiers animaux.* L'épithète n'est guère de saison !

dité, qu'ils ne laissaient pas même sur l'herbe tendre la moindre trace de leurs pas, ni des roues qu'ils traînaient après eux. Chaque jour on inventait de nouvelles espèces de courses pour exercer la vigueur et l'adresse des jeunes gens. Crésus, à chaque nouveau jeu, attachait[1] quelque grand prix pour le vainqueur. Aussi les jours coulaient dans les délices et parmi les plus agréables spectacles.

Callimaque résolut de surprendre tous les Lydiens par le moyen de son anneau. Plusieurs jeunes hommes de la plus haute naissance avaient couru devant le roi, qui était descendu de son char dans la prairie, pour les voir courir. Dans le moment où tous les prétendants[2] eurent achevé[3] leur course, et que Crésus examinait à qui le prix devait appartenir, Callimaque se met dans le char du roi. Il demeure invisible : il pousse les lions, le char vole. On eût cru que c'était celui d'Achille[4], traîné par des coursiers immortels, ou celui de Phébus[5] même, lorsqu'après avoir parcouru la voûte immense des cieux il précipite ses chevaux enflammés dans le sein des ondes[6]. D'abord on crut que les lions, s'étant échappés, s'enfuyaient au hasard ; mais bientôt on reconnut qu'ils étaient guidés avec beaucoup d'art[7], et que cette course surpasserait toutes les autres. Cependant le char paraissait vide, et tout le monde demeurait immobile d'étonnement[8]. Enfin la course est achevée, et le prix remporté, sans qu'on puisse comprendre par qui. Les uns croient que c'est une divinité qui se joue

1. *Attachait* = *attribuait*. Le prix *accompagne, suit* chaque victoire : de là le mot *attacher*.
2. *Prétendants* = *concurrents*. * Pourquoi peuvent-ils être appelés *prétendants* ?
3. *Eurent achevé*. On n'emploierait plus ainsi la locution *dans le moment où* avec le passé antérieur.
4. *Achille*. Le héros de l'*Iliade* avait deux chevaux immortels dont Poseidon (Neptune) avait fait don à son père Pélée. L'auteur du poème les appelle *Xanthos* et *Balios*.
5. *Phébus*. Cf. p. 72, n. 3. Le char de Phébus était attelé de quatre chevaux qui vomissaient des flammes.
6. *Dans le sein des ondes*. Cf. p. 66, n. 3.
7. *Art* = *adresse*.
8. *Étonnement* = *saisissement*. Ce mot, qui renferme la racine du mot *tonnerre*, a perdu de sa force. RÈGLE : *Les mots ont une « vie » et fréquemment s'usent, s'affaiblissent en vieillissant. Ainsi* **charmer, charmant, charme** *avaient au 17e siècle un sens très fort* (voisin du sens primitif du latin *carmen* = formule magique d'enchantement) *et n'ont qu'un sens presque insignifiant aujourd'hui dans les expressions courantes* : « c'est charmant, j'en suis charmé ». Cf. CROUZET... *Gr. Fr.*, § 20.

des hommes; les autres assurent que c'est un homme nommé Orodes[1], venu de Perse, qui avait l'art des enchantements[2], qui évoquait[3] les ombres des enfers, qui tenait dans ses mains toute la puissance d'Hécate[4], qui envoyait à son gré la Discorde[5] et les Furies[6] dans l'âme de ses ennemis, qui faisait entendre la nuit les hurlements de Cerbère[7] et les gémissements profonds de l'Erèbe[8], enfin qui pouvait éclipser[9] la lune et la faire descendre du ciel sur la terre. Crésus sut qu'Orodes avait mené le char; il le fit appeler. On le trouva qui tenait dans son sein des serpents entortillés[10], et qui, prononçant entre ses dents des paroles inconnues et mystérieuses, conjurait[11] les divinités infernales. Il n'en fallut pas davantage pour persuader qu'il était le vainqueur invisible de cette course. Il assura que non, mais le roi ne put le croire. Callimaque était l'ennemi d'Orodes, parce que celui-ci avait prédit à Crésus que ce jeune homme lui causerait un jour de grands embarras, et serait la cause[12] de la ruine entière de son royaume. Cette prédiction avait obligé Crésus à tenir Callimaque loin du monde dans un désert, et réduit à une grande pauvreté[13]. Callimaque sentit le plaisir de la vengeance, et fut bien aise de voir l'embarras de son ennemi. Crésus pressa Orodes, et ne put pas l'obliger à dire qu'il avait couru pour le prix. Mais comme le roi le menaça de le punir, ses amis lui conseillèrent d'avouer la chose et de

1. *Orodes*. C'est un nom authentique, porté par divers personnages appartenant à l'Asie occidentale.

2. *Enchantements = action surnaturelle* exercée sur les êtres et les choses par des moyens mystérieux.

3. *Evoquait = appelait hors* des enfers par des paroles magiques.

4. *Hécate*. Divinité infernale d'un caractère lugubre, que les magiciennes invoquaient.

5. *Discorde*. Allégorie.

6. *Furies*. Divinités infernales dans la mythologie latine : ces trois filles de la Nuit personnifiaient les remords.

7. *Cerbère*. Chien à trois têtes, qui gardait la porte des Enfers; il personnifiait la nuit.

8. *Erèbe*. Fils du Chaos : représente, dans la mythologie primitive des Grecs, le principe masculin de l'obscurité, dont la *nuit* représente le principe féminin. Le mot sert souvent, comme ici, à désigner les Enfers en général.

9. *Eclipser = intercepter la lumière de*, faire disparaître la clarté de...

10. *Serpents entortillés*. Dans tout ce passage, Fénelon exagère à dessein la teinte sombre.

11. *Conjurait = apaisait par des paroles magiques.*

12. *Causerait... serait la cause.* Négligence.

13. *Réduit à une grande pauvreté*. Fénelon explique un peu tard la disgrâce de Callimaque.

s'en faire honneur[1]. Alors il passa d'une extrémité à l'autre; la vanité l'aveugla. Il se vanta d'avoir fait ce coup merveilleux par la vertu[2] de ses enchantements. Mais, dans le moment où on lui parlait, on fut bien surpris de voir le même char recommencer la même[3] course. Puis le roi entendit une voix qui lui disait à l'oreille : « Orodes se moque de toi ; il se vante de ce qu'il n'a pas fait. » Le roi, irrité contre Orodes, le fit aussitôt charger de fers et jeter dans une profonde prison.

Callimaque, ayant senti le plaisir de contenter ses passions[4] par le secours de son anneau, perdit peu à peu les sentiments de modération et de vertu qu'il avait eus dans sa solitude et dans ses malheurs. Il fut même tenté d'entrer dans la chambre du roi et de le tuer dans son lit. Mais on ne passe point[5] tout d'un coup aux plus grands crimes : il eut horreur d'une action si noire, et ne put endurcir son cœur pour l'exécuter. Mais il partit pour s'en aller en Perse trouver Cyrus[6] : il lui dit les secrets de Crésus qu'il avait entendus, et le dessein des Lydiens de faire une ligue contre les Perses avec les colonies grecques de toute la côte de l'Asie Mineure ; en même temps il lui expliqua les préparatifs de Crésus et les moyens de le prévenir. Aussitôt Cyrus part de dessus les bords du Tigre[7], où il était campé avec une armée innombrable, et vient jusqu'au fleuve Halys[8], où Crésus se présenta à lui avec des troupes plus magnifiques que courageuses. Les Lydiens vivaient trop délicieusement[9]

1. *S'en faire honneur.*
* Expliquer cette expression.
2. *Vertu = pouvoir.*
3. *Le même char... la même course.*
* La répétition de *même* est-elle voulue ?
4. *Sentit le plaisir de contenter ses passions.* Expression qui rappelle le but moral que l'auteur poursuit et qu'il semblait avoir quelque peu oublié.
5. *On ne passe point = on n'en vient pas à commettre...*
6. *Cyrus.* Fondateur de l'empire des Perses (6e siècle avant J.-C.), qui soumit toute l'Asie occidentale, de l'Indus à la mer Egée. — Les malheurs de Crésus, tous les détails si complaisamment donnés par Fénelon sur les Perses et les Lydiens, rentrent à la rigueur dans le sujet, mais occupent une place excessive dans le récit : il est manifeste que l'auteur n'est point pressé d'en venir à sa conclusion et qu'il profite de l'occasion pour mêler une leçon d'histoire à la leçon de morale.
7. *Tigre.* Fleuve qui sort des monts d'Arménie et se jette dans l'Euphrate, qui aboutit au Golfe Persique.
8. *Halys.* Aujourd'hui Kizil-Irmak. Fleuve d'Asie Mineure, qui se jette dans le Pont-Euxin (mer Noire).
9. *Trop délicieusement = dans les délices, dans la mollesse.*

pour ne craindre point la mort. Leurs habits étaient brodés d'or, et semblables à ceux des femmes les plus vaines ; leurs armes étaient toutes dorées ; ils étaient suivis d'un nombre prodigieux de chariots superbes ; l'or, l'argent, les pierres précieuses, éclataient partout dans leurs tentes, dans leurs vases, dans leurs meubles, et jusque sur leurs esclaves. Le faste et la mollesse de cette armée ne devaient faire attendre qu'imprudence et lâcheté, quoique les Lydiens fussent en beaucoup plus grand nombre que les Perses. Ceux-ci au contraire ne montraient que pauvreté et courage[1] : ils étaient légèrement vêtus; ils vivaient de peu, se nourrissaient de racines et de légumes, ne buvaient que de l'eau, dormaient sur la terre, exposés aux injures de l'air, exerçaient sans cesse leurs corps pour les endurcir au travail; ils n'avaient pour tout ornement que le fer; leurs troupes étaient toutes hérissées de piques, de dards et d'épées : aussi n'avaient-ils que du mépris pour des ennemis noyés dans les délices. A peine la bataille mérita-t-elle le nom d'un combat. Les Lydiens ne purent soutenir le premier choc : ils se renversent les uns sur les autres[2] : les Perses ne font que tuer: ils nagent dans le sang. Crésus s'enfuit jusqu'à Sardes. Cyrus l'y poursuit sans perdre un moment. Le voilà assiégé dans sa ville capitale[3]. Il succombe après un long siège; il est pris; on le mène au supplice. En cette extrémité[4], il prononce le nom de Solon[5]. Cyrus veut savoir ce qu'il dit. Il apprend que Crésus déplore son malheur de n'avoir pas cru ce Grec qui lui avait donné de si sages conseils. Cyrus, touché de ses paroles, donne la vie à Crésus.

1. *Pauvreté et courage*. Dans cette page, où Fénelon oppose si nettement la mollesse des Lydiens à la solidité de l'armée perse, la légende cède la place à l'histoire.

2. *Se renversent les uns sur les autres*. Expression singulièrement heureuse pour donner une idée de la faiblesse des Lydiens.

3. *Ville capitale*. Dans cette expression le mot *capitale* est un adjectif signifiant *principale*. On dit aujourd'hui en faisant de l'adjectif un nom : *la capitale*.

4. *En cette extrémité* = *parvenu à ce degré extrême d'infortune*.

5. *Solon*. Le célèbre législateur athénien, qui vivait au 6e siècle av. J.-C., était, au dire de certains historiens anciens, venu à Sardes chez Crésus. Hérodote (livre I, ch. 30-33) raconte un entretien entre Crésus et Solon, auquel Fénelon fait ici allusion : à Crésus, qui lui demande quel est, selon lui, le plus heureux des hommes et qui s'attend à ce que Solon le nomme, celui-ci répond que la divinité est jalouse et se plaît

Alors Callimaque commença à se dégoûter de sa fortune. Cyrus l'avait mis au rang de ses satrapes[1], et lui avait donné d'assez grandes richesses. Un autre en eût été content; mais le Lydien, avec son anneau, se sentait en état de monter plus haut. Il ne pouvait souffrir de se voir borné à une condition où il avait tant d'égaux et un maître. Il ne pouvait se résoudre à tuer Cyrus, qui lui avait fait tant de bien. Il avait même quelquefois du regret d'avoir renversé Crésus de son trône. Lorsqu'il l'avait vu conduire au supplice, il avait été saisi de douleur. Il ne pouvait plus demeurer dans un pays où il avait causé tant de maux, et où il ne pouvait[2] rassasier son ambition. Il part; il cherche un pays inconnu : il traverse des terres immenses, éprouve[3] partout l'effet magique et merveilleux de son anneau, élève à son gré[4] et renverse les rois et les royaumes, amasse de grandes richesses, parvient au faîte des honneurs, et se trouve cependant toujours dévoré de désirs[5]. Son talisman[6] lui procure tout, excepté la paix et le bonheur. C'est qu'on ne les trouve que dans soi-même, qu'ils sont indépendants de tous ces avantages extérieurs[7] auxquels nous mettons[8] tant de prix : et que, quand dans l'opulence et la grandeur on perd la simplicité, l'innocence et la modération, alors le cœur et la conscience, qui sont les vrais sièges du bonheur, deviennent la proie du trouble, de l'inquiétude, de la honte et du remords[9].

à tout bouleverser: qu'il faut attendre, avant d'appeler un homme *heureux*, de savoir s'il a fini heureusement sa carrière.

1. *Satrapes*. Nom que portaient les gouverneurs de provinces chez les Perses.

2. *Il ne pouvait*. C'est la quatrième fois, en l'espace de quelques lignes, que Fénelon emploie cette expression : c'est pure négligence, et non recherche d'un effet quelconque.

3. *Eprouve* = *constate, obtient la preuve de*.

4. *A son gré* porte à la fois sur *renverse* et sur *élève*.

5. *Dévoré de désirs*. Expression d'une belle énergie, opposée à toutes celles qui sont accumulées avant elle dans la même phrase et qui donnent l'idée d'une activité fébrile, maladive.

6. *Talisman*. Ce mot — venu du grec par l'intermédiaire de l'arabe, désigne tout objet (ici l'anneau) auquel on attribue un pouvoir surnaturel.

7. *Avantages extérieurs*.

* A quelle expression s'oppose le mot *extérieurs?*

8. *Auxquels nous mettons tant de prix* = *que nous regardons comme si précieux. Mettons* = *attachons*.

9. *Du remords*. Fénelon garde pour la fin le mot le plus expressif, celui qui peut rappeler avec le plus de force à quel supplice intérieur le mal nous condamne toujours — Ces dernières lignes disent éloquemment quel est le dessein de l'auteur.

XX. HISTOIRE DE LA REINE GISÈLE[1] ET DE LA FÉE CORYSANTE

L'œuvre expliquée.

[La conclusion de ce conte de fée est que la jeunesse vaut mieux que la puissance et la richesse. M. Crouslé dit avec raison que les récits de ce genre prouvent « à quel point l'esprit de Fénelon était resté libre et jeune » ; la verve, pour ne pas dire plus, qu'il y déploie prouve le plaisir qu'il prend à son sujet : « il redevient véritablement enfant avec son disciple. » (*Fénelon et Bossuet*, I, 224). A dire vrai, la portée morale de cette histoire n'est pas des plus nettes : on pourrait même trouver — et c'est l'avis de quelques-uns — que l'auteur y fait de la vieillesse un portrait pénible. Mais faut-il prendre au sérieux ces inventions ? Admettons que, cette fois, Fénelon, qui a pour règle d'instruire son élève en l'amusant, a voulu, en s'abandonnant à sa fantaisie, l'amuser plutôt que l'instruire. On retrouve du reste au fond de ce récit cet éloge d'une vie simple et rustique que Fénelon ne perd aucune occasion de faire, alors même que tel n'est pas son principal objet. — On ne peut dire d'où Fénelon a tiré le sujet de ce récit ; mais on sait que, vers 1690, le public s'éprend d'un goût très vif pour les contes de fées. C'est de 1691 à 1697 que Charles Perrault publie ses *Contes ; Peau d'Ane* parait en 1694.]

Il était une fois[2] une reine nommée Gisèle, qui avait beaucoup d'esprit[3] et un grand royaume. Son palais était tout de marbre ; le toit était d'argent ; tous les meubles qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, étaient couverts de diamants. Cette reine était fée ; et elle n'avait qu'à faire des souhaits, aussitôt tout ce qu'elle voulait ne manquait pas d'arriver. Il n'y avait qu'un seul point qui ne dépendait pas d'elle ; c'est qu'elle avait cent ans, et elle ne pouvait se rajeunir[4]. Elle avait été plus belle que le jour, et elle était devenue si laide et si horrible, que les gens mêmes qui venaient lui faire la cour[5] cherchaient, en lui parlant, des prétextes pour tourner la tête, de peur de la regarder. Elle était toute courbée, tremblante, boiteuse, ridée, crasseuse,

1. Le nom de Gisèle n'est pas un nom inventé par Fénelon : il a été porté par plusieurs princesses du moyen âge appartenant au monde germanique.
2. *Il était une fois*. Début conforme aux habitudes des conteurs.
3. *Esprit* = *intelligence*.
4. *Ne pouvait se rajeunir*. Cette phrase, d'un ton très net, pose heureusement le sujet.
5. *Lui faire la cour* = lui présenter leurs hommages, *comme à leur reine*.

chassieuse, toussant et crachant toute la journée avec une saleté qui faisait bondir le cœur[1]. Elle était borgne et presque aveugle ; ses yeux de travers avaient une bordure d'écarlate ; enfin elle avait une barbe grise au menton[2]. En cet état, elle ne pouvait se regarder elle-même, et elle avait fait casser tous les miroirs de son palais. Elle n'y pouvait souffrir aucune jeune personne d'une figure raisonnable[3]. Elle ne se faisait servir que par des gens borgnes, bossus, boiteux et estropiés[4]. Un jour on présenta à la reine une jeune fille de quinze ans, d'une merveilleuse beauté, nommée Corysante. D'abord elle se récria : « Qu'on ôte cet objet[5] de devant mes yeux ! » Mais la mère de cette jeune fille lui dit : « Madame, ma fille est fée, et elle a le pouvoir de vous donner en un moment toute sa jeunesse et toute sa beauté. » La reine, détournant ses yeux[6], répondit : « Eh bien ! que faut-il lui donner en récompense[7] ? — Tous vos trésors, et votre couronne même, lui répondit la mère. — C'est de quoi je ne me dépouillerai jamais, s'écria la reine, j'aime mieux mourir[8]. » Cette offre ayant été rebutée[9], la reine tomba malade d'une maladie qui la rendait si puante[10] et si infecte, que ses femmes n'osaient approcher d'elle pour la servir, et que ses médecins jugèrent qu'elle mourrait dans peu de jours. Dans cette extrémité, elle envoya chercher la jeune fille, et la pria de prendre sa couronne et tous ses trésors, pour lui donner sa jeunesse avec sa beauté. La jeune fille lui dit : « Si je prends votre couronne et vos

1. *Bondir le cœur.* L'énergie singulière de cette phrase est encore accusée par certaines consonances qu'on relèvera aisément. De tels passages sont à noter sous la plume d'un écrivain à qui son imagination a inspiré ailleurs tant de traits charmants ou délicats.

2. *Barbe grise au menton.* Ce *portrait-charge* ne devait pas déplaire au duc de Bourgogne, qui avait, paraît-il, un goût marqué pour la caricature.

3. *Figure raisonnable* = *au-dessus du médiocre.* (LITTRÉ.) Ce sens n'est pas rare au 17e siècle. Entendez : « ayant des charmes surpassant ce qu'on voit d'ordinaire. »

4. *Boiteux et estropiés.* Ces détails, d'un comique un peu forcé, sont d'accord avec la description qui précède.

5. *Cet objet. Objet* se dit fréquemment au 17e siècle pour *personne.* Gisèle y met une nuance de haine.

6. *Détournant ses yeux.* Détail très heureux : cette attitude suffit à faire comprendre l'état d'esprit de la vieille reine.

7. *En récompense* = *comme compensation.*

8. *J'aime mieux mourir.* L'énergie de ce refus rend le récit plus dramatique.

9. *Rebutée.* C'est le mot propre : *rejetée avec dureté.*

10. *Puante.* Cf. n. 1.

trésors, en vous donnant ma beauté et mon âge, je deviendrai tout à coup vieille et difforme comme vous. Vous n'avez pas voulu d'abord faire ce marché, et moi j'hésite à mon tour pour savoir si je dois le faire[1]. » La reine la pressa beaucoup ; et comme la jeune fille sans expérience était fort ambitieuse, elle se laissa toucher au plaisir[2] d'être reine. Le marché fut conclu. En un moment Gisèle se redressa, et sa taille devint majestueuse ; son teint prit les plus belles couleurs ; ses yeux parurent vifs ; la fleur de la jeunesse se répandit sur son visage ; elle charma toute l'assemblée. Mais il fallut qu'elle se retirât dans un village et sous une cabane, étant couverte de haillons[3]. Corysante, au contraire, perdit tous ses agréments et devint hideuse. Elle demeura dans ce superbe palais, et commanda en reine. Dès qu'elle se vit dans un miroir, elle soupira[4], et dit qu'on n'en présentât jamais aucun devant elle. Elle chercha à se consoler par ses trésors. Mais son or et ses pierreries ne l'empêchaient point de souffrir tous les maux de la vieillesse[5]. Elle voulait danser, comme elle était accoutumée à le faire avec ses compagnes, dans des prés fleuris, à l'ombre des bocages ; mais elle ne pouvait plus se soutenir qu'avec un bâton. Elle voulait faire des festins ; mais elle était si languissante et si dégoûtée, que les mets les plus délicieux lui faisaient mal au cœur. Elle n'avait même aucune dent, et ne pouvait se nourrir que d'un peu de bouillie. Elle voulait entendre des concerts de musique, mais elle était sourde. Alors elle regretta sa jeunesse et sa beauté, qu'elle avait follement quittées pour une couronne et pour des trésors dont elle ne pouvait se servir. De plus, elle qui avait été bergère, et qui

1. *Si je dois le faire.* Cette hésitation est propre à aviver encore le désir de Gisèle.

2. *Elle se laissa toucher au plaisir = par le plaisir.* — RÈGLE : *Au 17e siècle, un infinitif dépendant des verbes* **laisser** *ou* **faire** *employés à la voix pronominale, se construisait avec la préposition* **à** *plutôt qu'avec les prépositions* **par** *ou* **de** *comme aujourd'hui.* Cf. RACINE, *Iphigénie*, v. 501 :

Je *me laissai* conduire **à** (= *par*) cet
[aimable guide.

Remarquons en passant le trait que Fénelon lance à l'adresse des *ambitieux :* la jeune fille *ne sait pas* ce qu'elle souhaite.

3. *Étant couverte de haillons.* Cette construction du participe est lourde et peu nette.

4. *Elle soupira.* Le détail est d'une jolie discrétion.

5. *Mais son or... de la vieillesse.* Cette phrase résume la pensée maîtresse du récit.

était accoutumée à passer les jours à chanter en conduisant ses moutons, elle était à tout moment importunée des affaires[1] difficiles qu'elle ne pouvait point régler. D'un autre côté[2] Gisèle, accoutumée à régner, à posséder tous les plus grands biens, avait déjà oublié les incommodités de la vieillesse; elle était inconsolable de se voir si pauvre. « Quoi! disait-elle, serai-je toujours couverte de haillons? A quoi me sert toute ma beauté sous cet habit crasseux et déchiré? A quoi me sert-il d'être belle, pour n'être vue que dans un village par des gens si grossiers? On me méprise; je suis réduite à servir, et à conduire des bêtes[3]. Hélas! j'étais reine; je suis bien malheureuse d'avoir quitté ma couronne et tant de trésors[4]! Oh! si je pouvais les ravoir! Il est vrai que je mourrais bientôt; eh bien! les autres reines ne meurent-elles pas? Ne faut-il pas avoir le courage de souffrir et de mourir, plutôt que de faire une bassesse pour devenir jeune? » Corysante sentit que Gisèle regrettait son premier état, et lui dit qu'en qualité de fée elle pouvait faire un second échange. Chacune reprit son premier état[5]. Gisèle redevint reine, mais vieille et horrible. Corysante reprit ses charmes et la pauvreté de bergère. Bientôt Gisèle, accablée de maux, s'en repentit[6] et déplora son aveuglement. Mais Corysante, qu'elle pressait de changer encore, lui répondit: « J'ai maintenant éprouvé[7] les deux conditions; j'aime mieux être jeune et manger du pain noir, et chanter tous les jours en gardant mes moutons, que d'être reine comme vous dans le chagrin et dans la douleur. »

1. *Importuné des affaires* = *par les affaires*. Règle : *Au 17e siècle, la préposition* de (*comme la préposition* à), *tend à remplacer toutes les autres, en particulier la préposition* par *après un passif :* Je suis vaincu **du** temps. (Malherbe.)

2. *D'un autre côté*. Ces deux développements symétriques donnent beaucoup de clarté au récit.

3. *A conduire des bêtes.* Le mot *bêtes* est mis ici avec intention.

* Opposer à cette expression celle qui se trouve un peu plus haut : *chanter en conduisant ses moutons.*

4. *Avoir quitté ma couronne et tant de trésors.* Expressions à dessein identiques à celles que Fénelon a employées plus haut en parlant de Corysante.

5. *Regrettait son premier état... reprit son premier état.* Négligence.

6. *S'en repentit.* Entendez se repentit *de cela* (d'avoir voulu devenir reine). Règle : *Il demande à boire ; on lui* en *apporte.* Cf. p. 34, n. 1.

7. *J'ai éprouvé* = *j'ai fait l'expérience de.* — Ces paroles de Corysante rappellent une dernière fois, avec beaucoup de clarté, ce que Fénelon a voulu montrer par ce récit.

XXI. HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN[1]

L'œuvre expliquée.

[Cette histoire orientale que l'on raconte encore en Perse aux petits enfants, et pour laquelle Fénelon semble avoir eu un faible — (nous en possédons une rédaction latine abrégée, destinée sans doute à être traduite par le duc de Bourgogne, v. éd. Lebel, XIX, p. 472) — est fort claire. Elle tend à montrer que la faveur des rois ne garantit pas le bonheur, puisque vivre auprès d'eux, c'est vivre loin de la saine et simple nature — si chère à Fénelon! — et au milieu de courtisans envieux, dont la perfidie peut faire peser le soupçon sur les âmes les plus droites. L'auteur donne ici indirectement à son élève le conseil, qu'il lui donnera bien des fois dans ses écrits, presque à chaque page du Télémaque notamment, de se tenir en garde contre les flatteurs qui vivent dans l'entourage des princes. La comparaison s'impose avec la fable de La Fontaine *Le Berger et le Roi*, X, 9. La vivacité du fabuliste contraste avec la grâce un peu molle déployée par Fénelon.]

Schah-Abbas[2], roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans être connu[3], et pour y voir les peuples[4] dans toute leur liberté naturelle[5]. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. « Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes ; tout ce[6] qui nous[7] aborde est déguisé ; c'est l'art[8], et non pas la nature simple[9], qui se montre à nous. Je veux

1. * Comment le récit se divise-t-il?
2. *Schah-Abbas*, dit Abbas le Grand, né en 1557 : régna de 1590 à 1629 : appartient à la dynastie des *Sophis*. — Le mot *schah* ou *shah* est un nom commun qui, en persan, signifie *roi*.
3. *Sans être connu*. C'est le sens du mot *incognito*, que le français avait déjà emprunté à l'italien à l'époque de Fénelon, et que ce dernier a employé ailleurs.
4. *Les peuples*. Ce pluriel emphatique se trouve souvent employé pour désigner la population d'*un seul* pays, même quand il ne s'agit pas, comme ici, d'un pays formé par la réunion de divers États. En cet emploi *peuples = sujets*.
5. *Liberté naturelle = absence de contrainte*. L'expression se retrouve fréquemment au 17e siècle sous la plume de J.-J. Rousseau. — Ces fantaisies de monarques sont conformes aux traditions des contes orientaux.
6. *Tout ce qui*. Cette expression générale, absolue, donne plus de force à l'affirmation.
7. *Nous aborde*.
* A qui faut-il appliquer le pronom *nous*?
8. *L'art*, opposé nettement à la *nature simple*, implique l'idée de tout ce qui est *affecté*, artificiel. — Fénelon attache la plus grande importance à cette opposition.
9. *La nature simple*.
* Le sens est-il le même que si Fénelon avait dit la *simple nature*?

étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant[1], quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre[2] en me flattant; il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas[3]. » Il passa avec son confident[4] au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles[5] et sans dépense[6]. Il fit un repas dans une cabane ; et comme il avait grand'faim[7], après avoir marché[8] plus qu'à l'ordinaire, les aliments grossiers qu'il y prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis[9] de sa table. En passant dans une prairie semée[10] de fleurs, qui bordait[11] un clair ruisseau[12], il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu[13], mais noble[14] et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point

1. *Qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien*, etc. Ces mots sont une protestation qui, sans avoir l'éloquence dramatique du célèbre développement de La Bruyère sur la misère du paysan (*Caractères, De l'homme*, § 128, éd. Cayrou, p. 428) n'en prouve pas moins que Fénelon a déjà l'instinct de la justice sociale. Au reste, cette philanthropie, prêtée par l'auteur à un monarque qui fut, paraît-il, un homme d'une grande valeur, mais aussi d'une grande cruauté, n'est guère vraisemblable.

2. *Surprendre = tromper*. — Nous avons trouvé déjà plus d'une attaque contre les flatteurs dans les fables de Fénelon : elles sont particulièrement fréquentes dans ce récit.

3. *Qui ne me connaissent pas.*

* A quel mode est ce verbe ?

4. *Son confident.*

* Quel est le sens de ce mot?

5. *Tranquilles*. Sens moral : *qui ne troublent pas, n'agitent pas le cœur.*

6. *Sans dépense.*

* Que signifie cette expression?

7. *Grand'faim.*

* Citez d'autres expressions où l'adjectif *grand* a gardé, comme ici, au féminin, son ancienne forme. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 79.

8. *Après avoir marché*. Ce complément circonstanciel de temps équivaut en réalité à un complément de cause.

9. *Aliments grossiers... mets exquis*. Cette double antithèse est un peu banale et trop facile à établir.

10. *Semée.*

* Quel composé du même mot employons-nous plutôt en ce sens ?

11. *Bordait = était, s'étendait au bord de...*

12. *Clair ruisseau*. Cf. p. 49, n. 5.

13. *Simple et ingénu. Simple* = qui n'a rien d'affecté ; *ingénu* = qui laisse voir naïvement ses sentiments.

14. *Noble*. Même dans un récit destiné en partie à exalter la simplicité, Fénelon tient à ce que son héros ait grand air. C'est une habitude des romanciers du 17e siècle, que Fénelon connaît bien.

l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée[1], mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée[2]. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent ni de farouche; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher; son visage n'avait rien de grossier, mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée[3]. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres : il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village ; mais, sans éducation[4], il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent[5]. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé[6] : il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent[7]. De temps en temps, il riait de la naïveté[8] de cet enfant, qui ne ménageait rien[9] dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi, que d'entendre parler si naturellement * : il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il

1. *Qui s'était déguisée.* Trait d'un romanesque tout oriental.

2. *Alibée.* C'est une déformation du nom oriental *Ali-bey* : *Ali* est le nom propre : *bey*, un titre honorifique. C'est sans doute le nom de Melibée, qui figure ailleurs dans les *Fables* de Fénelon, qui a suggéré à l'auteur de transformer Ali-bey en Alibée.

3. *Efféminée.* Fénelon s'arrête un peu trop complaisamment sur ce portrait. Dans son désir de présenter un personnage idéal, il revient inutilement sur certains traits : après avoir dit qu'Alibée avait une physionomie *agréable*, il pouvait se dispenser de nous dire qu'il n'avait *rien de farouche* dans son regard, *rien de grossier* dans son visage.

4. *Sans éducation* = *sans qu'on le lui eût appris.* — L'expression s'oppose précisément à *il avait appris* (de lui-même).

5. *A ceux qui l'écoutent.* Ce qui revient à dire que le bon sens *naturel* peut tenir lieu de maître.

6. *En fut charmé. En* = *par lui, de lui.* RÈGLE : *Au 17e siècle on employait le pronom* **en** *aussi bien que* **de lui, d'elle, d'eux, d'elles,** *en parlant des personnes* (*de même* **y** *pour* **à lui, à elle,** *etc.*). Son époux **en** (= de sa femme) cherchait le corps. (LA FONTAINE.) — *Charmé* dit plus qu'aujourd'hui : le roi est vraiment *tenu sous le charme.* Voir, sur la vie des mots, p. 91, n. 8.

7. *Qui les environnent.* Voilà bien un conseil adressé par anticipation au prince qui doit régner un jour.

8. *Il riait de la naïveté.* Cf. LA FONTAINE dans *Le Savetier et le Financier* : *Le financier, riant de sa naïveté.* Mais *Alibée* et *sire Grégoire* ne sont pas *naïfs* de la même façon :

* Montrez-le.

9. *Ne ménageait rien* = ne gardait rien pour lui, *disait tout.*

était le roi, car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. « Je vois bien[1], disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes[2]. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né[3] que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, aussi aimable. Il me paraît propre à tout, et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme : je veux le faire élever auprès de moi. » Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui[4] de la Cour[5], et son grand changement de fortune changea[6] un peu son cœur. Son âge et sa faveur, jointes ensemble[7], altérèrent un peu[8] sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté[9] effaça tout ce que[10] la Cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires[11] les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis

1. *Je vois bien*... Il l'ignorait donc.
2. *Que dans les plus hautes*. Aveu intéressant. La pensée de Fénelon est celle-ci : « partout où la nature n'est pas altérée, elle est également belle ».
3. *Mieux né*, véritable comparatif de *bien né*, au sens de : *qui a d'heureuses dispositions naturelles*, plutôt qu'au sens de *noble*.
4. *Ébloui*. Mot heureux pour faire comprendre à la fois la forte impression produite par la Cour sur l'esprit d'Alibée et les conséquences de cette impression : *il ne voit plus* tout à fait les choses comme elles sont.
5. *De* la Cour = *par* la Cour. RÈGLE : *Je suis vaincu* **du** *temps*. Cf. p. 99, n. 1.
6. *Changement... changea*. Répétition voulue et expressive.
7. *Son âge et sa faveur jointes ensemble*. Alibée est jeune, il est bien en cour : ces deux raisons réunies rendent compte du changement qui se produit dans son humeur. — *Jointes*. La correction exigerait *joints*. Peut-être Fénelon se rappelle-t-il que *âge* a été du féminin au 16e et même au commencement du 17e siècle.
8. *Un peu*. L'expression revient à trois reprises dans deux phrases qui se suivent. Fénelon insiste sur ce détail pour ne pas contredire trop ouvertement ce qu'il a dit d'abord d'Alibée et pour rendre plus vraisemblable le regret que son héros éprouvera bientôt d'avoir quitté sa première condition.
9. *Sa beauté*. Fénelon met trop d'insistance à parler du physique d'Alibée : ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment.
10. *Tout ce que*. Cf. p. 100, n. 6.
11. *Se rendit capable des affaires* = *devint capable de s'occuper des*...

d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin[1] une charge très considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries[2] et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança[3] dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. « O beaux jours ! disait-il à lui-même, jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril[4], jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ! Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté[5]. » Il voulut aller revoir son village : il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien[6] à tous ses parents et à tous ses amis : mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour[7].

Il les éprouva, ces malheurs[8] ! Après la mort de son bon maître Schah-Abbas, son fils Schah-Séphi[9] succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifice[10] trouvè-

1. *Lui donna enfin = finit par lui donner.*

2. *Pierreries.* Elles abondent toujours dans les trésors des monarques orientaux.

3. *A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr.* On dirait aujourd'hui : *à mesure qu'il avança en âge.* — La phrase est d'une construction négligée : l'expression *il se ressouvint enfin*, qui suppose un terme, un moment précis dans la durée, n'est pas en rapport avec le tour employé au début de la phrase : *à mesure que* suppose un changement progressif et n'indique pas un moment précis.

4. *Sans péril.* Il ne lui est encore rien arrivé qui justifie cette expression : mais Fénelon, plein de son idée, a hâte de nous parler des dangers de la Cour. On le voit trop, quand il prête ce langage à un homme dont il vient de dire : *sa faveur ne fit que croître.*

5. *En me donnant tant de richesses, m'a tout ôté.* Antithèse : on voit assez ce qu'il veut dire. Mais il faut remarquer que *ôté*, tout en s'opposant à *donnant*, s'appuie sur *m'a privé.*

6. *Il fit quelque bien à ses parents.* L'important à ses yeux n'est pas de les enrichir : de là cette expression, faible à dessein.

7. *Les malheurs de la Cour = les malheurs auxquels on est exposé à la Cour.* — Ces mots sont comme une conclusion anticipée : ceux qui terminent le récit en diffèrent peu.

8. *Il les éprouva, ces malheurs !* Transition entre les deux dernières parties du récit. Remarquez la construction, propre à faire ressortir le mot essentiel, *malheurs.*

9. *Schah-Séphi*, petit-fils de Schah-Abbas, régna de 1629 à 1642 : il se signala par sa férocité.

10. *Artifice = esprit de ruse et d'intrigue.*

rent moyen de le prévenir contre Alibée. « Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très grand prix, dont il était dépositaire. » Schah-Séphi était tout ensemble[1] jeune et prince[2] : il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué[3] et sans précaution[4]. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer[5] ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre[6] garni de diamants d'un prix immense, que le roi son grand-père avait accoutumé de porter[7] dans les combats. Schah-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamants; et Alibée prouva, par de bons témoins[8], que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout des quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses[9]. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait ; tout était propre, bien rangé et conservé avec grand soin. Le roi, bien mécompté[10] de trouver partout tant d'ordre

1. *Tout ensemble;* un peu vieilli, pour : *à la fois.*

2. *Jeune et prince.* Ces mots rattachent plus étroitement le récit à la personnalité du duc de Bourgogne : non que Fénelon veuille lui appliquer la phrase qui suit; mais il s'en dégage un conseil, un appel à la prudence, dont son élève pourra éventuellement profiter.

3. *Inappliqué = qui n'apporte pas le soin nécessaire* à ce qui est son devoir : Fénelon emploie très fréquemment ce mot.

4. *Précaution = esprit de prudence.*

5. *Vouloir paraître réformer.* La phrase est lourde. Le mot *paraître* indique que ce n'est pas par amour du bien, mais par souci de l'opinion, que le roi agit ainsi.

6. *Cimeterre.* Sabre des orientaux, à lame large et recourbée. Ce mot nous est venu — transformé — du persan par l'intermédiaire de l'italien,

7. *Avait accoutumé de = avait coutume de. = Accoutumer*, ainsi employé, intransitivement, n'est usité qu'aux temps composés : encore est-il vieilli.

8. *Bons témoins = témoignages irrécusables.*

9. *Toutes choses = toutes les choses.* Règle : *L'article s'employait moins dans l'ancienne langue qu'aujourd'hui.* Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 111.

10. *Mécompté = déçu.*

et d'exactitude, était presque revenu en faveur[1] d'Alibée, lorsqu'il aperçut, au bout d'une grande galerie pleine de meubles très somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. « C'est là, lui dirent à l'oreille[2] les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. » Aussitôt le roi en colère s'écria : « Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? Montrez-le moi. » A ces mots, Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas[3] ce qu'il avait de plus précieux[4] sur la terre. « Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait[5] ma ressource, après avoir travaillé tant d'années[6] auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste ; mais laissez-moi ceci. » Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut[7], et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier[8] sa première condition. « Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur ; ni la fortune, ni votre puissance n'ont pu me les ôter[9]. Voilà mon trésor, que je garde pour m'enrichir[10] quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages[11] de mon

1. *Revenu en faveur = dans des dispositions favorables à.*

2. *Dirent à l'oreille.*

* Justifier ce détail.

3. *De ne lui ôter pas = de ne pas lui ôter.* Règle : *Avec un infinitif accompagné d'un pronom complément, le 17e siècle séparait souvent* **ne** *et* **pas**, *qui se plaçait alors soit après le pronom, soit après l'infinitif.* Ex. : Je le perds, pour **ne** me perdre **pas**. (Corn., *Polyeucte*, v. 1029). — L'ordre actuel, que Vaugelas conseillait, se trouve plus rarement.

4. *Ce qu'il avait de plus précieux.* Expression vague employée à dessein pour rendre vraisemblable la méprise du roi. Du reste, les sentiments prêtés jusqu'ici à Alibée par l'auteur lui permettent de parler ainsi.

5. *Qui fait = qui constitue.*

6. *Tant d'années.*

* A quoi s'oppose cette expression ?

7. *Un ton plus haut.*

* Quel est le sens de cette expression ?

8. *De peur d'oublier.* Expression bien propre à faire ressortir la vivacité du sentiment éprouvé par Alibée.

9. *N'ont pu me les ôter.* On attendrait plutôt : *n'ont pu me les faire oublier, dédaigner.*

10. *Pour m'enrichir.* Il le dit évidemment au figuré. L'expression forme avec celle qui suit une antithèse peu naturelle.

11. *Chers gages = témoins* ; ce qui atteste, rappelle avec fidé-

premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais[1]. Les voilà, ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire et ne se tourmenter point[2] pour le superflu[3]. Les voilà, ces biens dont la liberté et la sûreté[4] sont les fruits. Les voilà, ces biens[5] qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse[6]! je n'aime que vous, c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper[7], et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint, par ses grâces[8], me rendre malheureux. » Le roi, entendant ces paroles[9], comprit l'innocence d'Alibée ; et, étant indigné[10] contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre[11], il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier[12], et fut chargé des affaires les plus secrètes. Mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor[13], pour les reprendre dès que la for-

lité. — Le berger de La Fontaine, dont Fénelon se souvient peut-être ici, a le même cri : *Doux trésors... chers gages*, en s'adressant à ses reliques de berger (Liv. X, fable 9).

1. *Qui ne me manqueront jamais = sur lesquels je puis toujours compter.*

2. *Ne se tourmenter point.* RÈGLE : *Je le perds, pour ne me perdre pas.* Cf. p. 106, n. 3.

3. *Pour le superflu.* Idée chère à l'auteur : les objets dont parle ici Alibée ne sont qu'un symbole : il faut élargir le sens de la phrase. L'insistance que Fénelon met dans ses œuvres à opposer le *nécessaire* au *superflu* devait lui attirer depuis, en tant qu'auteur du *Télémaque*, une apostrophe célèbre et ironique de Voltaire qui, dans le *Mondain*, raille l'optimisme de Fénelon et parle d'un ton gouailleur du « *superflu, chose très nécessaire.* »

4. *Sûreté = sécurité morale.*

5. *Les voilà, ces biens...* Cette reprise n'est pas sans emphase : nous aimons mieux les lignes qui suivent, encore qu'Alibée s'y répète quelque peu.

6. *Simple et heureuse.* Mots toujours associés par Fénelon.

7. *Biens* **trompeurs** *soient venus me* **tromper**. Négligence évidente, que Fénelon n'eût certainement pas laissée s'il eût retouché ses fables en vue de leur publication.

8. *Ses grâces = ses faveurs.*

9. *Entendant ces paroles = en entendant ces paroles.*

10. *Etant indigné.* Nous dirions simplement aujourd'hui : *indigné.*

11. *L'avaient voulu perdre.* RÈGLE : *Il se faut entr'aider.* Cf. p. 56, n. 15.

12. *Principal officier = le personnage occupant la plus haute charge, l'office le plus important* (après le roi).

13. *Trésor = lieu où se trouvait ce qu'il avait de précieux.*

tune inconstante troublerait[1] sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis[2], ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse[3].

XXII. LES AVENTURES DE MÉLÉSICHTHON[4]

L'œuvre expliquée.

[Ce titre annonce un roman : c'est en effet un roman en raccourci, une nouvelle. On n'y trouve pas seulement une évocation, d'ailleurs plus gracieuse qu'exacte, de la vie antique : c'est aussi la glorification, parfois éloquente, du labeur des champs, où Fénelon voit la ressource la plus sûre contre les caprices de la fortune, le meilleur moyen de goûter un bonheur sain et durable. Il s'adresse plus particulièrement à ceux qui, subissant l'influence du monde des grands, où ils sont nés, ne comprennent pas assez quelle vie digne et calme ils pourraient mener en se rapprochant de la nature et en demandant à la terre de les nourrir pour prix de leur travail quotidien. Cette réhabilitation de la terre, « source de tous les biens », est intéressante. Bien que Fénelon verse par endroits dans la sensibilité un peu fade où se complaira la seconde moitié du 18e siècle, et que tous les détails de son récit ne soient pas également naturels, le dessein de ce conte moral est des plus louables, et il s'y trouve telle phrase qui honore grandement l'écrivain. Ajoutons, ce qu'on n'a pas assez remarqué, que Fénelon fait ici une peinture très délicate de la vie de famille.

Le nom de *Mégare*, cité de la Grèce ancienne, dont le territoire, de très faible étendue, était compris entre l'Attique et la Corinthie, ne semble pas avoir été mis ici sans intention. Cette ville fut en effet longtemps soumise à l'autorité exclusive et dure des nobles, c'est-à-dire des anciens conquérants doriens. Le peuple s'était soulevé au 7e siècle avant J.-C., et ce soulèvement avait mis fin à l'influence des grands. Fénelon connaissait sans

1. *Troublerait = apporterait le trouble dans, interromprait.*
2. *Ses ennemis.* Le lecteur les a sans doute oubliés : mais Fénelon tient à donner à son héros une âme généreuse.
3. *Et la plus heureuse.* On retrouvera à peu près la même idée au fond des *Aventures de Mélésichthon.* — Les attaques répétées que contient l'*Histoire d'Alibée* à l'adresse des flatteurs de cour font songer à la lettre célèbre, écrite par Fénelon pour Louis XIV, entre 1693 et 1696 (Fénelon ne l'avait pas signée, mais son authenticité ne fait plus de doute pour personne), et où il traite durement le roi lui-même et ses conseillers habituels. Voir là-dessus : CROUSLÉ, *Fénelon et Bossuet*, t. I, p. 272.
4. * Étudier la composition du récit.

doute les vers où l'un de ces nobles, le poète Théognis, exilé, se plaint amèrement de voir l'aristocratie de son pays s'unir par des mariages aux autres classes de la population. Or le récit de Fénelon nous montre un noble ruiné en train de se convertir à la simplicité de la vie rustique.]

Mélésichthon[1], né à Mégare, d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres : il signala[2] sa valeur et ses talents dans plusieurs expéditions ; et, comme toutes ses inclinations étaient magnifiques[3], il y fit une dépense éclatante[4], qui le ruina bientôt : il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne, sur le bord de la mer[5], où il vivait dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoé[6]. Elle avait de l'esprit[7], du courage, de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avaient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Mélésichthon ; mais elle l'avait préféré à tous les autres, pour son seul mérite. Ces deux personnes qui, par leur vertu et leur amitié[8], s'étaient rendues naturellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses par la compassion qu'elles avaient l'une pour l'autre[9]. Mélésichthon aurait supporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout seul et sans une personne qui lui était si chère. Proxinoé sentait qu'elle augmentait les peines de Mélésichthon. Ils cherchaient à se consoler par deux enfants, qui semblaient avoir été formés par les Grâces[10] : le fils se nommait Mélibée[11], et la fille Poéménis[12]. Mélibée,

1. *Mélésichthon*. Nom forgé par Fénelon et auquel les éléments grecs dont il se compose donnent le sens de : *qui s'occupe de la terre*.

2. *Signala* = *fit remarquer*.

3. *Inclinations magnifiques* = *goûts somptueux*.

4. *Eclatante* = *fastueuse*.

5. *Sur le bord de la mer*. Mégare était tout près du golfe Saronique, sur lequel se trouvait son port Nisée.

6. *Proxinoé*. Nom à forme grecque, imaginé par Fénelon.

7. *Esprit* = *intelligence*.

8. *Leur amitié* = *leur affection mutuelle*.

9. *Qu'elles avaient l'une pour l'autre*. Le sentiment prêté ici par Fénelon à ses deux personnages est d'une délicatesse touchante et très heureusement exprimé. Cette courte phrase : *Proxinoé sentait qu'elle augmentait les peines de Mélésichthon* est d'une exquise discrétion.

10. *Formés par les Grâces*. Expression traditionnelle pour dire : *avaient beaucoup de grâce naturelle*. Cf. sur les *Grâces*, p. 47, n. 3.

11. *Mélibée*. Nom de berger, fréquent dans les poésies pastorales antiques.

12. *Poeménis*. Mot forgé à la grecque par Fénelon et qui équivaut à *bergère*.

dans un âge tendre[1], commençait déjà à montrer de la force, de l'adresse et du courage : il surmontait[2] à la lutte, à la course et aux autres exercices, les enfants de son voisinage. Il s'enfonçait dans les forêts, et ses flèches ne portaient pas des coups moins assurés[3] que celles d'Apollon[4] ; il suivait encore plus ce dieu[5] dans les sciences et dans les beaux-arts[6], que dans les exercices du corps. Mélésichthon, dans sa solitude[7], lui enseignait tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit[8], tout ce qui peut faire aimer la vertu et régler les mœurs. Mélibée avait un air simple, doux et ingénu, mais noble, ferme et hardi[9]. Son père jetait les yeux sur lui, et ses yeux se noyaient de larmes[10]. Poéménis était instruite par sa mère dans tous les beaux-arts que Minerve a donnés aux hommes[11] : elle ajoutait aux ouvrages les plus exquis les charmes[12] d'une voix qu'elle joignait avec une lyre[13] plus touchante que celle d'Orphée[14]. A la voir, on eût cru que c'était la jeune Diane[15] sortie de l'île flottante

1. *Dans un âge tendre.* Entendez : « *quoique* dans un âge tendre ».
2. *Il surmontait = il l'emportait sur.*
3. *Assurés = qui atteignent sûrement le but.*
4. *Que celles d'Apollon.* Les flèches d'Apollon représentent, dans la mythologie grecque, les rayons du soleil. Ce dieu est très souvent appelé *archer* dans la poésie ancienne et, très souvent, il est représenté avec un arc à la main.
5. *Il suivait encore plus ce dieu = il imitait ce dieu, il marchait sur ses traces*, était, en quelque sorte, son disciple.
6. *Dans les beaux-arts.* Apollon est le dieu des arts en général et de la poésie en particulier.
7. *Dans sa solitude.* Entendez : « *quoique* vivant dans la solitude ». Cf. plus haut n. 1.
8. *Orner l'esprit*, etc. Ainsi les personnages de Fénelon ne mènent pas encore la véritable vie rustique : ils en sont encore à se distraire, et aussi à se perfectionner par l'étude.
9. *Doux et ingénu... hardi.* Mélibée ressemble fort à Alibée ; toutes ces physionomies de bergers ont, dans notre auteur, la même banalité de traits.
10. *Et ses yeux se noyaient de larmes.* Trait excellent : il est difficile d'enfermer en moins de mots autant de sentiments à la fois.
11. *A donnés aux hommes.* Minerve (l'Athéna des Grecs), divinité de l'intelligence, était considérée comme l'inspiratrice de tous les arts et de tous les métiers : en Grèce, elle avait été de tout temps honorée par les femmes, pour leur avoir révélé l'art de tisser et de broder les étoffes.
12. *Elle ajoutait aux ouvrages... les charmes.* Entendez : « elle ajoutait *à l'art de faire* les ouvrages... *les charmes* »...
13. *Joignait avec = accompagnait sur.* Ne se dirait plus.
14. *Orphée.* Cf. p. 72, n. 14.
15. *Diane.* Cf. p. 78, n. 5. Diane (l'Artémis des Grecs), déesse de la chasse, est en effet représentée ordinairement avec le costume que Fénelon donne ici à Poéménis. Telle est par exemple la Diane à la biche, dite Diane de Versailles (Musée du Louvre, salle du Tibre). C'est dans la petite île rocheuse de Délos, située au milieu de la mer

où elle naquit. Ses cheveux blonds étaient noués négligemment derrière sa tête : quelques-uns échappés flottaient sur son cou au gré des vents. Elle n'avait qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevait un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure[1], elle effaçait tout ce qu'on peut voir de plus beau et elle ne le savait pas[2] : elle n'avait même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines[3] ; elle ne voyait que sa famille, et ne songeait qu'à travailler. Mais le père, accablé d'ennuis[4], et ne voyant plus aucune ressource[5] dans ses affaires, ne cherchait que la solitude. Sa femme et ses enfants faisaient son supplice[6]. Il allait souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres sauvages : là, il déplorait ses malheurs ; puis il entrait dans une profonde vallée, qu'un bois épais dérobait aux rayons du soleil au milieu du jour[7]. Il s'asseyait sur le gazon qui bordait une claire fontaine, et toutes les plus tristes pensées revenaient en foule dans son cœur. Le doux sommeil était loin de ses yeux ; il ne parlait plus qu'en gémissant : la vieillesse venait avant le temps flétrir et rider son visage ; il oubliait même tous les besoins de la vie, et succombait à sa douleur[8].

Un jour, comme il était dans cette vallée si profonde, il s'endormit[9] de lassitude et d'épuisement : alors il vit en songe la déesse Cérès[10], couronnée d'épis dorés[11], qui se

Egée, que naquirent, au pied d'un palmier, Diane et Apollon : leur mère, Latone, poursuivie par la haine de Junon (Hera), errait sans pouvoir trouver un asile. Neptune (Poseidon) lui permit d'aborder dans l'île de Délos, qui, jusqu'alors flottante, était devenue fixe.

1. *Sans parure.* Entendez : *« quoique sans parure »*. Cf. p. 110, n. 1.

2. *Elle ne le savait pas.* Ce portrait forme un ensemble très gracieux, et l'imagination de Fénelon lui en suggère sans effort les harmonieux détails. Il prête à Poéménis la même modestie ingénue qu'à Alibée.

3. *Sur le bord des fontaines.* Détail tout antique.

4. *Ennuis = vives préoccupations :* mot qui s'est bien affaibli. Voir, sur la vie des mots, p. 91, n. 8.

5. *Ressource = moyen de se tirer d'embarras.*

6. *Faisaient son supplice.* Parce que leur vue lui rappelait plus clairement qu'il ne pouvait les arracher à cette situation.

7. *Il allait souvent... au milieu du jour.*

* Relever dans ce passage les épithètes qui donnent de l'unité à la description.

8. A vrai dire, c'est ici que se termine l'exposition du sujet.

9. *Il s'endormit.* Circonstance nécessaire pour ce qui va suivre et bien préparée par la description précédente.

10. *Cérès* (la Déméter des Grecs), déesse de l'agriculture, qui avait enseigné le labourage aux hommes.

11. *Epis dorés.* Cérès est ordinairement représentée sous les

présenta à lui avec un visage doux et majestueux[1]. « Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom[2], vous laissez-vous abattre aux rigueurs[3] de la fortune? — Hélas! répondit-il, mes amis m'ont abandonné, je n'ai plus de bien; il ne me reste que des procès et des créanciers[4]: ma naissance[5] fait le comble de mon malheur, et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie[6].

Alors Cérès lui répondit : « La noblesse consiste-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes[7]. Vivez de peu, gagnez ce peu par votre travail ; ne soyez à charge à personne : vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire[8]. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse[9] ? »

Elle dit, et aussitôt elle lui présenta une charrue d'or[10] avec une corne d'abondance[11]. Alors Bacchus[12] parut couronné de lierre, et tenant un thyrse[13] dans sa main : il était suivi de Pan[14], qui jouait de la flûte, et qui faisait danser

traits d'une femme robuste, à la physionomie sereine, et entourée d'attributs empruntés aux champs, l'épi de blé et le pavot rouge notamment.

1. *Doux et majestueux*. On pourra relire, pour donner la sensation de cette *majesté*, les derniers vers de l'*Hymne à la Terre* de V. Hugo, au début de la *Légende des Siècles*.

2. *En l'appelant par son nom*. Façon de parler fréquemment employée dans les poèmes homériques.

3. *Aux rigueurs = par les rigueurs*. Règle : *Je me laissai conduire à cet aimable guide*. Cf. p. 98, n. 2.

4. *Des procès et des créanciers*. L'antiquité n'a ignoré ni les uns ni les autres : Fénelon peut certes, sans disparate, prêter ces mots à Mélésichthon.

5. *Ma naissance*.

* Dans quel sens le mot est-il pris?

6. *Pour gagner ma vie*. Cette phrase pose nettement le vrai sujet.

7. *Il n'y a de noble*, etc. Il est remarquable à quel point le style de Fénelon se fait précis et vigoureux quand il exprime, comme ici, des idées qui dépassent singulièrement son époque. On notera particulièrement l'énergique répétition : « vivez *de peu*, gagnez *ce peu*. »

8. *Sa fausse gloire = la fausse idée* qu'il se fait *de la gloire*.

9. *Manquez-vous de courage*, etc. Paroles fort belles dans leur sévérité.

10. *Charrue d'or*. Pourquoi d'*or*? Sans doute pour faire ressortir par un détail sensible la valeur du symbole.

11. *Corne d'abondance*. Cf. p. 73, n. 10.

12. *Bacchus*. — Il paraît ici en tant que dieu du vin. Cf. p. 69, n. 1.

13. *Thyrse*. Cf. p. 62, n. 4.

14. *Pan*. Dieu des troupeaux. Cf. p. 71, n. 8.



FIG. 6. — **Cérès (Déméter).**

Marbre grec, Musée du Louvre (Salle de la Pallas de Velletri).

La déesse qui personnifie la terre et sa fécondité, et que Fénelon fait intervenir dans les *Aventures de Mélésichton*, est représentée ici tenant à la main des épis et des pavots, la tête ceinte d'un diadème d'épis.



les faunes[1] et les satyres[2]. Pomone[3] se montra chargée de fruits, et Flore[4], ornée des fleurs les plus vives et les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable[5] sur Mélésichthon.

Il s'éveilla, comprenant la force[6] et le sens de ce songe divin[7]; il se sentit consolé et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre. Il parle de ce songe à Proxinoé, qui entra[8] dans tous ses sentiments. Le lendemain, ils congédièrent leurs domestiques inutiles : on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fût[9] le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoé avec Poéménis filaient[10] en menant paître leurs moutons; ensuite, elles faisaient leurs toiles et leurs étoffes; puis elles taillaient et cousaient elles-mêmes leurs habits et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or et d'argent, qu'elles avaient accoutumé[11] de faire avec l'art exquis de Minerve[12], elles n'exerçaient plus leurs doigts qu'au fuseau[13] ou à d'autres travaux semblables. Elles préparaient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueillaient dans leur jardin pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau, qu'elles allaient traire, achevait de mettre l'abondance[14]. On n'achetait rien : tout était préparé promptement et sans peine. Tout était bon, simple, naturel, assaisonné par l'appétit inséparable de la sobriété et du travail[15].

1. *Faunes*. Cf. p. 69, n. 10.
2. *Satyres*. Cf. p. 73, n. 13.
3. *Pomone*. Cf. p. 76, n. 7.
4. *Flore*. Cf. p. 76, n. 6.
5. *Jetèrent un regard favorable*. — Expression antique, signifiant que Mélésichthon peut compter sur la bienveillance de ces divinités.
6. *La force = la portée*.
7. *Songe divin = envoyé par les dieux*.
8. *Entra dans = partagea, approuva*.
9. *Dont le seul emploi fût*.
* Pourquoi le subjonctif?
10. *Proxinoé avec Poéménis filaient*. Règle : *Quand les sujets sont unis par* avec, *l'accord du verbe peut se faire comme s'ils étaient unis par* et. Voir Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 360.
11. *Avaient accoutumé*. Cf. p. 105, n. 7.
12. *Avec l'art exquis de Minerve*. Cf. p. 110, n. 11.
13. *Au fuseau ou à d'autres travaux*. La phrase est acceptable puisque le mot *fuseau* peut désigner au figuré le métier de la femme qui tourne le fuseau.
14. *Mettre l'abondance = procurer l'abondance*. Ne se dirait plus.
15. *Inséparable de la sobriété et du travail*. Cette description d'une vie active, frugale et heureuse, est analogue à celles que J.-J. Rousseau fera maintes fois au 18e siècle.

Dans une vie si champêtre, tout était chez eux net et propre[1]. Toutes les tapisseries[2] étaient vendues; mais les murailles de la maison étaient blanches, et on ne voyait nulle part rien de sale ni de dérangé[3]; les meubles n'étaient jamais couverts de poussière; les lits étaient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avait une propreté qui n'est point dans les grandes maisons; tout y était bien rangé et luisant[4]. Pour régaler[5] la famille dans les jours de fête, Proxinoé faisait des gâteaux excellents. Elle avait des abeilles dont le miel était plus doux que celui qui coulait du tronc des chênes creux pendant l'âge d'or[6]. Les vaches venaient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avait dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle était toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque temps; elle avait même beaucoup de fleurs, dont elle vendait une partie après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondait sa mère, et ne goûtait d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égalait le sien : la contagion et les loups même n'osaient en approcher. A mesure qu'elle chantait, ses tendres agneaux dansaient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour semblaient prendre plaisir à répéter ses chansons[7].

Mélésichthon labourait lui-même[8] son champ; lui-même il conduisait sa charrue, semait et moissonnait : il trouvait les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocents et plus utiles que ceux de la guerre[9]. A peine avait-il fauché l'herbe tendre des prairies, qu'il se hâtait d'enlever les

1. Voir, sur ce paragraphe, l'*Exemple de Lecture expliquée* en tête du volume.

2. *Tapisseries.* Tentures ornées servant à revêtir les murs d'une salle.

3. *Dérangé* s'explique par le contraire *bien rangé*, qui se trouve plus bas.

4. *Luisant.* Voir, sur ce mot, la *Lecture expliquée*.

5. *Pour régaler la famille.* Voir, sur cette expression, la *Lecture expliquée*.

6. *Pendant l'âge d'or.* Souvenir du poète latin Ovide. Cf. p. 69, n. 6.

7. Voir, sur ces dernières lignes, la fin de la 1re partie de la *Lecture expliquée*.

8. *Labourait lui-même.* Insistance voulue : le *noble* est devenu définitivement un simple *laboureur*.

9. *Plus innocents... que ceux de la guerre.* Fenelon a souvent protesté contre les cruautés de la guerre : son *Télémaque* n'est, en un sens, qu'un long plaidoyer en faveur de la paix.

dons de Cérès[1], qui le payaient au centuple[2] du grain semé. Bientôt Bacchus faisait couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnait aussi le fruit de son arbre[3], qui est si utile à l'homme[4]. L'hiver était la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtait une joie innocente, et remerciait les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeaient de viande que dans les sacrifices[5], et leurs troupeaux n'étaient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montrait presque aucune des passions de la jeunesse[6] : il conduisait les grands troupeaux : il coupait de grands chênes dans les forêts ; il creusait de petits canaux pour arroser les prairies ; il était infatigable pour soulager son père. Ses plaisirs, quand le travail n'était pas de saison, étaient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture, dont son père lui avait donné le goût[7].

Bientôt Mélésichthon, en s'accoutumant à une vie simple, se vit plus riche[8] qu'il ne l'avait été auparavant. Il n'avait chez lui que les choses nécessaires à la vie, mais il les avait toutes en abondance. Il n'avait presque de société que dans sa famille[9]. Ils s'aimaient tous ; ils se rendaient mutuellement heureux[10] : ils vivaient loin des palais des

1. *Enlever les dons de Cérès.* * Quel est le sens de cette periphrase antique ?

2. *Au centuple... digne de la table des dieux.* Exagérations poétiques, préparées d'ailleurs par le songe de Mélésichthon.

3. *Son arbre* = l'olivier.

4. *Si utile à l'homme.* L'épithète *utile* a une force particulière, en ce qu'elle fait allusion à l'une des plus anciennes légendes de la Grèce. Minerve (Athéna) et Neptune (Poseidon) se disputaient l'honneur de donner leur nom a la ville qui devait être Athènes : l'assemblée des dieux décida que ce privilège reviendrait à celui des deux qui ferait le présent le plus utile aux mortels : Poseidon fit sortir de terre un *cheval*, Athéna, un *olivier* : ce fut Athéna qui l'emporta.

5. *Dans les sacrifices* = *à l'occasion des sacrifices.* Ce n'est pas seulement, dans la pensée de Fénelon, *simplicité* : c'est *pureté*, que de vivre ainsi, *innocence*, pour reprendre son mot favori.

6. *Aucune des passions de la jeunesse.* Fénelon tient à présenter la vie champêtre comme propre à calmer les passions : c'est une idée préconçue.

7. *Dont son père lui avait donné le goût.* Détail à retenir. Il serait étrange qu'un esprit aussi cultivé que Fénelon voulût renoncer pour ses héros à toutes les joies de l'intelligence : ses personnages ont beau vivre d'une vie *rustique*, ils ne vivent pas en *rustres*.

8. *Se vit plus riche.* En quel sens ? La suite l'explique.

9. *Que dans sa famille.* Entendez : « sa famille était presque sa seule société. »

10. *Ils se rendaient mutuellement heureux.* Expression opposée a dessein par Fénelon à celle qu'il avait employée au début.

rois et des plaisirs que l'on achète si cher; les leurs étaient doux, innocents, simples, faciles à trouver, et sans aucune suite dangereuse. Mélibée et Poéménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage en supportant la pauvreté[1]. L'abondance, revenue dans cette maison, n'y ramena point le faste : la famille entière fut toujours simple et laborieuse[2]. Tout le monde disait à Mélésichthon : « Les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat[3]. » Alors il répondait ces paroles : « A qui[4] voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avait perdu, ou à une vie simple et laborieuse qui m'a rendu riche et heureux ? » Enfin, se trouvant un jour[5] dans ce bois sombre où Cérès l'avait instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe avec autant de joie qu'il y avait eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit, et la déesse, se montrant à lui comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : « La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres[6]. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens. »

Cf. p. 109, n. 9. Ainsi la transformation morale est accomplie.

1. *Ils ne se souvinrent de leur naissance*, etc. La formule est singulièrement heureuse : de l'ancien orgueil il ne reste que cette fierté intérieure qui s'appelle *énergie*. Remarquons seulement que la *pauvreté* de Mélésichthon n'est plus qu'un souvenir.

2. *Simple et laborieuse*. Les mots reviennent quelques lignes plus bas : c'est que l'idée qu'ils expriment est tout pour Fénelon.

3. *Eclat* = *vie brillante, faste*.

4. *A qui*. (neutre.) Règle : *Au 17e siècle on dit encore* **qui** *pour les choses*. Ex. : **Qui** te rend si hardi ? (La Fontaine). Cf. Crouzet.... *Gr. Fr.*, § 195.

5. *Se trouvant un jour*, etc. L'idée de remettre Mélésichthon, transformé par le travail, en présence de la déesse, est heureuse : la composition du morceau y gagne une sorte d'harmonie.

6. *La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne :* voilà qui ressort bien du récit ; mais la fin de la phrase « *et à faire du bien aux autres* » ne s'y rattache pas clairement. Les paroles que Fénelon a prêtées à Cérès dans la première scène où elle figure sont plus précises et plus fortes. — Ce conte n'en reste pas moins, dans son ensemble, une intéressante tentative pour moraliser sous une forme aimable : on aimerait à savoir quelle impression ces pages faisaient sur l'esprit de l'élève à qui elles étaient destinées. (Voir là-dessus la fin de la *Lecture expliquée*.)

XXIII. LES AVENTURES D'ARISTONOÜS[1]

L'œuvre expliquée.

[Cette nouvelle antique, pleine de poésie et d'une émotion discrète et douce, est le morceau le plus important du recueil. C'est aussi le seul qui ait paru du vivant de l'auteur avec son assentiment. Fénelon y fait un éloge éloquent d'un sentiment très pur et très rare : la reconnaissance. « Cela fait songer, dit M. J. Lemaître (*Fénelon*, p. 114), malgré quelque fadeur et une moindre poésie, au *Mendiant* et aux autres fragments épiques d'André Chénier... L'idée que l'auteur se forme de l'antiquité homérique y manque par trop de sévérité et de rudesse ; mais il y avait là de quoi ravir l'imagination d'un enfant bien doué. » — *Aristonoüs* est un nom grec qui se trouve dans quelques textes anciens. Il signifie, étymologiquement : *qui a d'excellents sentiments*. La suite du récit explique le choix de ce nom. On en peut dire autant du nom de l'autre personnage, *Sophronyme* : celui-ci est formé par Fénelon, à l'imitation d'autres noms grecs, à l'aide de deux éléments qui lui donnent le sens de : *sage par son nom*.]

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos[2]. Là, il chantait sur une lyre d'or les merveilles[3] du dieu qu'on y adore[4]; il cultivait les Muses, dont il était aimé[5]; il recherchait curieusement[6] tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux[7], l'ordre des éléments[8], la structure de l'univers, qu'il mesurait de son compas[9]; la vertu[10] des plantes, la confor-

1. * Etablir les divisions du récit.

2. *Délos*. Cf. p. 110, n. 15.

3. *Les merveilles* = *actions merveilleuses, surhumaines*.

4. *Du dieu qu'on y adore* = *Apollon*, qui était particulièrement honoré à Délos : Artémis (Diane) et Latone y avaient aussi des sanctuaires. On travaillait encore récemment à dégager les ruines d'un temple d'Héra.

5. *Il cultivait les Muses, dont il était aimé*. C'est-à-dire : il *cultivait les arts* en général (personnifiés par les neuf Muses) et la *poésie* en particulier ; *dont il était aimé* = qui l'inspiraient. Les deux expressions réunies signifient : « il se livrait à des études pour lesquelles il avait des dispositions naturelles. »

6. *Curieusement* = *avec le désir de s'instruire*.

7. *Le cours des astres et des cieux*. Le premier mot *(astres)* entraîne le second *(cieux)*.

8. *L'ordre des éléments* = *la disposition des éléments, les rapports établis entre eux* : *les éléments* = la terre, l'eau, l'air, le feu, considérés par les anciens comme constituant l'univers.

9. *De son compas*. Il cherchait à calculer les dimensions de l'univers.

10. *La vertu des plantes* = *les effets que peuvent produire les plantes*.

mation des animaux; mais surtout[1] il s'étudiait lui-même[2] et s'appliquait à orner son âme par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avait élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse[3].

Pendant qu'il vivait heureux sans biens[4] dans cette retraite, il aperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui était inconnu; c'était un étranger qui venait d'aborder dans l'île. Ce vieillard admirait les bords de la mer, dans laquelle il savait que cette île avait été autrefois flottante[5]; il considérait cette côte où s'élevaient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri[6]; il ne pouvait assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux rapides qui arrosaient cette délicieuse campagne; il s'avançait vers les bocages sacrés qui environnent le temple du dieu; il était étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir[7], et il considérait déjà le temple, d'un marbre de Paros[8] plus blanc que la neige, environné de hautes

1. *Surtout* est mis avec intention.

2. *Il s'étudiait lui-même.* C'est un souvenir de la maxime de Socrate : « Connais-toi toi-même. » Ainsi, dès le début, en mettant cette idée en évidence, Fénelon indique bien que son récit est subordonné à la morale.

3. *Celle de la sagesse* = la gloire *qu'on acquiert par* la sagesse.

4. *Heureux sans biens.* Nous savons déjà que, pour Fénelon, la pauvreté, bien mieux que la richesse, assure le bonheur.

5. *Il savait que cette île avait été... flottante.* Fénelon a le droit de s'exprimer ainsi, les légendes relatives à Délos étant parmi les plus répandues. Cf. p. 110, n. 15.

6. *Gazon naissant et fleuri.* Ces *petites collines*, ce *gazon*, éléments indispensables de toute description faite par Fénelon, donneraient une idée inexacte de l'aspect de Délos, que les voyageurs dépeignent comme aride et rocheuse.

7. *N'osent jamais ternir.* De telles expressions enlèvent tout relief à la description.

8. *Le temple, d'un marbre de Paros,* etc... Paros, une des Cyclades, donnait un marbre renommé pour sa blancheur. Ce n'est qu'à la fin du 19e siècle qu'il a été possible de se faire une idée du célèbre sanctuaire d'Apollon Délien, que Fénelon décrit ici avec les seules ressources de son imagination. A partir de 1874 les membres de l'Ecole française d'Athènes ont commencé des fouilles à Délos, et, au cours des années suivantes, ils ont retrouvé les ruines et les traces d'une vingtaine d'édifices divers, parmi lesquels le temple d'Apollon. Ce temple, construit au 4e siècle av. J.-C. par les Athéniens, était en effet en marbre de Paros et d'ordre dorique, avec cette particularité que les colonnes — contrairement aux caractères habituels de l'ordre dorique grec — n'étaient pas cannelées. Un grand nombre d'inscriptions retrouvées par les mêmes savants ont fourni les détails les plus curieux et les plus précis sur l'organisation, l'administration, les ressources du temple d'Apollon.

colonnes de jaspe. Sophronyme n'était pas moins attentif à considérer ce vieillard : sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, son visage ridé n'avait rien de difforme ; il était encore exempt des injures d'une vieillesse caduque[1] ; ses yeux montraient une douce vivacité[2] ; sa taille était haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire[3] le soutenait. « O étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui paraît vous être inconnue ? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire : car je crains les dieux[4], et j'ai appris ce que Jupiter[5] veut qu'on fasse pour secourir les étrangers. »

« J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté : je prie les dieux de récompenser votre amour[6] pour les étrangers. Allons vers le temple. » Dans le chemin[7], il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage : « Je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène[8], ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio[9], fortunée patrie d'Homère[10]. Je naquis de parents

1. *Caduque*. De l'adjectif *caduc* (= qui tombe, qui s'affaisse) le français a tiré le substantif *caducité* pour exprimer l'affaiblissement produit par l'âge.

2. *Une douce vivacité*. Fenelon décrit ce *beau* vieillard avec la même complaisance qu'il mettait à dépeindre la physionomie *sympathique* du jeune Alibée. Son tour d'imagination l'incite à allier, chez ses héros, la beauté et la vertu.

3. *Un bâton d'ivoire*. Les Grecs apprirent de bonne heure des Phéniciens, qui en faisaient un commerce important, à travailler l'ivoire et à l'employer soit pour leur utilité, soit pour leur agrément.

4. *Je crains les dieux*. Expression antique, où *craindre* = *révérer*.

5. *Ce que Jupiter veut qu'on fasse*... Accorder l'hospitalité aux inconnus et aux mendiants était pour les anciens Grecs une obligation à laquelle ils ne pouvaient se soustraire : c'était au nom de Zeus (Jupiter) « hospitalier » qu'on la demandait.

6. *Votre amour* = *votre bonté*.

7. *Dans le chemin* = *en chemin*. L'idée qu'a eue Fénelon de faire raconter son histoire à Aristonoüs pendant qu'il s'achemine vers le temple, est heureuse : le récit en paraît plus aisé, l'attitude des personnages plus vraisemblable.

8. *Clazomène*, aujourd'hui *Vourla*, située un peu à l'ouest de Smyrne.

9. *S'aller joindre à l'île de Chio* = *aller se joindre*. Règle : *Il se faut entr'aider*. Cf. p. 56, n. 5. — La disposition très particulière de la côte d'Ionie, là où est formée précisément la presqu'île de Clazomène, justifie pleinement l'expression de Fénelon : c'est un détail géographique intéressant qu'il est bien aise de rappeler à son élève. Il est bon de noter l'aisance avec laquelle les détails précis sont joints aux noms propres dans ce passage.

10. *Fortunée patrie d'Homère*. *Fortunée* = *heureuse*. *Homère*

pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate[1], qui était déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever ; il me fit exposer par un de ses amis de Téos[2]. Une vieille femme d'Erythre[3], qui avait du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avait à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir[4], elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie[5]. Il me vendit, à Patare[6], à un homme riche et vertueux, nommé Alcine[7] ; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné[8], et appliqué à toutes les choses honnêtes[9] dont on voulut m'instruire ; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise[10] ; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art qui est si nécessaire ; et Apollon, qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimait de plus en plus, et qui était ravi de voir le succès[11] de ses soins pour moi, m'affranchit

est le nom sous lequel on continue à désigner, en vertu d'une tradition lointaine, le poète inconnu à qui nous devons le poème épique qui, remanié et étendu, est devenu l'*Iliade;* on parle encore, pour respecter la même tradition, de ce poète comme s'il était l'auteur du second des poemes dits *homériques, l'Odyssée,* celui-là même qui devait inspirer à Fénelon l'idée de son *Télémaque.* Ce qui n'est pas douteux, c'est que ce poète primitif était originaire de la région qui portait le nom d'Ionie : plusieurs villes se disputaient l'honneur de l'avoir vu naître, Chio et Smyrne avec plus de titres que les autres, semble-t-il.

1. *Polystrate.* Ce nom se trouve dans les textes grecs.

2. *Téos.* Ville d'Ionie, sur la côte, un peu au-dessous de Clazomène. — Anciennement, dans les pays grecs, le père avait en effet le droit d'exposer ses enfants. A Athènes, en particulier, le père avait cinq jours pour se décider à adopter ou à abandonner un enfant qui venait de naître ; l'abandon menaçait surtout les filles. Thèbes seule semble avoir eu sur ce point, et encore à une époque relativement tardive, une législation moins inhumaine.

3. *Erythre,* aujourd'hui *Eretri,* ville située dans la presqu'île de Clazomène, en face de Chio.

4. *Servir.* Au sens étymologique = en qualité d'*esclave.*

5. *Lycie.* Contrée formant l'extrémité sud de l'Asie Mineure, sur la Méditerranée et la mer Egée.

6. *Patare.* Ancienne ville maritime de Lycie.

7. *Alcine.* Nom de personnage grec, légèrement modifié dans sa terminaison par Fénelon.

8. *Affectionné = capable d'attachement.*

9. *Honnêtes = belles et bonnes à savoir.*

10. *Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise. Dévoua = consacra à l'étude de. Favorise = protège.* Ces *arts* sont énumérés dans la fin de la phrase.

11. *Le succès = le résultat, le fruit.*

et m'envoya à Damoclès[1], roi de Lycaonie[2], qui, vivant dans les délices[3], aimait la vie et craignait de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi par des flatteurs[4], servit à me dégoûter[5] de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avais passé si doucement mon enfance. J'espérais y retrouver Alcine qui m'avait nourri[6], et qui était le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine était mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres : je mis une inscription honorable[7] sur son tombeau, et je demandai ce qu'étaient devenus ses enfants. On me dit que le seul qui était resté, nommé Orciloque[8], ne pouvant se résoudre à paraître sans biens dans sa patrie, où son père avait eu tant d'éclat, s'était embarqué dans un vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer[9]. On m'ajouta que cet Orciloque avait fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathe[10], et qu'ainsi il ne restait plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai

1. *Damoclès*. Ce nom est fréquent dans les auteurs grecs.— Dans la rédaction primitive des *Aventures d'Aristonoüs*, au lieu de cette mention rapide du séjour d'Aristonoüs auprès de Damoclès, se trouvait ici un long récit où Fénelon racontait que son héros avait vécu pendant plusieurs années à la cour de Polycrate, tyran de Samos, et avait été témoin de la prospérité, puis des malheurs de ce tyran. « Fénelon, disent les éditeurs de Versailles (t. XIX, p. 107), supprima vraisemblablement cet épisode parce qu'il le trouvait trop long eu égard au plan de la pièce entière. » Cf. *Introduction*, p. 20.

2. *Lycaonie*. Région de l'Asie Mineure, au sud-est.

3. *Vivant dans les délices*. Ce participe équivaut à une proposition causale. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 438.

4. *Irrité...par des flatteurs*. Bien que désireux manifestement de passer rapidement sur cet épisode, Fénelon n'en prend pas moins le temps de lancer contre les gens de cour son épigramme habituelle.

5. *Servit à me dégoûter* = *me rendit* en quelque sorte *le service* de me dégoûter.

6. *M'avait nourri* = *m'avait élevé*. — Ici s'exprime pour la première fois le sentiment de la reconnaissance, que Fénelon a pour but d'exalter dans ce récit.

7. *Inscription honorable* = *destinée à l'honorer, élogieuse*.

8. *Orciloque*. Nom forgé par Fénelon.

9. *Ile écartée de la mer. De la mer* se rattache bien entendu à *île* et non à *écartée*.

10. *Carpathe*, aujourd'hui *Scarpanto*, une des Sporades, au sud-ouest de Rhodes.

à acheter la maison où il avait demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédait autour. J'étais bien aise de revoir ces lieux, qui me rappelaient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître : il me semblait que j'étais encore dans cette fleur de mes premières années où j'avais servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène : mon père Polystrate et ma mère Phidile[1] étaient morts. J'avais plusieurs frères qui vivaient mal[2] ensemble : aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfants[3]. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devaient partager sa petite succession[4]; ils voulurent même contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnaître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentais à être comme un étranger pour eux; et je demandai qu'ils fussent aussi exclus pour jamais d'être[5] mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent[6] : et alors je montrai les richesses que j'avais apportées dans mon vaisseau : je leur découvris[7] que j'étais cet Aristonoüs qui avait acquis tant de trésors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, et que je ne m'étais jamais marié.

« Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement; et, dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts[8], mais inutilement, pour

1. *Phidile*. Ce nom de femme, d'origine grecque, et dont la racine exprime l'idée d'*épargne*, d'*économie*, se trouve, à une lettre près, latinisé, dans le poète Horace (*Od.*, III, 23).

2. *Vivaient mal*.
* Donner le sens de cette expression.

3. *Marques avec lesquelles... on a soin d'exposer les enfants*. On exposait les enfants le plus souvent avec un maillot et parfois dans une sorte de berceau, mais toujours avec divers objets pouvant les faire reconnaître. On leur passait au cou ou on déposait à côté d'eux un cordon de breloques variées. Dans beaucoup de pièces du théâtre antique, ces marques, retrouvées, permettaient d'identifier les personnages et de dénouer l'intrigue. Certains auteurs modernes ont eu encore recours à un procédé analogue.

4. *Sa petite succession*. L'épithète a sa valeur.
* Pourquoi?

5. *Exclus... d'être*. *Exclure de* avec un infinitif ne se dit plus.

6. *L'ordonnèrent*.
* Que représente le pronom *le*?

7. *Je leur découvris* = *appris*.

8. *Les derniers efforts*.
* Que signifie *derniers*?

s'insinuer dans mon amitié. Leur division[1] fut cause que les biens de notre père furent vendus ; je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père[2] passer dans les mains de celui à qui ils n'avaient pas voulu en donner la moindre partie : ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute[3], je voulus leur montrer mon bon naturel[4] ; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer ; je les réunis tous ; eux et leurs enfants demeurèrent ensemble paisiblement chez moi ; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte ; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage ; elle m'avertit que je ne jouirai pas longtemps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir[5] j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche[6] plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine[7]. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades[8], qui m'a assuré qu'il restait encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitait la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine : aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et me suis hâté de venir chercher sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la Parque[9], ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher

1. *Leur division* = *leur désunion.*

2. *Tout le bien de notre père.* Redite assez lourde.

3. *Senti* = *eu le sentiment de, compris.*

4. *Mon bon naturel.* Il vaudrait mieux qu'Aristonoüs, si bon en effet, laissât à un autre le soin de le dire.

5. *Avant que de mourir* = *avant de mourir.* Règle : *Au moyen âge et au 16e siècle on eût dit :* **avant mourir** ; *au 17e siècle on disait plutôt* **avant que** *ou* **avant que de** (seul tour admis par Vaugelas) ; *aujourd'hui nous ne disons plus que* **avant de**. Cf. La Bruyère, II, 32 : Il a agi **avant que de** savoir (éd. Cayrou, p. 133, n. 7).

6. *Me touche* = *me touche le cœur, m'inspire plus d'affection.*

7. *Sous la conduite du vertueux Alcine.* C'est le souvenir de la vertu qui ne périt pas.

8. *Cyclades.* Ces îles étaient ainsi appelées parce qu'elles semblaient former un cercle *(cycle)* autour de Délos.

9. *La Parque.* On donnait le nom de Parques à trois divinités infernales qui filaient, dévi-

mes jours ; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant de se fermer à la lumière[1], aient vu le petit-fils de mon maître[2]. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île : le connaissez-vous ? Pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux[3] les enfants de vos enfants jusqu'à la cinquième génération ! Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance pour fruit de votre vertu[4] ! » Pendant qu'Aristonoüs parlait ainsi, Sophronyme versait des larmes mêlées de joie et de douleur[5]. Enfin il se jette, sans pouvoir parler, au cou du vieillard ; il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles[6] entrecoupées de soupirs :

« Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez ! Vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine : c'est moi, et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnaissance[7], qui semblait perdue sur la terre, se retrouve en vous seul. J'avais ouï dire, dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi en Lycaonie, avait été nourri[8] chez mon grand-père ; mais comme Orciloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude, et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver[9] les Muses dans la mai-

daient et coupaient le fil symbolisant la vie humaine.

1. *Avant que de se fermer à la lumière*. RÈGLE : *Il a agi avant que de savoir*. Cf. p. 123, n. 5. — L'expression est devenue courante : mais elle a plus de force dans la bouche d'un Grec, pour qui la vie n'est rien sans la splendeur de son ciel lumineux.

2. *Aient vu le petit-fils de mon maître*. Le sentiment s'exprime progressivement avec plus de force.

3. *Vous faire voir sur vos genoux*, etc. Détail familier et charmant.

4. *Fruit de votre vertu* = *avantage retiré par vous de votre vertu*, par suite *récompense*.

5. *Mêlées de joie et de douleur* = *provoquées tour à tour par la joie et la douleur*.

6. *Il pousse... ces paroles* = *fait entendre* (littéralement : *fait sortir de* sa bouche). *Pousser* ne se dirait plus avec le mot *paroles* comme complément.

7. *La reconnaissance*, etc. Phrase importante, qui, placée au milieu du récit, en domine les deux parties et souligne nettement l'intention de l'auteur.

8. *Nourri*. Cf. p. 121, n. 6.

9. *Le doux emploi de cultiver les Muses*. Ceci nous ramène aux premières lignes du récit. *Emploi* = *occupation*. Nous n'employons plus aujourd'hui un in-

son sacrée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se passer[1] de peu et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens. »

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes[2]. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige[3], et d'un taureau qui avait un croissant sur le front entre les deux cornes[4]; ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf Muses[5]. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il aurait témoignés à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain, ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne, sur le bord du fleuve Xanthe[6], dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantaient nuit

finitif avec *de* après le mot *emploi*.

1. *Se passer de peu = se contenter de peu*. C'est ici plus particulièrement que Sophronyme justifie son nom. Cf. la note mise en tête des *Aventures d'Aristonoüs*.

2. *Les offrandes*. Distinctes du sacrifice, les offrandes ne sont ni brûlées, ni détruites, mais conservées dans le temple du dieu auquel on les a offertes. On sait, par les découvertes de l'École d'Athènes, que le temple d'Apollon Délien était littéralement encombré d'offrandes.

3. *Plus blanches que la neige*. Les victimes blanches étaient réservées aux dieux du ciel, les victimes noires aux dieux de la terre et de la mer.

4. *Qui avait un croissant*, etc. Fénelon semble avoir imaginé de lui-même ce détail. Mais les victimes qu'on offrait aux dieux devaient réaliser certaines conditions de forme, d'âge, de couleur, etc.

5. *Le chœur des neuf Muses*. En tant que dieu de la poésie et de la musique, Apollon dirige ce chœur : il porte alors le surnom de *Musagète* (= conducteur des Muses). Comme tel, il est souvent représenté revêtu d'une longue robe, couronné de laurier et jouant de la cithare : la troupe des Muses danse et chante, tandis que le dieu les accompagne. — Plus tard, chacune des neuf Muses a personnifié soit un art, soit une science, soit un genre littéraire.

6. *Xanthe*. Fleuve de Lycie, qui, sorti du mont Taurus, se jette dans la Méditerranée ; ne doit pas être confondu avec le fleuve du même nom qui coulait en Troade.

et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisait ses flots[1] dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine était couverte de moissons dorées; les collines, qui s'élevaient en amphithéâtre, étaient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là, toute la nature était riante et gracieuse[2] : le ciel était doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre[3], mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre; tout y était propre[4] et plein d'agrément et de commodité, sans magnificence. Une fontaine coulait au milieu de la cour, et formait un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étaient point vastes; on y voyait des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paraissaient deux bocages dont les arbres étaient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisaient une ombre impénétrable aux rayons du soleil[5]. Ils entrèrent dans un salon[6], où ils firent un doux repas[7] des mets que la nature fournissait[8] dans les jardins, et on n'y voyait rien de ce que la délica-

1. *Brisait ses flots.* Image préparée par le verbe *tomber.*

2. *Riante et gracieuse.* Dans Fénelon, paysages et personnages sont embellis de parti-pris. Les détails — cent fois vus d'ailleurs — qu'il donne ici sur le domaine d'Aristonoüs, offrent cette banalité vague que l'harmonie de la forme rachète insuffisamment.

3. *Médiocre = de dimensions moyennes.*

4. *Tout y était propre.* Cette description de la maison d'Aristonoüs rappelle celle de l'intérieur de Mélésichthon, en ce que le même goût pour la simplicité s'y retrouve.

5. *Impénétrable aux rayons du soleil.* Nous n'en sommes plus à compter les redites de ce genre dans notre auteur. Cf. p. 69, ligne 4 ; p. 71, ligne 8 ; p. 78, ligne 4, etc.

6. *Un salon.* Ce terme tout moderne surprend un peu au milieu de cette description pleine de souvenirs antiques.

7. *Un doux repas.* Le mot *doux* revient plus loin, et à plusieurs reprises : il en est peu que Fénelon reprenne plus volontiers, et son style en devient monotone.

8. *Que la nature fournissait,* etc. C'est toujours la même opposition entre les avantages d'une vie simple et frugale et les dangers d'une vie de délices. Fénelon proclame l'excellence de tout ce que la nature fournit d'elle-même à l'homme, comme J.-J. Rousseau le fera plus tard. Au reste, dans tout ce passage, un grand nombre de détails proviennent de la même inspiration que telle description champêtre de Rousseau.

tesse[1] des hommes va chercher si loin et si chèrement[2] dans les villes : c'était du lait aussi doux que celui qu'Apollon avait eu le soin de traire[3] pendant qu'il était berger chez le roi Admète[4]; c'était du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla[5] en Sicile, ou du mont Hymette[6] dans l'Attique : il y avait des légumes du jardin, et des fruits qu'on venait de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar[7] coulait de grands vases dans des coupes ciselées[8]. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie[9], mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser[10], il déclara qu'il ne se résoudrait jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avait si longtemps servi dans la même salle. « Voilà, lui disait-il, où ce sage vieillard avait accoutumé[11] de manger; voilà où il conversait avec ses amis : voilà où il jouait à divers jeux; voici où il se promenait en lisant Hésiode[12] et Homère; voici où il se reposait la nuit. » En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissait, et les larmes coulaient de ses yeux[13]. Après

1. *Délicatesse* = *recherche de ce qui flatte le goût.*

2. *Si chèrement* = *à des conditions si coûteuses.*

3. *Avait le soin de traire* = *était chargé de traire.*

4. *Admète.* Cf. p. 72, n. 3.

5. *Hybla.* Nom commun à trois villes de Sicile. Celle dont il s'agit était située un peu au nord de Syracuse; sur les hauteurs voisines on recueillait en effet un miel renommé.

6. *Hymette* : au sud-est d'Athènes : ce miel est encore recherché.

7. *Nectar.* Cf. p. 34, n. 10.

8. *Dans des coupes ciselées.* Ainsi la simplicité d'Aristonoüs n'exclut pas tout souci artistique. Les Grecs avaient des variétés très nombreuses de vases à liquides : les uns (comme le *cratère*) servaient de récipients pour mélanger les boissons ; les autres (comme l'*œnochoé*, proprement : *verse-vin*) servaient à verser le liquide dans les coupes.

9. *Pour cacher sa modestie.* Cette attitude est un gage que la modestie d'Aristonoüs n'est pas feinte.

10. *Le presser* = *insister auprès de lui.*

11. *Avait accoutumé de.* Cf. p. 105, n. 7.

12. *Hésiode et Homère.* Sur Homère. Cf. p. 119, n. 10. — Hésiode, poète originaire de Béotie, qui vivait probablement vers l'an 800 av. J.-C., est surtout connu par son poème *Les Travaux et les Jours*, où se trouvent à la fois des préceptes de morale et des conseils sur l'agriculture. Fénelon mentionne sans doute les poèmes homériques et hésiodiques comme étant les plus anciens, et aussi parce qu'ils sont écrits en dialecte ionien, c'est-à-dire dans le dialecte de la contrée où se passent les aventures d'Aristonoüs.

13. *Les larmes coulaient de ses yeux.* — Cet attendrissement paraît d'autant plus touchant

le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erraient ses grands troupeaux mugissants sur le bord du fleuve : puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenaient des gras pâturages : les mères bêlantes et pleines de lait y étaient suivies de leurs petits agneaux bondissants. On voyait partout les ouvriers empressés, qui animaient le travail[1] pour l'intérêt de[2] leur maître doux et humain[3], qui se faisait aimer d'eux et adoucissait les peines de l'esclavage.

Aristonoüs, ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : « Je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres : me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtemps Alcine. Jouissez en paix de ce qui était à lui : vivez heureux, et préparez-vous de loin, par votre vigilance[4], une fin plus douce que la sienne. » En même temps il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solennités[5] prescrites par les lois ; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine, son bienfaiteur[6]. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs[7]. Avant que de donner sa maison[8], il l'orne tout entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables[9] ; il remplit les greniers des riches présents de Cérès[10], et les celliers d'un vin de

que Fénelon l'indique avec discrétion.

1. *Animaient le travail* = *pressaient le travail, apportaient de l'empressement au travail.*

2. *Dans l'intérêt de* = *pour servir les intérêts de.*

3. *Doux et humain.* Cette humanité est d'accord avec tout ce que Fénelon nous a déjà dit de son personnage. — La phrase n'est pas sans lourdeur.

4. *Préparez-vous de loin, par votre vigilance,* etc. Remarquer la délicatesse avec laquelle Aristonoüs glisse ce conseil dans la phrase.

5. *Solennités* = *formalités officielles.*

6. *Son bienfaiteur.* Le mot, placé à la fin, explique tout ce qui vient d'être raconté.

7. *Le cœur d'Aristonoüs.*
* Pourquoi « le cœur » ?

8. *Avant que de donner sa maison.* Règle : *Il a agi avant que de savoir.* Cf. p. 123, n 5.

9. *Mais propres et agréables.* Ces expressions ont le tort de répéter à peu près celles que Fénelon a employées plus haut en parlant de la maison d'Aristonoüs.

10. *Présents de Cérès.* Périphrase déjà rencontrée, désignant *le blé.*

Chio [1], digne d'être servi par la main d'Hébé [2] ou de Ganymède [3] à la table du grand Jupiter ; il y met aussi du vin Praménien [4], avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla [5], et d'huile d'Attique [6], presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riche dépouille des tendres brebis qui paissaient sur les montagnes d'Arcadie [7] et dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talents euboïques [8], et réserve à ses parents les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne [9], de Lébède [10] et de Colophon [10], qui étaient d'un très grand prix. La donation étant faite [11], Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau, les larmes aux yeux, le nommant toujours son père [12] et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parents n'osa se plaindre de ce qu'il venait de donner à Sophronyme. « J'ai laissé, leur disait-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie [13], si

1. *Chio* produisait un des vins les plus renommés des pays Grecs.

2. *Hébé*. Déesse de la jeunesse féminine, versait le nectar aux immortels.

3. *Ganymède*, jeune prince troyen, que Zeus, sous la forme d'un aigle, ravit au ciel pour en faire son échanson.

4. *Vin Praménien ou Pramnien*. Vin rouge, très fort, qu'on récoltait près de Smyrne, d'Ephèse (Asie Mineure) et dans quelques îles des environs, notamment sur une montagne de l'île d'Icarie, nommée *Pramné*.

5. *Miel d'Hymette et d'Hybla*. Cf. p. 127, n. 5 et 6.

6. *Huile d'Attique*. On sait que l'olivier croît aisément sur le sol de l'Attique.

7. *Sur les montagnes d'Arcadie*. L'Arcadie, située au centre du Péloponnèse, était, comme la Sicile, riche en pâturages et en troupeaux.

8. *Talents euboïques*. Le talent *euboïque*, ou de l'île d'*Eubée*, valait 3,840 francs de notre monnaie.

9. *Smyrne*. Une des plus importantes cités de l'Ionie, port voisin de Clazomène.

10. *Lébède* (ou Lébédos), *Colophon*, un peu plus au Sud, sur la côte de l'Ionie.

11. *La donation étant faite*.
* Quel est le rapport marqué par cette proposition participe ?

12. *Le nommant toujours son père*. Expression antique. — Il est bien permis de dire que Sophronyme accepte avec une extrême facilité les dons d'Aristonoüs.

13. *Mes biens seront... distribués aux pauvres de l'Ionie*. Le trait n'est-il pas un peu trop moderne ?

jamais aucun[1] de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. »

Le sage vieillard vivait en paix, et jouissait des biens que les dieux avaient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avait enrichi des plus beaux ornements de l'architecture et de la sculpture. Il avait ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seraient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avait sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivait dans cette saison[2]. Chaque année[3], il avait le plaisir de voir venir de loin, au travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui était si cher; et la venue de ce vaisseau lui était infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissante[4] au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver[5].

Une année, il ne voyait point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré ; il soupirait amèrement ; la tristesse et la crainte étaient peintes sur son visage ; le doux sommeil fuyait loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui semblait doux ; il était inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port ; il demandait à tous moments[6] si on n'avait point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vint un[7] ; mais, hélas ! Aristonoüs n'y était pas ; il ne portait que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès[8], ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur

1. *Aucun de vous = quelqu'un de vous. Aucun* n'a pas par lui-même le sens négatif.

2. *Chaque année, au printemps... dans cette saison.* La phrase donne l'illusion d'un dessin, tant les détails en sont nets.

3. *Chaque année.* Répétition voulue et expressive : il en est de même pour l'expression reprise plus loin : *de ce vaisseau.*

4. *Renaissante.* RÈGLE : *Gens portants bâtons et mendiants.* Cf. p. 79, n. 8.

5. *Après les rigueurs de l'affreux hiver.* Tout ce paragraphe exprime avec un singulier bonheur la vivacité du sentiment qui unit les deux personnages.

6. *Il demandait à tous moments,* etc. La phrase respire l'angoisse.

7. *Il en vint un.* Ces mots, fort simples dans leur mélancolie, forment une heureuse transition.

8. *Amphiclès.* Ce nom d'homme se trouve dans les textes grecs. — Cette scène est remarquablement traitée : Fénelon y a véritablement retrouvé la beauté pure et sobre de l'art grec.

de ses dernières volontés, apportait tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme, ayant baisé l'urne et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : « O vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus ; la mort me serait douce pour vous voir [1] et pour vous suivre dans les Champs Elysées [2], où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnaissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer [3] la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner [4] dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue : mais hélas ! ce qui devrait toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! ô Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu, à qui je dois tout [5] ! »

1. *La mort me serait douce pour vous voir = parce qu'elle me permettrait de vous voir*. Règle : *Tandis qu'aujourd'hui le sujet d'une subordonnée, infinitive ou participe, doit être le même que le sujet de la principale, dans l'ancienne syntaxe, plus libre, le sujet pouvait être différent*. Ex. :

Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat
Pour le conduire...
(= pour qu'il le conduise).
(Racine.)

La fortune vient *en dormant*.
(= quand on dort).

Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*. § 420.

2. *Champs Elysées*. Séjour des justes après leur mort.

3. *Dans un siècle de fer = siècle de violence et d'injustice*. C'est une expression mythologique, une allusion à l'*âge de fer*, qui, suivant les anciennes croyances, avait succédé à l'âge d'airain ; pendant l'âge de fer, les crimes avaient été si nombreux qu'ils avaient attiré sur les hommes la colère des dieux et avaient provoqué le déluge. Sur l'*âge d'or*, cf. p. 69, n. 6.

4. *Avant que de vous couronner* *Couronner* au sens de *récompenser* est une expression plutôt chrétienne. Pour *avant que de = avant de*. Cf. p. 123, n. 5.

5. *A qui je dois tout*. Les plaintes de Sophronyme sont d'une

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine : il immola[1] plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnaient le tombeau ; il répandit des libations abondantes de vin et de lait ; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, et dans la même saison, des jeux funèbres[2] en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venait de la Carie[3], heureuse et fertile contrée ; des bords enchantés du Méandre[4], qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose ; des rives toujours vertes du Caystre[5] ; des bords du Pactole[6], qui roule sous ses flots un sable doré ; de la Pamphylie[7], que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi[8] ; enfin des vastes plaines de la Cilicie[9], arrosées comme un jardin par les torrents qui tombent du mont Taurus[10], toujours couvert de neige[11]. Pendant

beauté émouvante : la sensibilité délicate de Fénelon triomphe dans ce morceau.

1. *Il immola plusieurs victimes.* Tous les détails qui suivent sont conformes aux usages des anciens Grecs.

2. *Des jeux funèbres.* On en célébrait en effet dans l'antiquité pour honorer ceux qui venaient de mourir ou pour rappeler le souvenir de ceux qui avaient disparu depuis longtemps : un chant entier de l'*Iliade* est consacré aux jeux funèbres donnés en l'honneur du guerrier Patrocle, et Virgile décrit longuement, au V[e] livre de l'*Enéïde*, ceux qu'Enée fait célébrer pour l'anniversaire de la mort de son père Anchise.

3. *Carie.* Contrée située dans la partie sud-ouest de l'Asie Mineure.

4. *Méandre* (aujourd'hui *Meinder*), fleuve d'Asie Mineure, qui séparait la Carie de la Lydie. Il se jette dans la mer Egée au-dessous de Milet. Son cours est très sinueux : Fénelon tire un ornement de cette particularité.

* Dans quel sens le mot *méandre*, devenu nom commun, s'emploie-t-il maintenant ?

5. *Caystre* (aujourd'hui Koutchouk-Meinder), fleuve de Lydie, qui se jette dans la mer Egée à Ephèse, et qui était célèbre par ses beaux cygnes : il est surprenant que Fénelon, dont le souci *d'illustrer* les détails géographiques qu'il donne ici est évident, n'ait pas utilisé ce gracieux souvenir.

6. *Pactole.* Cf. p. 88, n. 9.

7. *Pamphylie.* Contrée située dans la partie méridionale de l'Asie Mineure, à l'est de la Lycie.

8. *Que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi.*

* Que signifie ce membre de phrase où figurent des noms de divinités déjà rencontrés dans les fables précédentes ?

9. *Cilicie.* Vaste contrée de l'Asie Mineure, à l'est de la Pamphylie.

10. *Taurus.* Chaîne de montagne qui forme le talus méridional du plateau de l'Asie Mineure, et dont la hauteur moyenne est de près de 3,000 mètres.

11. *Toujours couvert de neige.* La longue énumération qui finit avec ces mots rappelle un procédé fréquemment employé par les poètes épiques ; remarquer

cette fête si solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles[1], vêtus de robes traînantes de lin plus blanches que les lis, chantaient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs ; car on ne pouvait louer l'un sans l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisait des libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise[2] naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre[3] : chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avait été changé par les dieux en un arbre si beau[4]. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix en dix ans ; et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum[5] dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais[6].

l'art avec lequel Fénelon a su la varier : 1° par le choix des détails pittoresques qui accompagnent les termes géographiques : 2° par l'inégalité des membres de phrase qui la constituent.

* Relire le passage, en songeant au rythme seul.

1. *Les jeunes garçons*, etc. Ces détails gracieux sont inspirés à Fénelon par le souvenir de certaines cérémonies religieuses des anciens Grecs, en particulier de celles qui se célébraient régulièrement à Délos en l'honneur d'Apollon et d'Artémis.

2. *D'une verdure et d'une odeur exquise*. RÈGLE : *Dans une énumération, l'adjectif ne se rapporte quelquefois qu'au nom le plus voisin*. Ex. :

Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
(RACINE.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 338.

3. *Couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre*. Il était difficile de trouver un détail à la fois plus gracieux et plus propre à rappeler l'idée morale qui est au fond du récit.

4. *Changé par les dieux en un arbre si beau*. Fénelon, qui était plein des souvenirs de la mythologie, féconde en légendes de ce genre, et qui utilisait largement les *Métamorphoses* d'Ovide dans son préceptorat, pouvait imaginer sans effort ce dénouement merveilleux.

5. *Jette un si doux parfum* = *laisse d'elle un souvenir si doux* qu'on peut le comparer à un parfum exquis.

6. *Ne meurt jamais*. Le mot final a l'avantage d'expliquer clairement l'allégorie que Fénelon vient d'employer et de rappeler quelle philosophie sereine et consolante inspire tout le récit.

XXIV. LE FANTASQUE

L'œuvre expliquée.

[Ceci n'est ni une fable, ni une nouvelle : c'est un portrait, le portrait de l'élève par le maître. Fénelon y peint le duc de Bourgogne avec toutes les bizarreries de son humeur, ses brusques écarts, ses colères, ses repentirs; l'ensemble est fort vivant et laisse une impression que le titre choisi par l'auteur résume très exactement. Le maître s'y peint aussi, indirectement, dans son rôle de précepteur. La forme est certainement imitée de La Bruyère, qui, dans ses *Caractères*, parus en 1688, avait fait du portrait le plus heureux emploi. Les procédés chers à La Bruyère se retrouvent ici : morcellement de la phrase, accumulation des traits, qui se juxtaposent et semblent revenir incessamment à la charge, recherche du détail imprévu, du mot qui frappe. L'antithèse aussi était volontiers employée par La Bruyère : elle est ici dans le fonds même du portrait : les brusqueries et les inconséquences du duc de Bourgogne suggéraient d'elles-mêmes à son peintre les contrastes qui se retrouvent dans cette page. — Que d'enfants emportés, à la condition de saisir les finesses de cette peinture, pourraient en faire leur profit !]

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe[1] ? Rien au dehors, tout au dedans[2]. Ses affaires vont à souhait; tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ? c'est que sa rate[3] fume. Il se coucha hier les délices du genre humain[4] : ce matin, on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant[5], le pli d'un chausson lui a déplu[6] : toute la journée sera orageuse[7], et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion[8].

1. *Mélanthe*. Ce nom grec, appliqué par Fénelon au duc de Bourgogne, et qui signifie étymologiquement *fleur noire*, se trouve dans les auteurs anciens. — C'est par de brusques interrogations de ce genre que débutent souvent les portraits de La Bruyère, v. éd. Cayrou, V, 7.
2. *Tout en dedans*. C'est en lui seul qu'est la cause de sa mauvaise humeur.
3. *Sa rate fume*. Anciennement on considérait la rate comme le siège d'une humeur épaisse, appelée *atrabile*, qui agissait sur le cerveau et provoquait des accès de mélancolie ou de colère. Entendez: « Mélanthe est de fort méchante humeur. »
4. *Les délices du genre humain*. Souvenir de l'empereur Titus, à qui sa bonté valut ce surnom. Ce trait affectueux, forcé même, amortit d'avance la rudesse du trait suivant : *on est honteux pour lui*.
5. *En se levant = quand il s'est levé*. RÈGLE : *La fortune vient* **en dormant.** Cf. p. 131, n. 1.
6. *Le pli d'un chausson lui a déplu*. Comparez la *cause* et les *effets*.
7. *Orageuse*. Trait familier et plaisant, d'accord avec le ton général du morceau.
8. *Il fait peur, etc...., il rugit comme un lion*. Exemple de construction *croisée :* les effets *(peur, pitié)* et les causes (les *larmes*, la *colère)* sont donnés dans un ordre inverse.

Une vapeur maligne[1] et farouche trouble et noircit[2] son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment: par la raison qu'il les a aimées[3], il ne les saurait plus souffrir[4]. Les parties de divertissement[5] qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre[6]. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne ne veulent point se fâcher[7]. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux[8] qui, de ses cornes aiguisées[9], va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même : il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait[10] : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire[11] ? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand

1. *Vapeur maligne.* Humeur montant au cerveau et dont l'action est malfaisante.

2. *Noircit = assombrit.* Nous disons encore : *idées noires, humeur noire.* Fénelon joue sur les mots, comme il a le droit de le faire dans ce portrait d'un enfant, et la comparaison plaisante qu'il établit entre l'humeur du prince et l'encre de son écritoire est bien à sa place.

3. *Par la raison qu'il les a aimées.* C'est un besoin pour lui d'être inconséquent.

4. *Il ne les saurait plus souffrir.* REGLE : *Il se faut entr'aider.* Cf. p. 56, n. 15.

5. *Divertissement = plaisir.*

6. *Rompre = interrompre.*

7. *Qu'ils ne veulent point se fâcher.* Voilà de quoi justifier largement le mot *insupportable*, que Fénelon emploie plus loin. — Pauvre précepteur !

8. *Comme un taureau furieux.* La comparaison, par son imprévu et son exagération même, a pour effet de ridiculiser celui à qui elle s'applique.

9. *Aiguisées = aiguës.*

10. *On se tait : ce silence... le choque.* Noter le procédé employé dans tout ce passage : on y trouve un exemple net du style *coupé*, cher à La Bruyère. Il est aisé de voir combien la forme perdrait de nerf et de relief si l'on reliait entre elles deux par deux, les petites phrases qui suivent, en disant par exemple : *si l'on se tait, ce silence le choque*, etc.

11. *Que faire ? etc... qu'il était hier.* Indication précieuse pour connaître la méthode adoptée par le précepteur : elle tient dans ces mots : patience, fermeté.

elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup[1] : il est comme on dépeint les possédés[2] ; sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison[3] elle-même en personne. Poussez-le[4], vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit ; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée[5] par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin[6], il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : « Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin ; » l'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet[7] maintenant disparaîtra tantôt[8] : vous ne saurez plus où le prendre[9] pour le faire souvenir de sa parole ; en sa place[10], vous trouverez un je ne sais quoi[11] qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira[12] : il ne sera plus vrai[13] le moment d'après que[14] vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas[15] ; il menace, il tremble, il mêle des hauteurs[16] ridi-

1. *Un ressort de machine qui se démonte tout à coup.* Image bien propre à faire comprendre ce que ces accès ont de soudain et d'irrésistible.

2. *Possédés = possédés du démon.*

3. *Déraison = manque absolu de raison.* Le pléonasme *elle-même en personne* est expressif.

4. *Poussez-le = amenez-le au dernier degré de contrariété.*

5. *Démontée = hors d'état de réfléchir.*

6. *Malgré son chagrin, il sourit.* La bonté délicate du maître se laisse deviner sous ces mots.

7. *Celui qui vous promet.* Entre temps le repentir est venu.

8. *Tantôt = dans quelques instants.*

9. *Où le prendre = où le trouver.* L'expression poursuit l'image introduite par le verbe *disparaître.*

10. *En sa place = à sa place.*

11. *Un je ne sais quoi,* etc. Il est difficile d'exprimer plus fortement la métamorphose que la colère fait subir à l'enfant.

12. *Tout ce qu'il vous plaira = n'importe quoi.*

13. *Il ne sera plus vrai. Il = cela (ce que vous aurez dit).* RÈGLE : *Au 17e siècle* **il** *s'employait souvent au neutre là où nous mettons* **cela**. Ex. : « Aimons la Providence, **il** est aisé. » (SÉVIGNÉ.)

14. *Le moment d'après que = au moment précis qui suivra celui où vous l'aurez dit.*

15. *Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas.* Ces antithèses s'équilibrent avec une netteté frappante.

16. *Hauteurs = traits d'arrogance.* RÈGLE : *En général, les mots abstraits ne s'emploient pas au pluriel, mais, quand ils s'y mettent* (ce qui était fréquent au 17e siècle) *ils marquent souvent les manifestations répétées d'une qualité, au lieu de cette qualité même :* **des bontés** = *des actes* (répétés) *de bonté.*

cules[1] avec des bassesses[2] indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil[3], plein de tours nouveaux[4], quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison[5]. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable[6] : il saurait bien en prendre avantage[7], et vous donner adroitement le change[8] ; il passerait d'abord de son tort au vôtre[9], et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas[10]. C'est un rien qui l'a fait monter jusques aux nues[11] ; mais ce rien qu'est-il devenu ? Il s'est perdu dans la mêlée[12] ; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché, il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sait-il pas toujours[13]. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes[14], quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus

1. *Ridicules.* Ce mot, ainsi placé, n'est pas le moins dur.
* Pourquoi ?
2. *Bassesses* = non pas vilenies, mais *attitudes humiliantes.*
3. *Il est plaisant, éloquent, subtil.* Si le désir de multiplier les contrastes n'entraîne pas trop loin Fénelon, voilà, il faut l'avouer, un trait déconcertant : *éloquent dans la fureur ?* c'est fort possible : *subtil ?* c'est plus difficile. Rappelons-nous cependant Saint-Simon disant du prince : « Jusque dans ses fureurs ses réponses étonnaient. »
4. *Tours nouveaux* = *expressions originales.*
5. *Il ne lui reste pas... une ombre de raison.* Fénelon l'a déjà dit et plus fortement : *c'est la déraison elle-même.* La Bruyère ne se fût peut-être pas répété.
6. *Exactement raisonnable* = *rigoureusement conforme à cette raison* dont il est lui-même privé pour l'instant.
7. *En prendre avantage* = *en profiter pour vous mettre en état d'infériorité.*
8. *Vous donner adroitement le change* = *vous mettre en cause à votre tour,* par comparaison avec ce qui se produit à la chasse, quand une bête, poursuivie par les chiens, *leur donne le change,* c'est-à-dire les amène à en poursuivre une autre.
9. *Il passerait d'abord de son tort au vôtre* = *son tort lui donnerait tout de suite l'occasion de parler du vôtre.*
10. *Que vous ne l'êtes pas.* Ici encore l'éloge est sous le blâme : c'est l'intelligence prompte de son élève que Fénelon reconnaît implicitement.
11. *L'a fait monter jusques aux nues* = *l'a mis dans un violent transport.*
12. *Dans la mêlée.* C'est une vraie bataille que le fantasque livre à ceux qui l'entourent.
13. *Ne le sait-il pas toujours.* S'explique par ce qui suit.
14. *Comme un homme qui a la jaunisse,* etc. Notons que les comparaisons auxquelles Fénelon a recours dans ce morceau, toutes piquantes et justes, sont fort éloignées les unes des autres, loin de se répéter.

qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage[1] ? Non, sa bizarrerie ne connaît personne : elle se prend[2] sans choix à tout ce qu'elle trouve ; le premier venu lui est bon pour se décharger[3] : tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche ; il dirait des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé ; on le persécute, on le trahit[4] ; il ne doit rien[5] à qui que ce soit. Mais, attendez un moment[6], voici une autre scène[7]. Il a besoin de tout le monde : il aime, on l'aime aussi ; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle[8] tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir ; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait[9] ; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien[10]. Après cette comédie, jouée à ses propres dépens, vous croyez bien[11] qu'au moins il ne fera plus le démoniaque[12]. Hélas ! vous vous trompez : il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain, sans se corriger[13].

1. *Ou qu'il paraît aimer davantage.* Il est bien difficile de ne pas voir ici une allusion à Fénelon lui-même. L'expression *il doit plus qu'aux autres* est un rappel de son autorité, et la fin de la phrase, un appel adressé au cœur de son élève : ceci atténue cela ; ainsi entendue, la phrase est fort intéressante.

2. *Elle se prend sans choix* = *elle s'en prend, s'attaque indifféremment.*

3. *Lui est bon pour se décharger* = *pour décharger sa colère sur lui, la faire retomber sur lui.* RÉGLÉ : *Ai-je mis dans sa main le timon de l'État pour le conduire...* Cf. p. 131, n. 1.

4. *On le persécute, on le trahit.* Ces *on* répétés sont la vérité même : on les emploie volontiers quand on ne sait à qui s'en prendre au juste.

5. *Il ne doit rien* A rapprocher de la phrase commentée plus haut, n.

6. *Un moment.*

* Quelle est la valeur de ce détail ?

7. *Voici une autre scène.* Fénelon se contente d'indiquer une autre comparaison : il la reprend plus loin par le mot *comédie.*

8. *Il flatte, il insinue, il ensorcelle.* La gradation aboutit à un terme particulièrement fort et propre à faire comprendre le charme, malgré tout irrésistible, de cette nature.

9. *Il se contrefait.* A en croire ses contemporains, le duc de Bourgogne avait aussi l'art de contrefaire les autres.

10. *Tant il se contrefait bien.* Preuve d'un repentir complet. De là l'effet piquant produit par les derniers mots, qui nous ramènent une fois de plus aux colères de l'enfant.

11. *Vous croyez bien* = *vous croyez fermement.*

12. *Le démoniaque* = *le possédé*, mis plus haut.

13. *Ce soir..., pour s'en moquer demain.* Quelle habileté d'expression pour nous laisser indéfiniment sous les yeux les bizarreries de son élève ! *Sans se corriger.* La Bruyère termine volontiers ses portraits par des traits de ce genre, faisant allusion au caractère *impénitent* des personnages qu'il prend à partie. Cf. *Caractères*, I, 24, éd. Cayrou. — L'événement donna un démenti à Fénelon : le duc de Bourgogne se transforma si bien que Fénelon put craindre d'avoir éteint en lui toute volonté.

CHOIX DE DIALOGUES DES MORTS

I. LE CENTAURE CHIRON ET ACHILLE

Peinture vive d'une jeunesse bouillante dans un prince né pour commander.

L'œuvre expliquée.

[Les dialogues de ce genre, d'ailleurs peu nombreux, se rapprochent plus particulièrement des *Fables* et forment la transition entre ces dernières et les *Dialogues des Morts* proprement dits. On verra sans peine le rapport qui existe par exemple entre *le Jeune Bacchus et le Faune* et le présent dialogue. — Les *Centaures* étaient des monstres, moitié hommes, moitié chevaux, dont l'imagination des Grecs peuplait la région montagneuse de la Thessalie et qui semblent avoir personnifié les démons de l'orage. *Chiron*, renommé pour la variété de ses talents et de ses connaissances, avait, selon la légende, instruit la plupart des héros grecs les plus illustres, Achille entre autres. Par Chiron il faut entendre ici le duc de Beauvilliers, gouverneur du jeune prince. Quant à Achille, le fougueux héros de l'*Iliade*, il fournit à Fénelon l'occasion de prendre à partie une fois de plus le caractère irascible du duc de Bourgogne.]

Achille. — A quoi me sert-il [1] d'avoir reçu tes instructions? Tu ne m'as jamais parlé que de sagesse, de valeur, de gloire, d'héroïsme. Avec tes beaux discours, me voilà devenu une ombre vaine [2] : ne m'aurait-il pas mieux valu passer une longue et délicieuse vie chez le roi Lycomède [3], déguisé en fille, avec les princesses, filles de ce roi?

1. *A quoi me sert-il*. Le ton est brusque. Les *Dialogues* débutent volontiers avec une certaine vivacité : l'attention en est tout de suite éveillée. Ici, par sa brusquerie, le héros rappelle dès l'abord le trait principal de son caractère.

2. *Une ombre vaine*. Rappelons *une fois pour toutes* que le mot *ombre*, dans ces *Dialogues*, désigne le simulacre de corps, qui, dans la croyance des anciens, survivait à la personne.

* Comment cette phrase se rattache-t-elle à la précédente?

3. *Lycomède*, roi de Scyros, île de la mer Egée, à l'est de l'Eubée, une des Sporades. Thétis, mère d'Achille, pour empêcher son fils de prendre part à l'expédition de Troie, où il devait périr, le tint caché à Scyros, sous des vêtements féminins, parmi les filles de Lycomède. Mais Ulysse le découvrit : déguisé en marchand, il étala devant les jeunes filles toutes sortes de parures de femme, parmi lesquelles il avait dissimulé un bouclier et une épée : tout à coup un cri de guerre retentit;

CHIRON. — Eh bien! veux-tu demander au Destin[1] de retourner parmi ces filles! Tu fileras; tu perdras toute ta gloire: on fera sans toi un nouveau siège de Troie[2]; le fier Agamemnon[3], ton ennemi, sera chanté par Homère[4]; Thersite[5] ne sera même pas oublié; mais, pour toi, tu seras enseveli honteusement dans les ténèbres[6].

ACHILLE. — Agamemnon m'enlever ma gloire[7]! Moi demeurer dans un honteux oubli! Je ne puis le souffrir, et j'aimerais mieux périr encore une fois de la main du lâche Pâris[8].

CHIRON. — Mes instructions sur la vertu[9] ne sont donc pas à mépriser?

ACHILLE. — Je l'avoue; mais, pour en profiter, je voudrais retourner au monde.

CHIRON. — Qu'y ferais-tu cette seconde fois?

ACHILLE. — Qu'est-ce que j'y ferais[10]? J'éviterais la querelle[11] que j'eus avec Agamemnon; par là, j'épargnerais[12]

les jeunes filles prirent la fuite, mais Achille saisit les armes: ainsi reconnu, il promit d'aller à Troie. Une peinture de Pompéï représente cette scène.

1. *Destin*, divinité qui, selon les anciens, fixait d'une manière irrévocable l'ordre des événements.

2. *Troie*. Cf. p. 139, n. 3, et la note suivante.

3. *Agamemnon*, roi de Mycènes, en Argolide, fut choisi par les autres princes pour commander l'expédition des Grecs contre Troie. D'après la légende homérique, la dixième année du siège de Troie, Agamemnon fait un sanglant outrage à Achille en lui enlevant sa captive Briséis: de là la haine d'Achille pour Agamemnon. Une violente querelle entre les deux héros est le point de départ de l'*Iliade*.

4. *Homère*, v. p. 119, n. 10.

5. *Thersite*, le plus difforme et le plus impudent des Grecs réunis devant Troie. Il était particulièrement odieux à Achille.

6. *Dans les ténèbres*. Au sens où l'on dit volontiers au figuré: *dans les ténèbres de l'oubli*, ou *dans l'obscurité*.

7. *M'enlever ma gloire!* Cf. la fin de la note 1 de la page précédente.

8. *Pâris*. D'après la tradition homérique, Achille devait périr devant Troie de la main de Pâris et d'Apollon. Dans l'*Iliade*, Pâris ne se signale guère que par sa lâcheté. Cf. p. 57, n. 8.

9. *La vertu*. Au sens le plus large du mot. Cf. la deuxième phrase de la première tirade d'Achille.

10. *Qu'est-ce que j'y ferais?* Disons, pour n'y plus revenir, que ces reprises vives et familières sont en quelque sorte obligatoires dans un dialogue, qui doit nous donner l'illusion d'une conversation réelle.

11. *La querelle*. Cf. n. 3.

12. *J'épargnerais...* Dans l'*Iliade*, Achille, qui refuse obstinément de paraître dans les combats depuis l'outrage qu'il a reçu, cause involontairement la mort de son cher ami Patrocle, en lui prêtant ses armes pour aller combattre les Troyens: Patrocle est tué et dépouillé par Hector. La mort de Patrocle est racontée au chant XVI de l'*Iliade*.

la vie de mon ami Patrocle, et le sang de tant d'autres Grecs que je laissai périr sous le glaive cruel des Troyens, pendant que je me roulais de désespoir[1] sur le sable du rivage comme un insensé.

CHIRON. — Mais ne t'avais-je pas prédit que ta colère te ferait faire toutes ces folies?

ACHILLE. — Il est vrai, tu me l'avais dit cent fois ; mais la jeunesse écoute-elle ce qu'on lui dit ? Elle ne croit que ce qu'elle voit. Oh! si je pouvais redevenir jeune!

CHIRON. — Tu redeviendrais emporté et indocile.

ACHILLE. — Non, je te le promets.

CHIRON. — Hé! ne m'avais-tu pas promis cent et cent fois, dans mon antre[2] de Thessalie, de te modérer quand tu serais au siège de Troie? L'as-tu fait?

ACHILLE. — J'avoue que non.

CHIRON. — Tu ne ferais pas mieux quand tu redeviendrais jeune: tu promettrais comme tu promets, et tu tiendrais ta promesse comme tu l'as tenue.

ACHILLE. — La jeunesse est donc une étrange maladie?

CHIRON. — Tu voudrais pourtant encore en être malade[3].

ACHILLE. — Il est vrai: mais la jeunesse serait charmante[4] si on pouvait la rendre modérée et capable de réflexion. Toi qui connais tant de remèdes[5], n'en as-tu point quelqu'un pour guérir cette fougue, ce bouillon[6] du sang, plus dangereux qu'une fièvre ardente?

CHIRON. — Le remède est[7] de se craindre soi-même[8], de croire les gens sages, de les appeler à son secours, de profiter de ses fautes passées, pour prévoir celles qu'il faut éviter à l'avenir, et d'invoquer souvent Minerve, dont la sagesse est au-dessus de la valeur emportée de Mars[9].

1. *Je me roulais.* Allusion au début du chant XVIII de l'*Iliade*. Cf. p. 73, n. 2.

2. *Dans mon antre.* La tradition plaçait la caverne du centaure Chiron près de la cime du mont Pélion, en Thessalie.

3. *En être malade.* Ironie un peu lourde.

4. *Charmante.* Le mot n'était pas encore affaibli. Voir, sur la vie des mots, p. 91, n. 8.

5. *Tant de remèdes.* Chiron était notamment célèbre pour sa science de la médecine, et, d'après l'*Iliade*, il l'avait enseignée à Achille.

6. *Ce bouillon* = *cette effervescence.*

7. *Le remède est...* Cette réponse de Chiron résume la leçon de morale que prétend donner ce dialogue.

8. *Se craindre soi-même.*

* Comment peut-on *se craindre soi-même?*

9. *Minerve, Mars.* Cf. p. 72, n.

ACHILLE. — Eh bien! je ferai tout cela, si tu peux obtenir de Jupiter qu'il me rappelle à la jeunesse florissante où je me suis vu[1]. Fais qu'il te rende aussi la lumière et qu'il m'assujettisse à tes volontés[2], comme Hercule le fut[3] à celles d'Eurysthée[4].

CHIRON. — J'y consens; je vais faire cette prière au père des dieux : je sais qu'il m'exaucera. Tu renaîtras[5], après une longue suite de siècles, avec du génie, de l'élévation, du courage, du goût pour les Muses[6], mais avec un naturel impatient et impétueux. Tu auras Chiron à tes côtés : nous verrons l'usage que tu en feras.

II. ACHILLE ET HOMÈRE

Manière aimable de faire naître dans le cœur d'un jeune prince l'amour des belles-lettres et de la gloire.

L'œuvre expliquée.

[Deux idées essentielles sont au fond de ce dialogue : 1° C'est le poète qui peut donner l'immortalité aux héros, non les héros au poète ; 2° Un monarque doit favoriser les lettres, d'abord dans l'intérêt des lettres elles-mêmes, ensuite dans l'intérêt de sa propre gloire. — Sur Achille, voir le dialogue précédent; sur Homère. voir p. 119, n. 10.]

13 ; et p. 56, n. 11. — Dans ces lignes, Fénelon fait par avance le portrait de son Télémaque. On sait que, dans son roman, c'est Minerve qui, sous les traits de Mentor, conseille et guide le fils d'Ulysse.

1. *Où je me suis vu.* RÈGLE : *Au 17e siècle, pour remplacer le tour assez lourd du relatif* lequel *précédé d'une préposition, on emploie souvent l'adverbe* où, *plus élégant, qu'on appelle alors adverbe relatif.* Ex. : « L'état où je vous vois » (pour : l'état *dans lequel* je vous vois).

2. *M'assujettisse à tes volontés.* Expression très forte, surtout alors, et sans doute particulièrement significative pour ceux qui parlent volontiers de l'esprit *dominateur* de Fénelon.

3. *Le fut = fut assujetti.* Ce tour serait aujourd'hui incorrect.

4. *Eurysthée.* Hercule, après les erreurs où l'avait entraîné la haine de Junon (Héra), dut, par ordre de l'oracle de Delphes, se fixer à Tyrinthe et servir pendant douze ans le roi Eurysthée : après quoi, il deviendrait immortel. Hercule obéit et fit ce que lui ordonna Eurysthée.

5. *Tu renaîtras*, etc. On entend assez que cette phrase trace, par anticipation, le portrait du duc de Bourgogne : il faut avouer que l'éloge l'emporte singulièrement sur le blâme. La leçon que Fénelon veut donner n'en est-elle pas affaiblie?

6. *Du goût pour les Muses = pour les travaux intellectuels de tout ordre.*

Achille. — Je suis ravi, grand poète, d'avoir servi à t'immortaliser. Ma querelle contre Agamemnon[1], ma douleur[2] de la mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je remportai sur Hector[3], t'ont donné le plus beau sujet de poème qu'on ait jamais vu.

Homère. — J'avoue que le sujet est beau; mais j'en aurais bien pu trouver d'autres. Une preuve qu'il y en a d'autres, c'est que j'en ai trouvé effectivement. Les aventures du sage et patient Ulysse[4] valent bien la colère de l'impétueux Achille.

Achille. — Quoi! comparer le rusé et trompeur[5] Ulysse au fils de Thétis[6], plus terrible que Mars[7]! Va, poète ingrat, tu sentiras[8]...

Homère. — Tu as oublié que les ombres ne doivent point se mettre en colère[9]. Une colère d'ombre n'est guère à craindre. Tu n'as plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons.

Achille. — Pourquoi aussi viens-tu me désavouer[10] que tu me dois la gloire de ton plus beau poème[11]? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles[12], tout y languit, tout sent

1. *Ma querelle.* Cf. p. 140, n. 3.
2. *Ma douleur.* Cf. p. 140, n. 12 et p. 141, n. 1.
3. *Sur Hector.* Au chant XXII de l'*Iliade*, Achille tue Hector pour venger la mort de Patrocle.
4. *Les aventures du sage et patient Ulysse.* A son retour de Troie. C'est le sujet de l'*Odyssée*. Cf. p. 119, n 10. — Le nom d'*Odyssée* vient du nom grec d'Ulysse, *Odysseus*. Fénelon a traduit plusieurs chants de l'*Odyssée* et en a tiré le sujet de son *Télémaque*.
* Qu'entend-on par *une odyssée ?*
5. *Rusé et trompeur.* L'épithète qui, dans les poèmes homériques, accompagne le plus souvent le nom d'Ulysse, signifie *artificieux*.
6. *Fils de Thétis.* Achille était fils de Thétis, divinité marine, fille de Nérée, et de Pélée, roi des Myrmidons. — Ne pas confondre Thétis avec Téthys, femme de l'Océan.
7. *Mars*, voir p. 56, n. 11.
8. *Tu sentiras...*
* Compléter la phrase qui reste en suspens à l'aide de la réponse d'Homère.
9. *En colère.* Ce passage ironique rappelle le sujet du dialogue précédent.
10. *Me désavouer que = refuser de reconnaître avec moi que.* L'usage actuel ne permet plus de rattacher à *désavouer* une proposition introduite par *que*.
11. *De ton plus beau poème = que tu tiens de ton plus beau poème.*
12. *Contes de vieilles = des radotages*, dénotant un affaiblissement de l'esprit. — Exagération voulue et que Fénelon lui-même réfute plus loin. Mais il y a dans l'*Odyssée* plus de récits placés dans la bouche des personnages que dans l'*Iliade* (c'est ainsi que plusieurs livres sont remplis par les récits que fait Ulysse aux Phéaciens) et un plus grand nombre d'épisodes tenant du merveilleux (la magicienne Circé, les Sirènes, etc.).

son vieillard[1] dont la vivacité est éteinte et qui ne sait point finir[2].

Homère. — Tu ressembles à bien des gens qui, faute de connaître les divers genres d'écrire[3], croient qu'un auteur ne se soutient pas[4] quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir[5] que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner, par ce contraste, des caractères plus marqués[6] et plus agréables. Il faut savoir sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre[7]. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso[8] avec ses nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa[9] sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux mêmes combattant aux portes de Troie[10]. Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider sur la poésie en ma présence.

Achille. — Oh ! que tu es fier, bonhomme aveugle[11] ! Tu te prévaux de ma mort[12].

1. *Sent son vieillard.*
* Quel est le sens de cette expression ?
2. *Ne sait point finir = ne sait point s'arrêter à temps* (dans ses récits).
3. *Genres d'écrire.* Locution consacrée, où l'infinitif *écrire* joue le rôle d'un nom comme *style.*
4. *Ne se soutient pas = faiblit.*
5. *Ils devraient savoir.* — Fénelon élargit le débat.
6. *Caractères... marqués = qui ont leurs traits distinctifs.*
7. *Il faut savoir*, etc. Ces expressions figurées et traditionnelles reviennent à dire : prendre le ton de la poésie épique, de la poésie lyrique, de la poésie pastorale. Il faut généraliser et entendre : « le poète doit savoir prendre le ton qu'exige son sujet et qui peut varier beaucoup. » La phrase suivante donne un exemple tiré des poèmes homériques.
8. *Calypso*, nymphe, fille de Téthys et de l'Océan ; elle accueillit dans son île d'Ogygie Ulysse, que la tempête y avait jeté et l'y retint sept ans. Ulysse rappelle ces faits au chant VII de l'*Odyssée.* — Le *Télémaque* s'ouvre par la description de la douleur qu'a causée à Calypso le départ d'Ulysse.
9. *Nausicaa*, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. Elle accueille et conduit à la cour de son père Ulysse, qui a fait naufrage sur la côte (chant VI de l'*Odyssée*). C'est un des épisodes les plus gracieux des poèmes homériques.
10. *Les héros et les dieux mêmes combattant.* Dans l'*Iliade*, les dieux prennent souvent part aux combats qui se livrent devant Troie : les descriptions y gagnent en grandeur.
11. *Bonhomme aveugle = vieillard aveugle.* La tradition représentait Homère comme aveugle. C'était là un symbole rappelant que l'inspiration du poète est toute en lui et qu'il ne doit rien à la vue du monde extérieur.
12. *Tu te prévaux de ma mort.*
* Que veut dire Achille par ces mots ?

HOMÈRE. — Je me prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus que l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.

ACHILLE. — Ah ! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate !

HOMÈRE. — Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude [1], je veux enfin te détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs; mais moi je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eût pu te donner, et qui ne s'effacera jamais.

ACHILLE. — Comment ! tu t'imagines que sans tes vers le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles ?

HOMÈRE. — Plaisante vanité, pour avoir répandu plus de sang [2] qu'un autre au siège d'une ville, qui n'a été prise qu'après ta mort [3] ! Hé ! combien y a-t-il de héros [4] qui ont vaincu de grands peuples et conquis de grands royaumes ! Cependant ils sont dans les ténèbres de l'oubli ; on ne sait pas même leurs noms. Les Muses seules peuvent immortaliser les grandes actions. Un roi qui aime la gloire la doit chercher [5] dans ces deux choses : premièrement, il faut la mériter par la vertu [6], ensuite, se faire aimer par les nourrissons des Muses [7], qui peuvent les chanter [8] à toute la postérité.

ACHILLE. — Mais il ne dépend pas toujours des princes d'avoir de grands poètes [9] : c'est par hasard que tu as conçu longtemps après ma mort, le dessein de faire ton *Iliade*.

1. *Tu me presses tant sur = tu t'obstines à me reprocher*. — La réponse d'Homère résume la première partie du dialogue.

2. *Pour avoir répandu = parce que tu as répandu*, etc. Ces mots sont employés à dessein pour rabaisser Achille : ils ne sont pas pour surprendre sous la plume de Fénelon, l'ennemi des héros sanguinaires.

3. *Qu'après ta mort*. D'après la tradition homérique, Achille était destiné à tomber sur le champ de bataille devant la porte Scée, avant la prise de Troie.

4. *Hé ! combien de héros*, etc. Souvenir d'Horace, ode IX du livre IV, v. 24-28. — Idée bien souvent exprimée depuis.

5. *La doit chercher*. Cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 56, n. 15.

6. *Par la vertu*. Bien que le sujet de ce dialogue soit plutôt littéraire, Fénelon n'oublie pas la morale.

7. *Les nourrissons des Muses = les poètes*. Fénelon pouvait, sur ce point, donner Louis XIV en exemple à son élève.

8. *Les chanter*. Il paraît préférable de rapporter ce *les* par syllepse à *roi*, plutôt qu'à *actions*. — Il y a là une négligence. Sur la syllepse, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 467.

9. *Mais il ne dépend pas*, etc. Achille ne dit là rien que d'assez raisonnable.

Homère. — Il est vrai ; mais quand un prince aime les lettres, il se forme pendant son règne beaucoup de poètes[1]. Ses récompenses et son estime excitent entre eux une noble émulation ; le goût se perfectionne. Il n'y a qu'à aimer et à favoriser les Muses[2], elles feront bientôt paraître des hommes inspirés pour louer tout ce qu'il y a de louable en lui[3]. Quand un prince manque d'un Homère, c'est qu'il n'est pas digne d'en avoir un[4]. Son défaut de goût attire l'ignorance[5], la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une nation, et ôte toute espérance de gloire durable au prince qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre[6], qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point un poète qui fît pour lui ce que j'ai fait pour toi ? C'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter d'ingrat ! Il n'est plus temps de s'emporter : ta colère devant Troie était bonne à me fournir le sujet d'un poème ; mais je ne puis plus chanter les emportements que tu aurais ici[7], et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque[8] t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage[9] certains endroits de l'*Iliade ;* par

1. *Mais quand un prince*, etc. Cette phrase résume la seconde partie du dialogue.

2. *Il n'y a qu'à aimer*, etc. Un vers célèbre de Boileau exprime la même idée :

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
(*Epître*, I.)

3. *Ce qu'il y a de louable en lui*. Réserve faite au nom de la morale.

4. *Quand un prince manque*, etc. Affirmation trop absolue pour être juste. On peut invoquer contre Fénelon l'exemple d'Alexandre, qu'il va mentionner.

5. *Son défaut de goût attire l'ignorance*. Affirmation tout aussi exagérée que la précédente.

6. *Alexandre*. Allusion aux paroles prononcées, d'après Cicéron, par le célèbre conquérant devant le tombeau d'Achille : « O heureux jeune homme, toi qui as trouvé un Homère pour chanter ta gloire ! » (*Pour Archias.*, X.)

7. *Je ne puis plus chanter les emportements*. Ici, le trait ironique est heureux : il soutient le raisonnement.

8. *La Parque = la Mort*, proprement celle des trois Parques qui coupait le fil de la vie (Atropos).

* *La Parque t'ayant ôté tous les autres avantages*. Donner l'équivalent de cette proposition participe en employant un mode personnel.

9. *Dans ce bocage*. Partie des Champs-Elysées où les anciens plaçaient le séjour des ombres des justes.

exemple, la défaite des Grecs[1] en ton absence, la consternation des Troyens[2] dès qu'on te vit paraître pour venger Patrocle, les dieux mêmes étonnés[3] de te voir comme[4] Jupiter foudroyant[5]. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère.

III. ROMULUS ET NUMA POMPILIUS

Combien la gloire d'un roi sage et pacifique est préférable à celle d'un conquérant.

L'œuvre expliquée.

[Ce dialogue n'est qu'une discussion un peu traînante sur les devoirs des rois et dont le sous-titre dit assez le but. Fénelon devait exprimer les mêmes idées dans la plupart des autres dialogues, avant de les faire développer complaisamment dans son *Télémaque* par Mentor. Pour les faits, l'auteur a surtout puisé dans Plutarque : mais ces faits n'ont rien d'historique; aussi laissons-nous ce dialogue à cette place, au lieu de le mettre à côté de ceux dont les interlocuteurs appartiennent à l'histoire romaine et non à la légende. Il importe assez peu à Fénelon que les faits soient sans authenticité : il lui suffit que la tradition représente Romulus comme un roi belliqueux et Numa comme un prince pacifique, pour faire sortir de ce contraste une leçon à l'adresse d'un futur monarque.]

ROMULUS[6]. — Vous avez bien tardé à venir ici! Votre règne a été bien long[7]!

NUMA. — C'est qu'il a été très paisible. Le moyen de parvenir à une extrême vieillesse, c'est de ne faire mal à per-

1. *La défaite des Grecs.* Aux chants XI, XII, XIII de l'*Iliade*.

2. *La consternation des Troyens.* C'est au chant XX de l'*Iliade* qu'Achille, réconcilié avec Agamennon, reprend sa place dans les rangs des Grecs.

3. *Etonnés.* Cf. p. 45, n. 1.

4. *Comme* = *pareil à*.

5. *Jupiter foudroyant.* Le nom de Zeus est fréquemment accompagné dans Homère d'une épithète signifiant « qui lance la foudre. » Jupiter (Zeus) est représenté communément par les statuaires tenant la foudre dans sa main droite — Homère a soin de choisir les épisodes où Achille est au premier plan. — La conclusion nous ramène au point de départ du dialogue.

6. *Romulus*, fondateur légendaire de Rome.

7. *Bien long.* Les écrivains anciens disaient que Numa Pompilius, deuxième roi de Rome, personnage tout aussi légendaire que le premier, avait régné de 715 à 672 av. J.-C.

sonne[1], de n'abuser point[2] de l'autorité, et de faire en sorte que personne n'ait d'intérêt à souhaiter notre mort[3].

ROMULUS. — Quand on se gouverne[4] avec tant de modération, on vit obscurément, on meurt sans gloire; on a la peine de gouverner les hommes : l'autorité ne donne aucun plaisir. Il vaut mieux vaincre, abattre tout ce qui résiste et aspirer à l'immortalité.

NUMA. — Mais votre immortalité, je vous prie, en quoi consiste-t-elle ? J'avais ouï dire que vous étiez au rang des dieux, nourri de nectar[5] à la table de Jupiter : d'où vient donc que je vous trouve ici ?

ROMULUS. — A parler franchement, les sénateurs, jaloux de ma puissance, se défirent de moi[6], et me comblèrent d'honneurs, après m'avoir mis en pièces. Ils aimèrent mieux m'invoquer comme dieu, que de m'obéir comme à leur roi[7].

NUMA. — Quoi donc ! ce que Proculus[8] raconta n'est pas vrai ?

ROMULUS. — Hé ! ne savez-vous pas combien on fait accroire de choses au peuple[9] ? Vous en êtes plus instruit[10] qu'un autre, vous qui lui avez persuadé que vous étiez inspiré par la nymphe Égérie[11]. Proculus, voyant le peuple

1. *Ne faire mal à personne.* Au sens où nous disons aujourd'hui *faire du mal. Faire mal* signifierait actuellement *causer une douleur physique.*

2. *N'abuser point.* RÈGLE : *Je le perds, pour ne me perdre pas.* Cf. p. 106, n. 3.

3. *N'ait d'intérêt à souhaiter notre mort.* Est-ce bien un moyen infaillible ? Il y a un peu d'optimisme là-dessous.

4. *Quand on se gouverne.* Expression figurée, analogue à *se conduire*, mais qui dit beaucoup plus.

5. *Nectar.* Cf. p. 34, n. 10.

6. *Se défirent de moi.* D'après certains récits, Romulus, pour avoir mécontenté les sénateurs par son gouvernement tyrannique, aurait été tué par eux à la faveur des ténèbres, au moment d'une violente tempête; ils auraient mis son corps en pièces et en auraient emporté les débris sous leurs robes.

7. *Ils aimèrent mieux*, etc. Trait d'ironie bien venu.

8. *Proculus.* Après la disparition mystérieuse de Romulus, le patricien Proculus aurait déclaré au peuple que Romulus lui était apparu sous les traits d'une divinité, et l'avait chargé de dire aux Romains de l'honorer comme leur dieu tutélaire sous le nom de Quirinus.

9. *On fait accroire... au peuple.* Fénelon ne croit pas qu'à la crédulité des princes. Cf. le dialogue entre César et Caton.

10. *Vous en êtes plus instruit.* * Que représente *en ?*

11. *Egérie*, nymphe prophétique, de qui Numa avait reçu, disait-on, des instructions pour l'établissement d'un culte à Rome. Numa prétendait avoir des entrevues avec elle dans un bois, près d'une fontaine. La riposte de Romulus ne manque pas d'à-propos. Numa ne répond pas.

irrité de ma mort, voulut le consoler par une fable[1]. Les hommes aiment à être trompés; la flatterie apaise les plus grandes douleurs[2].

NUMA. — Vous n'avez donc eu pour toute immortalité que des coups de poignard[3] ?

ROMULUS. — Mais j'ai eu des autels, des prêtres, des victimes et de l'encens[4].

NUMA. — Mais cet encens ne guérit de rien; vous n'en êtes pas moins ici une ombre vaine et impuissante, sans espérance de revoir jamais la lumière du jour. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de si solide[5] que d'être bon, juste, modéré, aimé des peuples; on vit longtemps, on est toujours en paix. A la vérité, on n'a point d'encens, on ne passe point pour immortel; mais on se porte bien[6], on règne longtemps sans trouble, et on fait beaucoup de bien aux hommes qu'on gouverne.

ROMULUS. — Vous, qui avez vécu si longtemps, vous n'étiez pas jeune quand vous avez commencé à régner.

NUMA. — J'avais quarante ans, et ç'a été mon bonheur. Si j'eusse commencé à régner plus tôt, j'aurais été sans expérience et sans sagesse, exposé à toutes mes passions[7]. La puissance est trop dangereuse quand on est jeune et ardent. Vous l'avez bien éprouvé, vous qui avez, dans votre emportement, tué votre propre frère[8], et qui vous êtes rendu insupportable à tous vos citoyens[9].

ROMULUS. — Puisque vous avez vécu si longtemps[10], il

1. *Une fable* = *un récit imaginaire.*

2. *La flatterie apaise*, etc. Il ne faut pas crier à l'invraisemblance, si l'on trouve dans la bouche de Romulus une maxime digne de La Rochefoucauld. Le genre artificiel du dialogue des morts réclame un peu de cette indulgence que l'on peut accorder largement aux fables.

3. *Que des coups de poignard.* Phrase négligée, et même trait d'assez mauvais goût, ce qui est rare chez Fénelon.

4. *Mais j'ai eu*, etc. C'est Numa lui-même qui passait pour avoir institué à Rome le culte de Quirinus (Romulus).

* Pourquoi le mot *encens* est-il placé le dernier ?

5. *Si solide* = *si sûr.*

6. *On se porte bien.* Conséquence quelque peu inattendue.

7. *Exposé à toutes mes passions.* L'idée de *passion* éveillant l'idée de danger moral, l'emploi du mot *exposé* est légitime.

8. *Tué votre propre frère.* La tradition rapportait que Rémus, frère de Romulus, avait été tué par ce dernier pour avoir franchi par dérision le fossé qui devait marquer la future enceinte de Rome.

9. *Citoyens* = *sujets.*

10. *Puisque vous avez vécu si longtemps.* Transition lourde et

fallait que vous eussiez une bonne et fidèle garde autour de vous.

NUMA. — Point du tout, je commençai par me défaire des trois cents gardes que vous aviez choisis, et nommés *Célères*[1]. Un homme qui accepte avec peine la royauté, qui ne la veut que pour le bien public, et qui serait content de la quitter, n'a point à craindre la mort comme un tyran[2]. Pour moi, je croyais faire une grâce[3] aux Romains de les gouverner; je vivais pauvrement, pour enrichir le peuple; toutes les nations voisines auraient souhaité d'être sous ma conduite. En cet état[4] faut-il des gardes? Pour moi, pauvre mortel, personne n'avait d'intérêt à me donner l'immortalité[5] dont le sénat vous jugea digne. Ma garde était l'amitié des citoyens, qui me regardaient tous comme leur père. Un roi ne peut-il pas confier sa vie à un peuple qui lui confie ses biens, son repos, sa conservation? La confiance est égale des deux côtés.

ROMULUS. — A vous entendre, on croirait que vous avez été roi malgré vous. Mais vous avez là-dessus trompé le peuple, comme vous lui avez imposé sur la religion[6].

NUMA. — On m'est venu chercher[7] dans ma solitude de Cures[8]. D'abord, j'ai représenté[9] que je n'étais point propre à gouverner un peuple belliqueux, accoutumé à des conquêtes; qu'il leur fallait[10] un Romulus toujours prêt à vaincre. J'ajoutai que la mort de Tatius[11] et la vôtre ne me donnaient pas grande envie de succéder à ces deux rois. Enfin, je représentai que je n'avais jamais été à la guerre. On persista à me désirer: je me rendis; mais j'ai toujours

qui a déjà servi. On sent trop que Fénelon a hâte d'en revenir à cette idée qui lui est chère : un bon prince est protégé par l'affection de ses sujets.

1. *Célères*. Mot latin *(celeres)* qui signifie *vifs à la course*.

2. *Un homme qui accepte... comme un tyran*. Est-ce bien sûr?

3. *Grâce* = *faveur*.

4. *En cet état* = *quand on est dans une telle situation*.

5. *Pauvre mortel, immortalité*. Antithèse sans portée.

6. *Vous lui avez imposé* = *vous lui en avez imposé*.

7. *On m'est venu chercher*. Cf. REGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 56, n. 15.

8. *Cures*, ville du pays des Sabins, d'où l'on disait que Numa était originaire.

9. *J'ai représenté* = *j'ai allégué* (pour refuser), *objecté*.

10. *Leur fallait*. *Leur* après *peuple* est une *syllepse*. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 467.

11. *Tatius*, roi des Sabins. Après avoir combattu Romulus, il avait consenti à partager la royauté avec lui : il fut assassiné quelques années après.

vécu pauvre[1], simple, modéré dans la royauté, sans me préférer à aucun citoyen. J'ai réuni[2] les deux peuples des Sabins et des Romains, en sorte qu'on ne peut plus les distinguer. J'ai fait revivre l'âge d'or[3]. Tous les peuples, non seulement des environs de Rome, mais encore de l'Italie, ont senti l'abondance[4] que j'ai répandue partout. Le labourage[5], mis en honneur, a adouci les peuples farouches et les a attachés à la patrie, sans leur donner une ardeur inquiète[6] pour envahir les terres de leurs voisins.

Romulus. — Cette paix et cette abondance ne servent qu'à enorgueillir les peuples, qu'à les rendre indociles à leur roi[7], et qu'à les amollir ; en sorte qu'ils ne peuvent plus ensuite supporter les fatigues et les périls de la guerre. Si on fût venu vous attaquer, qu'auriez-vous fait, vous qui n'aviez jamais rien vu[8] pour la guerre ? Il aurait fallu dire aux ennemis d'attendre jusqu'à ce que vous eussiez consulté la nymphe[9].

Numa. — Si je n'ai pas su faire la guerre comme vous, j'ai su l'éviter et me faire respecter et aimer de tous mes voisins. J'ai donné aux Romains des lois qui, en les rendant justes, laborieux, sobres[10], les rendront toujours assez redoutables à ceux qui voudraient les attaquer. Je crains bien[11] encore qu'ils ne se ressentent trop de l'esprit de rapine et de violence auquel vous les aviez accoutumés.

1. *J'ai toujours vécu pauvre.* Il l'a déjà dit.

2. *J'ai réuni*, etc. Les Sabins formèrent en effet de bonne heure un des éléments dont se composa le peuple romain.

3. *L'âge d'or.* Cf. p. 69, n. 6.

4. *Ont senti* = *se sont ressentis* (en bien).

5. *Le labourage*, etc. Phrase très importante dans la pensée de Fénelon et qui exprime une des idées sur lesquelles il revient le plus volontiers : il en est de plus chimériques.

6. *Inquiète* = *qui ne permet pas de se tenir en repos.* Sens étymologique.

7. *Indociles à leur roi.* C'est une conséquence qui n'est pas certaine.

8. *Rien vu* = *rien prévu.* Expression peu nette d'ailleurs. C'est le cas de rappeler l'adage fameux : « Si tu veux la paix, prépare la guerre. »

9. *Que vous eussiez consulté la nymphe.* Égérie. Cf. p. 148, n. 11. Romulus a, cette fois, la plaisanterie un peu lourde.

10. *J'ai donné aux Romains*, etc. On souscrirait à cela s'il était prouvé que les lois, les bonnes lois, ont en effet le pouvoir de rendre les hommes justes et vertueux pour toujours. Fénelon tend à le croire, et Montesquieu, un demi-siècle après lui, adoptera cette opinion.

11. *Je crains bien*, etc. Il y a des redites dans ce dialogue. Certes, on voit assez où sont les préférences de Fénelon : il est permis de dire qu'il ne s'arrête pas sur une phrase d'une portée assez générale et n'aboutit pas à une conclusion assez nettement exprimée.

IV. XERXÈS ET LÉONIDAS

La sagesse et la valeur rendent les États invincibles, et non pas le grand nombre de sujets ni l'autorité sans bornes des princes.

L'œuvre expliquée.

[Le contraste existant entre les deux figures de Xerxès et de Léonidas et la grandeur des souvenirs qu'évoquent leurs noms fournissaient matière à un dialogue assez dramatique. Bien que Fénelon rappelle sans effort et avec force détails les épisodes de la deuxième guerre médique (d'après Hérodote), la discussion théorique l'emporte sur ces souvenirs historiques, et l'auteur nous pousse autant à plaindre la condition du grand Roi, victime de sa propre puissance, qu'à admirer l'héroïsme des Grecs succombant pour leur liberté. — Xerxès, roi de Perse, entreprit en 480 av. J.-C. sa mémorable expédition contre la Grèce; Léonidas, roi de Sparte, fut chargé d'arrêter l'armée des Perses au passage des Thermopyles et y périt avec ses soldats.]

XERXÈS. — Je prétends[1], Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi[2] d'être toujours à ma suite[3] sur les bords du Styx[4].

LÉONIDAS. — Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais[5], et pour repousser ta tyrannie[6]. Va chercher tes femmes, tes eunuques, tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERXÈS. — Voyez ce brutal, cet insolent, un gueux[7] qui n'eut jamais que le nom de roi sans autorité[8], un capitaine de bandits qui n'ont[9] que la cape et l'épée! Quoi! tu n'as

1. *Je prétends.* Le mot est d'un despote, dans sa condescendance injurieuse.

2. *Il ne tient qu'à toi.*

* Que signifie cette expression?

3. *Etre à ma suite.* Entendez : *m'accompagner*, comme un courtisan.

4. *Styx.* Dans la mythologie ancienne, c'est le principal fleuve des Enfers, qu'il entourait, disait-on, sept fois de ses eaux.

5. *Pour ne te voir jamais.* Ces mots répondent à l'offre de Xerxès.

6. *Repousser ta tyrannie.* Par conséquent, sauver l'indépendance de la Grèce.

7. *Un gueux.* Allusion à la pauvreté des Spartiates.

8. *Sans autorité.* L'autorité des deux rois de Sparte était en effet très restreinte : le pouvoir appartenait en réalité au Sénat des vieillards et aux cinq éphores.

9. *Qui n'ont que la cape et l'épée.* La *cape* était un manteau à capuchon. L'expression *n'avoir que la cape et l'épée*, qui signifie *être sans fortune*, est un peu

point de honte de te comparer au Grand Roi [1] ? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats, et la mer de navires [2] ? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait, en un repas, se désaltérer sans faire tarir des rivières [3].

LÉONIDAS. — Comment oses-tu vanter [4] la multitude de tes troupes ? Trois cents Spartiates [5] que je commandais aux Thermopyles furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus; ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule qui couvrent le rivage ? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'entre eux, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible [6].

XERXÈS. — Ton action est un coup de fureur [7] et de désespoir.

LÉONIDAS. — C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna [8] les Perses et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée [9].

XERXÈS. — Oh! que je suis fâché de n'être point entré

trop moderne pour être placée dans la bouche de Xerxès. — Pourquoi *n'ont* et non *n'avaient* ? Sans doute parce qu'il faut entendre : de bandits *comme ceux qui*, etc.

1. *Grand Roi*. Expression consacrée pour désigner le roi de Perse.

2. *De navires*. Les forces de terre de Xerxès, à s'en tenir aux évaluations les plus modérées, s'élevaient à près d'un million d'hommes (Hérodote les évalue à plus de deux millions et demi). Sa flotte était d'environ 1,200 vaisseaux de guerre (trirèmes), sans parler des bâtiments de transport.

3. *Tarir les rivières*. Fait par trop invraisemblable, quoi qu'en ait dit Hérodote (VII, 21).

4. *Vanter la multitude* = parler avec orgueil de...

5. *Trois cents Spartiates*. Ils périrent avec leur chef, quand le Malien Éphialte eut indiqué aux Perses un sentier qui permettait de prendre les Grecs à revers. Le défilé des *Thermopyles* (proprement *Portes-Chaudes*) conduisait de Thessalie en Locride.

6. *C'est la valeur*, etc. C'est la première maxime qui se dégage de ce dialogue.

7. *Coup de fureur* = *trait de folie*. — *Sage* répond à ce mot.

8. *Étonna*. Exemple frappant de la force qu'avait encore ce verbe. Cf. p. 91, n. 8.

9. *Fut bien employée*. Expression d'une vigoureuse hardiesse.

dans le Péloponèse après avoir ravagé l'Attique! J'aurais mis en cendres ta Lacédémone comme j'y mis Athènes[1]. Misérable impudent, je t'aurais[2].....

Léonidas. — Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries[3] : nous sommes au pays de la vérité[4]. T'imagines-tu donc être encore le Grand Roi ? Tes trésors sont bien loin; tu n'as plus de garde ni d'armée, plus de faste ni de délices; la louange ne vient plus chatouiller tes oreilles; te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos[5]. Mais ton ombre est encore bien en colère et bien superbe[6]; tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer[7]. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés (t'en souviens-tu?) que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tempêtes dans ton esclavage! Plaisant homme, pour dompter la mer[8] ! Tu fus contraint bientôt après de repasser[9] à la hâte en Asie dans une barque comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature[10] et oublier leur propre faiblesse.

Xerxès. — Ah! les rois qui peuvent tout[11] (je le vois bien, mais, hélas! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions[12]. Hé! quel moyen, quand on est homme, de

1. *J'y mis Athènes.* Le fait est historique.

2. *Je t'aurais...*
* Complétez sa pensée.

3. *Ni des injures ni des flatteries.*
* Justifiez ces deux mots.

4. *Nous sommes au pays de la vérité.* Phrase importante, qui pourrait presque servir d'épigraphe aux *Dialogues.*

5. *Minos*, un des juges des Enfers.

6. *Superbe = orgueilleuse.* Sens étymologique.

7. *Fouetter la mer*, etc. Il voulait la châtier parce qu'une tempête avait détruit le pont de bateaux qu'il avait fait construire sur l'Hellespont (Dardanelles). Fait rapporté par Hérodote (VII, 35). — Les mots *t'en souviens-tu?* forment une parenthèse : de là la construction de la phrase.

8. *Plaisant homme, pour dompter la mer ! = Tu as été ridicule parce que tu as voulu dompter la mer.* Règle : *Au XVIIe siècle,* **pour**, *suivi d'un infinitif, était souvent employé dans le sens de* **parce que** *ou de* **quoique** :

Pour aimer un mari, l'on ne hait pas [pas ses frères.
(Corneille.)

9. *Tu fus contraint*, etc. Après la défaite essuyée par sa flotte à Salamine.

10. *Forcer les lois = faire violence aux lois.*

11. *Ah! les rois*, etc. Une seconde partie commence ici, en ce sens que Xerxès, ébranlé par la dernière tirade de Léonidas, plaide l'indulgence et cesse de lui parler avec hauteur.

12. *Sont livrés à toutes leurs passions.* Ceci est à l'adresse du duc de Bourgogne.

résister à sa propre puissance [1] et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré! Oh! quel malheur de naître dans de si grands périls!

LÉONIDAS. — Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse, comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie et pour faire régner les lois [2] : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

XERXÈS. — Oui, mais tu étais pauvre [3], sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes [4] était bien plus grand et plus magnifique que toi.

LÉONIDAS. — Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos [5], comme toi. Je crois même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république [6]. Mais nos armes, sans être dorées, savaient fort bien percer ces hommes [7] lâches et efféminés, dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

XERXÈS. — Mais enfin, si je fusse entré d'abord [8] dans le Péloponèse, toute la Grèce était dans les fers [9]. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

LÉONIDAS. — Je le crois comme tu le dis : et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils [10];

1. *Résister à sa propre puissance.* Expression énergique, et que le contexte éclaire bien.

2. *Je n'étais roi que... pour faire régner les lois.* Définition du pouvoir royal tel que Fénelon le conçoit. La netteté de la formule qui suit est également à remarquer.

3. *Tu étais pauvre.* Idée déjà exprimée.

4. *Satrapes.* Cf. p. 95, n. 1

5. *Le mont Athos.* La presqu'île montagneuse de l'Athos est une des trois pointes qui terminent la Chalcidique en avant de la Macédoine. Comme il était dangereux de la doubler, Xerxès fit creuser à travers l'isthme un canal dont on voit encore des traces.

6. *Notre république* = notre État.

7. *Percer ces hommes.* Le mot *percer* paraît repris à dessein, et de façon un peu triviale.

8. *D'abord* = *tout de suite.*

9. *Était dans les fers.* L'emploi de l'imparfait de l'indicatif dans les phrases de ce genre indique qu'un fait doit résulter infailliblement de l'autre, si celui-ci se réalise. Cf. CROUZET... *Gr. Fr.*, § 252, 3°.

10. *Il manque de sages conseils.* Voici la suite des idées : on ne t'a pas bien conseillé au moment où tu aurais pu envahir le Péloponèse. Ce passage pourrait être

ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

XERXÈS. — Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme[1] ; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y rentrer.

LÉONIDAS. — La muraille n'était pas faite[2], il est vrai ; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire[3]. Ta faiblesse fut plus salutaire aux Grecs que leur force.

XERXÈS. — Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir[4]...

LÉONIDAS. — Tu aurais fait quelque autre faute, car il fallait que tu en fisses[5], étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil et par la haine des conseils sincères. Tu étais encore plus facile à surprendre[6] que l'isthme.

XERXÈS. — Mais je n'étais ni lâche ni méchant comme tu t'imagines[7].

LÉONIDAS. — Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis[8] à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en[9] devait rester aucun avant la fin du siècle, marquent[10] assez ton humanité. C'est le plus bel endroit[11] de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme[12].

plus net : c'est au *roi*, non au *peuple*, que l'on donne ces conseils trompeurs.

1. *L'isthme* (de Corinthe).

2. *La muraille n'était pas faite, ...mais tu n'étais pas fait*, etc. — Léonidas joue assez lourdement sur le mot *faire*.

3. *La voulaient faire*. Cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 56, n. 15.

4. *J'aurais fait voir*. Entendez : *ma force*.

5. *Tu aurais fait... que tu en fisses*.

* Ici la répétition du verbe *faire* est-elle fautive ?

6. *Plus facile à surprendre que l'isthme*. Plaisanterie médiocre sur le mot *surprendre (= tromper)*.

7. *Mais je n'étais ni lâche*, etc. Dernière et faible défense de Xerxès.

8. *Les larmes que tu répandis*. Trait rapporté par Hérodote (VII, 45).

9. *Dont il n'en devait rester aucun*. *En* forme pléonasme avec *dont*.

10. *Marquent = prouvent*.

11. *Le plus bel endroit = moment*.

12. *Si tu n'avais pas été*, etc. Ce qu'il y a de dédaigneux dans cette phrase est atténué par une sorte de pitié. Fénelon s'arrête sur cette idée : le trop de puissance corrompt la nature.

V. SOCRATE ET ALCIBIADE

Le bon gouvernement est celui où les citoyens sont élevés dans le respect des lois, dans l'amour de la patrie et du genre humain, qui est la grande patrie.

L'œuvre expliquée.

[Condamnation du despotisme et de la liberté excessive, également incompatibles avec les lois, amour de l'humanité, haine de la guerre, voilà le fond de cet important dialogue. Le personnage d'Alcibiade semble avoir particulièrement intéressé Fénelon, puisqu'il l'a introduit dans cinq dialogues ; sur les cinq, il en est trois où Alcibiade se trouve en présence de Socrate ; ce dernier figure encore dans un dialogue avec Confucius.

Socrate (470-399) doit sa célébrité à l'élévation de la doctrine philosophique qu'il enseigna dans Athènes en s'entretenant familièrement avec ses concitoyens, au culte que lui vouèrent ses disciples et ses amis, à la sérénité dont il fit preuve quand, injustement condamné pour la nouveauté de ses idées, il dut boire la ciguë.

Alcibiade (né vers 450, mort en 404) est célèbre pour la bizarrerie de son caractère, incroyable mélange de qualités et de vices, et pour l'action souvent néfaste qu'il exerça sur les Athéniens, ses compatriotes, à qui il persuada notamment d'entreprendre la désastreuse expédition de Sicile. Il était lié d'amitié avec Socrate.]

Socrate. — Vous voilà devenu bien sage[1] à vos dépens, et aux dépens de tous ceux que vous avez trompés[2]. Vous pourriez être le digne héros[3] d'une seconde *Odyssée*[4] : car vous avez vu les mœurs[5] d'un plus grand nombre de peuples dans vos voyages qu'Ulysse n'en vit dans les siens.

Alcibiade. — Ce n'est pas l'expérience qui me manque, mais la sagesse[6] ; mais, quoique vous vous moquiez de

1. *Bien sage*. Socrate avait, de son vivant, vainement tenté de le rendre tel.
2. *Ceux que vous avez trompés*. Alcibiade avait en effet trompé tous ceux qu'il avait approchés, Athéniens, Spartiates, Perses, etc.
3. *Le digne héros*. En pareil cas le mot *digne* exprime l'idée de *convenance*.
4. *Odyssée*. Cf. p. 143, n. 4.
5. *Vous avez vu les mœurs*, etc. Cette phrase est un souvenir de l'*Odyssée*, dont le troisième vers est ainsi conçu : « (Ulysse) vit les cités et apprit à connaître les mœurs de beaucoup d'hommes. » Alcibiade avait séjourné en Sicile, à Sparte, en Asie, dans la Chersonèse de Thrace. Ses voyages lui furent souvent imposés par l'exil.
6. *La sagesse*. Il ne se méprend pas sur le sens des premiers mots de Socrate.

moi[1], vous ne sauriez nier qu'un homme n'apprenne bien des choses quand il voyage, et qu'il étudie sérieusement les mœurs de tant de peuples.

SOCRATE. — Il est vrai que cette étude, si elle était bien faite, pourrait beaucoup agrandir l'esprit[2]; mais il faudrait un vrai philosophe, un homme tranquille et appliqué, qui ne fût point dominé comme vous par l'ambition et par le plaisir; un homme sans passion et sans préjugé, qui chercherait ce qu'il y a de bon en chaque peuple, et qui découvrirait ce que les lois de chaque pays lui ont apporté de bien et de mal. Au retour d'un tel voyage, ce philosophe serait un excellent législateur[3]. Mais vous n'avez jamais été l'homme qu'il fallait pour donner des lois; votre talent était pour les violer[4]. A peine étiez-vous hors de l'enfance, que vous conseillâtes à votre oncle Périclès[5] d'engager la guerre pour éviter de rendre compte des deniers publics[6]. Je crois même qu'après votre mort vous seriez encore un dangereux garde des lois[7].

ALCIBIADE. — Laissez-moi là[8], je vous prie; le fleuve d'oubli[9] doit effacer toutes mes fautes : parlons des mœurs des peuples. Je n'ai trouvé partout que des coutumes, et fort peu de lois[10]. Tous les barbares n'ont d'autres régles que l'habitude et l'exemple de leurs pères. Les Perses mêmes, dont on a tant vanté les mœurs du temps de Cyrus[11],

1. *Quoique vous vous moquiez.* C'était l'habitude de Socrate.

2. *Agrandir l'esprit.* Nous disons plutôt aujourd'hui dans ce sens *élargir* l'esprit.

3. *Au retour d'un tel voyage,* etc. La tradition disait que Lycurgue et Solon avaient ainsi parcouru les pays étrangers.

4. *Votre talent était pour les violer = vous n'étiez naturellement capable que de les violer.*

5. *Périclès.* Le célèbre homme d'Etat athénien avait même été le tuteur d'Alcibiade.

6. *Rendu compte des deniers publics.* C'était ce que tout magistrat d'Athènes était tenu de faire en sortant de charge. — Quant à la guerre, si Périclès la conseilla aux Athéniens, c'est parce qu'il voyait qu'elle était inévitable.

7. *Garde = gardien.*

8. *Laissez-moi là = cessez de parler de moi.*

9. *Le fleuve d'oubli.* Le Léthé, fleuve des Enfers : les ombres oubliaient le passé en buvant de son eau. L'expression employée par Alcibiade se rapporte en partie à cette croyance.

10. *Coutumes* et *lois.*

* Faites la différence entre les deux.

11. *Cyrus,* fondateur de l'empire des Perses (6ᵉ siècle av. J.-C.). Bossuet, entre autres, avait déjà loué l'éducation des Perses dans le *Discours sur l'Histoire universelle* (3ᵉ partie, ch. V), écrit pour le Dauphin, père du duc de Bourgogne.

n'ont aucune trace de cette vertu[1]. Leur valeur et leur magnificence montrent[2] un assez beau naturel ; mais il est corrompu par la mollesse et par le faste le plus grossier. Leurs rois, encensés comme des idoles, ne sauraient être honnêtes gens, ni connaître la vérité[3] ; l'humanité[4] ne peut soutenir avec modération une puissance aussi désordonnée que la leur. Ils s'imaginent que tout est fait pour eux; ils se jouent du bien, de l'honneur et de la vie des autres hommes. Rien ne marque tant de barbarie dans une nation, que cette forme de gouvernement : car il n'y a plus de lois ; et la volonté d'un seul homme, dont on flatte toutes les passions, est la loi unique[5].

SOCRATE. — Ce pays-là ne convenait guère à un génie[6] aussi libre et aussi hardi que le vôtre. Mais ne trouvez-vous pas aussi que la liberté d'Athènes est dans une autre extrémité[7] ?

ALCIBIADE. — Sparte est ce que j'ai vu de meilleur[8].

SOCRATE. — La servitude des ilotes[9] ne vous paraît-elle pas contraire à l'humanité[10] ? Remontez hardiment aux vrais principes, défaites-vous de tous les préjugés[11] : avouez

1. *Vertu*. Ce mot ne surprend pas après les termes *vanter* et *mœurs*. — Alcibiade parle de la Perse du 5e siècle av. J.-C.

2. *Montrent* = *prouvent*.

3. *Ni connaître la vérité*. Idée chère à Fénelon.

4. *L'humanité* = *la nature humaine*. La phrase signifie : un roi, par cela seul qu'il est homme, ne peut exercer avec la modération voulue un pouvoir aussi déréglé (*désordonné* = *non conforme aux règles*). Cf. plus loin : *il n'y a plus de lois*.

5. *Est la loi unique*. Cette tirade virulente renferme sans doute quelques réminiscences de philosophes anciens, de Platon notamment, sur la monarchie des Perses : mais la dernière phrase est d'une portée générale, et Fénelon profite de l'occasion pour condamner absolument une forme de gouvernement incompatible avec ses idées politiques.

6. *Génie* = *caractère*.

7. *Est dans une autre extrémité* = *est excessive, elle aussi, dans un autre sens*.

8. *Sparte est*, etc. Le dialogue, sur ce point, pourrait être mieux lié.

9. *Ilotes*. Les Ilotes étaient d'anciens Achéens, habitants du pays, réduits à l'état d'esclavage. Leur condition était tellement dure que le mot *ilote* se prend encore au figuré.

* Dans quel sens ?

10. *Contraire à l'humanité*. Elle l'était assurément : on pouvait les tuer impunément dans certains cas. — Les écrivains qui, à l'époque de Fénelon, parlent au nom de l'*humanité* sont rares. Cf. la fin de la fable *le Nil et le Gange*.

11. *De tous les préjugés*. Fénelon veut parler de l'opinion généralement répandue qui considère la Grèce comme ayant eu une civilisation supérieure.

qu'en cela les Grecs sont eux-mêmes un peu barbares[1]. Est-il permis à une partie des hommes de traiter l'autre comme des bêtes de charge ?

Alcibiade. — Pourquoi non, si c'est un peuple subjugué ?

Socrate. — Le peuple subjugué est toujours peuple ; le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration[2] du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste, et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois[3]. Il n'est donc pas permis aux Lacédémoniens de traiter si indignement les ilotes, qui sont hommes comme eux. Quelle horrible barbarie de voir un peuple qui se joue de la vie d'un autre, et qui compte pour rien ses mœurs[4] et son repos ! De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter pour la valeur de sa maison[5] jusqu'à vouloir troubler la paix et la liberté publique de tout le peuple[6], dont lui et sa famille ne sont qu'un membre ; de même, c'est une conduite insensée, brutale et pernicieuse[7], que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son peuple, en troublant le repos et la liberté des peuples voisins. Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est[8] un membre d'une nation particulière. Chacun doit infiniment plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dans laquelle il est né[9] ; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que de la blesser de famille

1. *Barbares*. Nom donné par les Grecs à tous les étrangers dont le langage n'était pas grec et qui passaient en conséquence pour être de race inférieure.

2. *L'exécration du genre humain* = proprement : *l'objet des malédictions de tous*. La force de l'expression est à remarquer.

3. *Par une guerre juste, ...de bonnes lois*. Ce sont là des atténuations à ce qui reste malgré tout un mal.

4. *Ses mœurs*. Les traitements infligés aux ilotes tendaient tous à les avilir.

5. *S'entêter pour* = *manifester un attachement obstiné à...*

6. *Liberté publique de tout le peuple*. Il y a là un pléonasme.

7. *Insensée, brutale et pernicieuse*. Accumulation d'épithètes qui en dit long sur la pensée de Fénelon. Le reste de la phrase est d'une netteté vigoureuse.

8. *Qu'une famille est*. On dirait aujourd'hui *n'est*.

9. *Chacun doit*, etc. Déclaration d'une valeur purement théorique, plus en rapport avec les idées de notre époque qu'avec celles du 17e siècle et de l'antiquité.

à famille contre sa république[1]. Renoncer au sentiment[2], non seulement c'est manquer de politesse[3] et tomber dans la barbarie; mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages; c'est n'être plus homme, c'est être anthropophage[4].

ALCIBIADE. — Vous vous fâchez! Il me semble que vous étiez de meilleure humeur dans le monde; vos ironies piquantes avaient quelque chose de plus enjoué[5]!

SOCRATE. — Je ne saurais être enjoué sur des choses si sérieuses. Les Lacédémoniens ont abandonné tous les arts pacifiques, pour ne se réserver que celui de la guerre[6]; et comme la guerre est le plus grand des maux, il ne savent que faire du mal[7]: ils s'en piquent[8]; ils dédaignent tout ce qui n'est pas la destruction du genre humain, et tout ce qui ne peut servir à la gloire brutale[9] d'une poignée d'hommes[10] qu'on appelle les Spartiates. Il faut que d'autres hommes cultivent la terre pour les nourrir, pendant qu'ils se réservent pour ravager et dépeupler les terres voisines.

1. *Contre sa république* = *en faisant du tort à son propre pays.*

2. *Au sentiment.* C'est ce qu'il appelle plus haut *l'humanité.*

3. *Politesse.* Le mot se définit par son contraire, *barbarie.*

4. *C'est être anthropophage.* Le ton de l'auteur est frappant. Fénelon se substitue à son personnage et parle comme pouvait parler le prélat qui devait faire preuve à Cambrai d'une bonté si large et si active. Il ne s'agit pas seulement dans cette longue tirade de Lacédémone et des ilotes: c'est l'esprit de conquête, d'où sort l'oppression, que Fénelon condamne en général.

5. *Vos ironies piquantes,* etc. C'est la vérité. Socrate affectait l'ignorance dans la discussion avec certains de ses contradicteurs, et les amenait malicieusement où il voulait les amener.

Cette remarque d'Alcibiade est une précaution de l'auteur, qui sent qu'on pourrait lui reprocher de prêter à Socrate un ton bien différent de celui qu'il prenait habituellement.

6. *Les Lacédémoniens,* etc. Ce portrait des Lacédémoniens n'est pas flatté, mais conforme à l'original. Le côté *dur* de l'organisation de l'Etat spartiate y est bien mis en lumière. Mais, ici encore, l'auteur part d'un exemple particulier pour s'élever à des considérations générales. Remarquons que, si l'on détachait de ce paragraphe le passage qui commence par ces mots: *la guerre est un mal,* et qui finit à: *la violence de l'ennemi,* on aurait un développement tout général contre la guerre. C'est un exemple frappant de la méthode suivie par Fénelon dans ses *Dialogues.*

7. *Ils ne savent que faire du mal.* L'expression paraîtrait injuste si Fénelon ne l'amenait habilement.

8. *Ils s'en piquent* = *ils mettent leur honneur à ne faire que cela.*

9. *Gloire brutale.* Alliance de mots hardie et d'un bel effet.

10. *Poignée d'hommes.* Cette expression est historiquement juste: si les Spartiates, peu nombreux, s'étaient en quelque sorte imposé de vivre sous les armes, c'était en partie pour se maintenir en pays conquis.

Ils ne sont pas sobres et austères contre eux-mêmes[1], pour être justes et modérés à l'égard d'autrui : au contraire, ils sont durs et farouches contre tout ce qui n'est point la patrie, comme si la nature humaine[2] n'était pas plus leur patrie que Sparte. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain : si on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes[3]. Toutes les guerres sont civiles[4] : car c'est toujours l'homme contre l'homme qui répand son propre sang, qui déchire ses propres entrailles. Plus la guerre est étendue, plus elle est funeste ; donc celle des peuples qui composent le genre humain est encore pire que celle des familles qui troublent une nation. Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi[5]. Comment est-ce que[6] Lycurgue n'a point eu d'horreur de former un peuple oisif[7] et imbécile pour[8] toutes les occupations douces et innocentes de la paix, et de ne lui avoir donné[9] d'autre exercice d'esprit et de corps que celui de nuire par la guerre à l'humanité ?

Alcibiade. — Votre bile s'échauffe[10] avec raison ; mais aimeriez-vous mieux un peuple comme celui d'Athènes, qui raffine jusqu'au dernier excès sur tous les arts destinés

1. *Austères contre* = *austères à l'égard de, pour.*

2. *La nature humaine*, etc. La pensée est claire : Fenelon vient de l'exprimer plus haut. Mais l'expression *nature humaine* est légèrement impropre à côté du mot *patrie.*

3. *Tuer d'autres hommes.* Ce ton énergique et convaincu honore Fénelon. Les protestations contre la barbarie des guerres sont aussi vieilles que les guerres elles-mêmes, ou peu s'en faut : elles se font entendre plus distinctement de jour en jour sans que les guerres se fassent plus rares : le désaccord commence en effet dès qu'il s'agit de proposer des moyens propres à éviter les guerres.

4. *Civiles.*

* Justifiez le mot par le contexte.

5. *Il n'est donc permis*, etc. Si tous les peuples se soumettaient à cette loi si modérée, la question serait tranchée.

6. *Comment est-ce que ?* La phrase est lourde.

7. *Oisif.* Un Spartiate ne devait exercer aucun métier ; comme l'a dit très bien l'auteur, *il se réservait* pour la guerre.

8. *Imbécile pour* = *sans force pour, incapable de se livrer à ...*

9. *De ne lui avoir donné.* Cet infinitif passé après le présent *former* ne se justifie pas très bien.

10. *Votre bile s'échauffe.*

* Quel est le sens de cette expression ?

Alcibiade joue un rôle de plus en plus effacé dans la discussion : il s'exprime avec une sorte de mollesse indifférente qui n'est pas pour intéresser.

à la volupté [1] ? Il vaut encore mieux souffrir [2] des naturels farouches et violents, comme ceux de Lacédémone.

SOCRATE. — Vous voilà bien changé [3] ! Vous n'êtes plus cet homme si décrié dans une ville si décriée [4] ; les bords du Styx font de beaux changements [5] ! Mais peut-être que vous parlez ainsi par complaisance ; car vous avez été toute votre vie un Protée [6] sur les mœurs. Quoi qu'il en soit, j'avoue qu'un peuple qui, par la contagion de ses mœurs, porte le faste, la mollesse, l'injustice et la fraude [7] chez les autres peuples, fait encore pis que celui qui n'a d'autre occupation ni d'autre mérite que celui de répandre du sang : car la vertu est plus précieuse aux hommes que la vie. Lycurgue [8] est donc louable d'avoir banni de sa république tous les arts qui ne servent qu'au faste et à la volupté ; mais il est inexcusable d'en avoir ôté l'agriculture et tous les arts nécessaires pour une vie simple et frugale. N'est-il pas honteux qu'un peuple ne se suffise pas à lui-même, et qu'il lui faille un autre peuple [9] appliqué à l'agriculture pour le nourrir ?

ALCIBIADE. — Eh bien ! je passe condamnation [10] sur ce chapitre. Mais n'aimez-vous pas mieux la sévère discipline [11]

1. *Volupté* = *plaisir* au sens général.

2. *Souffrir* = *supporter*.

3. *Vous voilà bien changé*. En effet ! le *raffiné* que fut Alcibiade n'eût pas porté un tel jugement de son vivant. Ici encore l'auteur prend ses précautions pour n'être pas accusé de méconnaître le vrai caractère d'un personnage historique considérable.

4. *Si décrié dans une ville si décriée*. Repétition expressive.

5. *Styx*. Cf. p. 152, n. 4. — *De beaux changements* = *de grands changements*.

6. *Un Protée*. Cf. p. 58, n. 14. — *Sur* = *pour*, *au sujet de*. — Plutarque appelle quelque part Alcibiade un *caméléon*.

7. *L'injustice et la fraude*. Ce serait être un peu sévère que d'appliquer ces expresions à Athènes.

8. *Lycurgue*. Ce personnage, sur lequel on connaît beaucoup de légendes, mais très peu de faits, vécut à une époque qu'on ne peut déterminer. Il fut, dans la suite, considéré comme le législateur de Sparte et on lui attribua bien des institutions qui ne lui étaient sans doute pas dues. La constitution de Sparte était logique en interdisant tout travail, c'est-à-dire tout moyen d'acquérir du bien-être, aux Spartiates.

Quant aux *arts nécessaires à une vie simple et frugale*, il serait peut-être difficile d'en dresser la liste : on peut acquérir le bien-être par plusieurs voies. Mais nous savons déjà que Fénelon considère l'agriculture comme un moyen de salut pour les peuples.

9. *Un autre peuple*. Les Ilotes.

10. *Je passe condamnation*.

* Donner le sens de cette expression.

11. *Discipline* = *système d'édu-*

de Sparte, et l'inviolable subordination[1] qui y soumet la jeunesse aux vieillards, que la licence effrénée d'Athènes[2] ?

Socrate. — Un peuple gâté par une liberté excessive[3] est le plus insupportable de tous les tyrans. Ainsi, l'anarchie n'est le comble des maux qu'à cause[4] qu'elle est le plus extrême despotisme : la populace soulevée contre les lois est le plus insolent de tous les maîtres. Mais il faut un milieu. Ce milieu est qu'un peuple ait des lois écrites, toujours constantes[5], et consacrées[6] par toute la nation ; qu'elles soient au-dessus de tout ; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles ; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien contre les lois pour autoriser le mal[7]. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étaient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiraient unanimement pour leur félicité. Mais les uns, comme les Athéniens, renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats, par qui les lois devraient régner ; et les autres, comme les Perses, par un respect superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devraient faire régner les lois, que ceux-ci règnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi les uns et les autres

cation. Il n'en était pas de plus rigoureuse.

1. *Inviolable subordination*.

* Rendre compte de l'adjectif *inviolable*.

Les historiens anciens sont pleins de témoignages prouvant le prestige dont la vieillesse jouissait aux yeux des Spartiates.

2. *Licence effrénée*. Jugement sévère, malgré la décadence réelle des mœurs, conséquence de la grande prospérité d'Athènes après les guerres médiques.

3. *Un peuple gâté*, etc. Voici la contre-partie. Fénelon est revenu ailleurs sur cette idée dans les *Dialogues*.

4. *A cause que*. Tour vieilli pour *parce que*. — Les expressions flétrissant le despotisme de la foule ne sont pas moins fortes que celles dont l'auteur se servait tout à l'heure pour condamner le despotisme d'un monarque. — Ici encore, remarquons-le, le développement est tout général : le raisonnement par lequel Fénelon amène sa conclusion ne fait que s'appuyer sur l'exemple d'Athènes et sur celui des Perses. De là vient qu'il dit : *les uns*, comme les Athéniens, *renversent les lois*, *les autres*, comme les Perses, *se mettent*, etc.

5. *Toujours constantes*. Les lois d'un peuple se modifient nécessairement avec le temps.

6. *Consacrées* = *acceptées solennellement*. On voit l'importance de ce mot.

7. *Qu'ils puissent tout*, etc. — Exemple de construction croisée. Fénelon donne ici sa formule de gouvernement : sa conception part d'un naturel généreux.

s'éloignent du but[1], qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devraient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne doit être le plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est lui-même, sans intérêt et sans passion, la loi vivante donnée pour le bien des hommes. Jugez par là combien les Grecs, qui méprisent tant les barbares[2], sont encore dans la barbarie. La guerre du Péloponèse[3], où la jalousie ambitieuse de deux républiques[4] a mis tout en feu pendant vingt-huit ans, en est une funeste preuve. Vous-même[5] qui parlez ici, n'avez-vous pas flatté tantôt l'ambition triste[6] et implacable des Lacédémoniens, tantôt l'ambition des Athéniens, plus vaine et plus enjouée ? Athènes, avec moins de puissance, a fait de plus grands efforts, et a triomphé longtemps de toute la Grèce; mais enfin elle a succombé[7] tout à coup, parce que le despotisme du peuple est une puissance folle et aveugle, qui se tourne contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois que pour achever de se détruire.

ALCIBIADE. — Je vois bien qu'Anytus[8] n'a pas eu tort de vous faire boire un peu de ciguë, et qu'on devait encore plus craindre votre politique que votre nouvelle religion[9].

1. *Ainsi les uns et les autres*, etc. — La fin de cette phrase pourrait servir à résumer tout ce dialogue et à peu près toutes les idées de Fénelon sur le gouvernement des peuples. — Remarquons l'insistance de l'auteur à répéter le mot *loi*.

2. *Les barbares*. Cf. p. 160, n. 1.

3. *La guerre du Péloponèse*. Terminée en 404 av. J.-C. (date de la prise d'Athènes par Lysandre), cette guerre eut pour résultat le plus clair d'affaiblir la Grèce entière et d'en préparer l'asservissement.

4. *Deux républiques* = *deux Etats* (Athènes et Sparte).

5. *Vous-même*, etc. Le reproche est fondé.

6. *Ambition triste*. Curieuse alliance de mots.

* A quel autre mot de la phrase s'oppose cette expression ?

7. *Elle a succombé*. Athènes fut victime : 1° du mécontentement que sa politique hautaine avait fait naître en Grèce; 2° des dissensions intestines qui se développèrent à la faveur de ses institutions.

8. *Anytus*, le plus redoutable des accusateurs de Socrate. Ce dernier était surtout accusé de vouloir introduire des dieux nouveaux dans l'Etat. En réalité, Socrate voulait surtout introduire une morale nouvelle dans les esprits. Quant à sa politique, on ne voit pas bien pourquoi Alcibiade la condamne au moment où Socrate vient de préconiser le respect des lois. Est-ce une précaution de l'auteur ? Fénelon craignait-il d'être allé trop loin ? — Le dernier trait d'Alcibiade est du reste d'assez mauvais goût.

9. * Résumer ce dialogue et en distinguer les trois parties essentielles.

VI. PLATON ET DENYS LE TYRAN

Un prince ne peut trouver de véritable bonheur et de sûreté que dans l'amour de ses sujets.

L'œuvre expliquée.

[Le thème de ce dialogue est fort simple, et Fénelon l'a repris souvent. Platon d'Athènes (429-348), disciple de Socrate, visita divers pays, notamment la Sicile, après la mort de son maître. Dans les nombreux *Dialogues* philosophiques qui nous restent de ce grand écrivain, c'est Socrate qui joue le principal rôle. — Denys le tyran est Denys le Jeune, fils de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, auquel il succéda en 367 av. J.-C. Il se montra bientôt aussi cruel que son père l'avait été. Il fut définitivement chassé de Sicile en 343. On lui permit de se retirer à Corinthe, où il passa les dernières années de sa vie ; selon quelques auteurs, il dut ouvrir une école pour vivre.]

Denys. — Hé ! bonjour, Platon ; te voilà comme je t'ai vu en Sicile[1].

Platon. — Pour toi, il s'en faut bien que tu sois ici aussi brillant que sur ton trône.

Denys. — Tu n'étais qu'un philosophe chimérique[2] ; ta république n'était qu'un beau songe[3].

Platon. — Ta tyrannie n'a pas été plus solide que ma république ; elle est tombée par terre.

Denys. — C'est ton ami Dion[4] qui me trahit.

Platon. — C'est toi qui te trahis toi-même. Quand on se fait haïr on a tout à craindre.

Denys. — Mais aussi, quel plaisir de se faire aimer ! Pour

1. *En Sicile.* Platon y vint une fois sous Denys l'Ancien, deux fois sous Denys le Jeune.

2. *Chimérique.* Il est piquant de noter que Louis XIV appliqua ce mot à Fénelon.

3. *Un beau songe.* L'État idéal dont Platon a exposé l'organisation dans sa *République* est en effet bien difficile à réaliser.

4. *C'est ton ami Dion,* etc. Dion de Syracuse était parent de Denys l'Ancien. Il devint le disciple de Platon quand celui-ci vint à Syracuse. Exilé par Denys le Jeune, dont il blâmait la cruauté, il se retira à Athènes. Il revint en Sicile avec une petite armée pour renverser Denys, qui prit la fuite et auquel il succéda. Il fut assassiné en 353 avant J.-C. Au bout de dix ans, Denys revint à Syracuse, où il régna encore trois ans, jusqu'au moment où Timoléon de Corinthe parvint à débarrasser les cités grecques de Sicile de leurs tyrans.

y parvenir, il faut contenter les autres. Ne vaut-il pas mieux se contenter soi-même, au hasard d'être haï ?

PLATON. — Quand on se fait haïr pour contenter ses passions, on a autant d'ennemis que de sujets ; on n'est jamais en sûreté. Dis-moi la vérité ; dormais-tu en repos ?

DENYS. — Non, je l'avoue. C'est que je n'avais pas encore fait mourir assez de gens [1].

PLATON. — Hé ! ne vois-tu pas que la mort des uns t'attirait la haine des autres ; que ceux qui voyaient massacrer leurs voisins attendaient de périr [2] à leur tour, et ne pouvaient se sauver qu'en te prévenant ? Il faut, ou tuer jusqu'au dernier des citoyens, ou abandonner la rigueur des peines, pour tâcher de se faire aimer. Quand les peuples vous aiment [3], vous n'avez plus besoin de gardes ; vous êtes au milieu de votre peuple comme un père qui ne craint rien au milieu de ses propres enfants [4].

DENYS. — Je me souviens que tu me disais toutes ces raisons, quand je fus sur le point de quitter la tyrannie pour être ton disciple [5] ; mais un flatteur m'en empêcha [6]. Il faut avouer qu'il est bien difficile de renoncer à la puissance souveraine.

PLATON. — N'aurait-il pas mieux valu la quitter volontairement pour être philosophe, que d'en être honteusement dépossédé, pour aller gagner sa vie à Corinthe par le métier de maître d'école ?

DENYS. — Mais je ne prévoyais pas qu'on me chasserait.

PLATON. — Hé ! comment pouvais-tu espérer de [7] demeu-

1. *Assez de gens.* Cette réponse peint de façon saisissante la froide cruauté du tyran.

2. *Attendaient de* = *s'attendaient à.*

3. *Quand les peuples vous aiment*, etc. C'est ce que disait Numa Pompilius dans un des dialogues précédents. *Les peuples* = *le peuple.* Cf. la suite de la phrase.

4. *De ses propres enfants.* L'histoire offre des exemples de princes aimés de leurs peuples et morts cependant de mort violente, Henri IV, entre autres.

5. *Ton disciple.* Pendant quelque temps, Platon, soutenu par Dion, put contrebalancer par ses conseils l'influence qu'avaient sur l'esprit de Denys le Jeune ses flatteurs et ses compagnons de plaisir.

6. *Un flatteur.* C'est le Syracusain Philiste, auteur d'une Histoire de Sicile. Il commanda la flotte de Denys dans un combat contre Dion : vaincu, il se tua.

7. *Espérer de.* Pour *espérer* ; tour vieilli. RÈGLE : *Au 17e siècle on construisait volontiers avec un infinitif précédé de la préposition* **de** *des verbes comme* **désirer, espérer**, *etc., que nous construisons aujourd'hui avec un infininitif sans préposition.* Ex. :

rer le maître en un lieu où tu avais mis tout le monde dans la nécessité de te perdre[1] pour éviter ta cruauté?

Denys. — J'espérais qu'on n'oserait jamais m'attaquer.

Platon. — Quand les hommes risquent davantage en vous laissant vivre qu'en vous attaquant[2], il s'en trouve toujours qui vous préviennent : vos propres gardes ne peuvent sauver leur vie qu'en vous arrachant la vôtre. Mais parle-moi franchement : n'as-tu pas vécu avec plus de douceur[3] dans ta pauvreté de Corinthe que dans ta splendeur[4] de Syracuse ?

Denys. — A Corinthe, le maître d'école mangeait et dormait assez bien ; le tyran, à Syracuse, avait toujours des craintes et des défiances : il fallait égorger quelqu'un, ravir des trésors, faire des conquêtes. Les plaisirs n'étaient plus plaisirs : ils étaient usés pour moi, et ne laissaient pas de m'agiter[5] avec trop de violence. Dis-moi aussi, philosophe, te trouvais-tu bien malheureux quand je te fis vendre[6] ?

Platon. — J'avais dans l'esclavage le même repos que tu goûtais à Corinthe[7], avec cette différence que j'avais l'honneur de souffrir pour la vertu par l'injustice du tyran, et que tu étais le tyran honteusement dépossédé de sa tyrannie.

Denys. — Va, je ne gagne rien à disputer[8] contre toi ; si jamais je retourne au monde, je choisirai une condition privée, ou bien je me ferai aimer[9] par le peuple que je gouvernerai.

L'on espère de vieillir (La Bruyère, XI, 41.)

1. *De te perdre.*
* Quel est ici le sens de *perdre ?*

2. *Davantage... qu'en vous attaquant. Davantage*, dans l'usage actuel, ne peut être suivi de *que.*

3. *Avec plus de douceur = d'une existence plus paisible et plus agréable.*

4. *Splendeur.* Le mot n'est pas exagéré pour rappeler la puissance dont disposèrent les tyrans de Syracuse.

5. *Ils ne laissaient pas de m'agiter = ils m'agitaient malgré tout.*

6. *Quand je te fis vendre.* Le ton semble dicter la réponse, ce qu'il ne faudrait pas. — C'est Denys l'Ancien et non Denys le Jeune, qui, dit-on, fit vendre Platon comme esclave. Un célèbre conducteur de chars, Anniceris de Cyrène, l'acheta vingt mines (la mine était une somme valant cent drachmes ; la drachme valait un peu moins d'un franc) et le rendit à la liberté.

7. *Le même repos que*, etc. La conclusion morale est claire et vigoureuse.

8. *Disputer contre toi = discuter avec toi*, en soutenant une opinion opposée à la tienne.

9. *Je me ferai aimer. Conversion* un peu brusque.

VII. ALEXANDRE ET ARISTOTE

Quelque grandes que soient les qualités naturelles d'un jeune prince, il a tout à craindre s'il n'éloigne les flatteurs, s'il ne s'accoutume de bonne heure à combattre ses passions et à aimer ceux qui auront le courage de lui dire la vérité.

L'œuvre expliquée.

[Le sous-titre de ce dialogue est suffisamment explicite. Alexandre le Grand, roi de Macédoine (356-323) figure dans quatre dialogues, ce qui s'explique par l'importance et la condition du personnage. Les principaux épisodes de sa glorieuse carrière sont ingénieusement rappelés au cours de cette conversation. Son père Philippe proposa au célèbre philosophe Aristote (384-322) de se charger de l'éducation d'Alexandre, alors âgé de treize ans. Aristote accepta et passa sept années à la cour de Philippe, où il fut traité avec les plus grands égards. — Ce dialogue, qui met en scène un prince et son ancien précepteur, offre par là un intérêt particulier, écrit qu'il est par un maître pour son élève.]

ARISTOTE. — Je suis ravi de voir mon disciple. Quelle gloire pour moi d'avoir instruit le vainqueur de l'Asie !

ALEXANDRE. — Mon cher Aristote, je te revois avec plaisir. Je ne t'avais point vu depuis que je quittai la Macédoine[1] ; mais je ne t'ai jamais oublié pendant mes conquêtes[2] : tu le sais bien.

ARISTOTE. — Te souviens-tu de ta jeunesse, qui était si aimable ?

ALEXANDRE. — Oui ; il me semble que je suis encore à Pella[3] ou à Pydné[4] ; que tu viens de Stagyre[5] pour m'enseigner la philosophie.

1. *Je quittai la Macédoine.* Ce fut en 334 qu'Alexandre franchit l'Hellespont avec son armée pour attaquer les Perses. L'année précédente, Aristote était retourné à Athènes, où il avait jadis suivi les leçons de Platon et où il fonda une école philosophique, très différente de celle de son ancien maître, dans le gymnase appelé le *Lycée.*

2. *Pendant mes conquêtes.* Alexandre aida de ses libéralités son ancien précepteur, pour qui il fit former d'importantes collections de curiosités naturelles : elles permirent à Aristote d'écrire son *Histoire des animaux.*

3. *Pella.* Ancienne ville de Macédoine, dont Philippe avait fait sa résidence et où était né Alexandre. (Auj. Ienidjeh.)

4. *Pydné* ou *Pydna* (auj. Kitron), colonie grecque, sur le golfe Thermaïque, qui fut soumise par les rois de Macédoine. Philippe l'agrandit et la fortifia.

5. *Stagyre* (auj. Stavro), ville

Aristote. — Mais tu avais un peu négligé mes préceptes, quand la trop grande prospérité enivra ton cœur.

Alexandre. — Je l'avoue : tu sais bien que je suis sincère. Maintenant que je ne suis plus que l'ombre d'Alexandre, je reconnais qu'Alexandre[1] était trop hautain et trop superbe[2] pour un mortel.

Aristote. — Tu n'avais point pris mon Magnanime[3] pour te servir[4] de modèle.

Alexandre. — Je n'avais garde : ton Magnanime n'est qu'un pédant[5]; il n'a rien de vrai ni de naturel; il est guindé et outré en tout[6].

Aristote. — Mais n'étais-tu pas outré dans ton héroïsme ? Pleurer de n'avoir pas encore subjugué un monde, quand on disait qu'il y en avait plusieurs[7]; parcourir des royaumes immenses pour les rendre à leurs rois[8] après les avoir vaincus; ravager l'univers pour faire parler de toi[9], se jeter seul sur les remparts d'une ville ennemie[10], vouloir passer pour une divinité[11] ! Tu es plus outré que mon Magnanime.

Alexandre. — Me voilà donc revenu à ton école[12] ? Tu

de Macédoine, dans la Chalcidique, patrie d'Aristote.

1. *Alexandre.* Il n'y a pas là de répétition vicieuse : *Alexandre* s'oppose à *l'ombre d'Alexandre.*

2. *Superbe = orgueilleux.*

3. *Mon Magnanime.* C'est-à-dire le portrait qu'Aristote fait de l'homme magnanime dans sa *Morale.*

4. *Pour te servir = pour qu'il te servît.* Cf. Règle : *Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat pour le conduire....* p. 131, n. 1.

5. *Pédant = qui étale son savoir ;* ici, par extension, *qui étale sa magnanimité.*

6. *Guindé = d'une élévation factice, affectée.*

7. *Plusieurs.* Selon la doctrine du philosophe Démocrite d'Abdère (5e siècle av. J.-C.).

8. *A leurs rois.* En réalité Alexandre ne se faisait pas une loi d'agir ainsi. Il y a ici une allusion à Porus, roi des provinces de l'Inde, à l'Est de l'Hydaspe, à qui Alexandre, après l'avoir vaincu, laissa ses Etats. Cf. la tragédie de Racine intitulée *Alexandre.*

9. *Pour faire parler de toi.* Certes, Alexandre incarne au plus haut point l'amour de la gloire : mais il serait injuste de lui appliquer cette phrase à la lettre. Alexandre fut un conquérant civilisateur, qui ravagea parfois, mais qui *créa* aussi : le nom même d'*Alexandrie* n'en témoigne-t-il pas à travers les siècles ?

10. *D'une ville ennemie.* La ville des Oxydraques, peuple de l'Inde, qui occupait les rives de l'Hydaspe moyen.

11. *Pour une divinité.* C'est par politique, pour frapper l'esprit des populations, qu'Alexandre se fait saluer en Libye par les prêtres comme fils de Jupiter Hammon. Plus tard, s'il veut être adoré comme un dieu, c'est en effet dans l'exaltation de son orgueil.

12. *A ton école.*

* Expliquer cette expression.

me dis toutes mes vérités[1], comme si nous étions encore à Pella. Il n'aurait pas été trop sûr de me parler si librement sur les bords de l'Euphrate[2]; mais, sur les bords du Styx[3], on écoute un censeur plus patiemment. Dis-moi donc, mon pauvre Aristote[4], toi qui sais tout[5], d'où vient que certains princes sont si jolis[6] dans leur enfance, et qu'ensuite ils oublient toutes les bonnes maximes qu'ils ont apprises, lorsqu'il serait question d'en faire quelque usage ? A quoi sert-il qu'ils parlent dans leur jeunesse comme des perroquets, pour approuver tout ce qui est bon, et que la raison, qui devrait croître en eux avec l'âge, semble s'enfuir dès qu'ils sont entrés dans les affaires[7] ?

Aristote. — En effet, ta jeunesse fut merveilleuse; tu entretenais avec politesse les ambassadeurs qui venaient chez Philippe[8]; tu aimais les lettres, tu lisais les poètes, tu étais charmé d'Homère[9]; ton cœur s'enflammait au récit des vertus et des grandes actions des héros. Quand tu pris Thèbes, tu respectas la maison de Pindare[10]; ensuite tu allas, en entrant dans l'Asie, voir le tombeau d'Achille et les ruines de Troie[11]. Tout cela marque un naturel

1. *Toutes mes vérités.*
* Qu'entend-on par la locution « dire ses vérités à quelqu'un » ?
2. *Sur les bords de l'Euphrate.* C'est-à-dire pendant que j'étais en train de conquérir le monde, dans toute ma puissance.
3. *Styx.* Cf. p. 152. n. 4.
4. *Mon pauvre Aristote.*
* Quelle nuance de sentiment traduit ici l'adjectif *pauvre ?*
5. *Toi qui sais tout.* L'expression n'est pas mise au hasard : les œuvres d'Aristote témoignent d'un savoir universel.
6. *Jolis = agréables*, au moral. Ce sens n'existe plus. Cf. plus loin la fin de la dernière tirade d'Alexandre.
7. *Sont entrés dans les affaires = ont commencé à exercer le pouvoir.*
8. *Chez Philippe.* Allusion à une circonstance rappelée par Plutarque. Il s'agit des ambassadeurs du roi de Perse, que le jeune Alexandre reçut à la place de son père, alors absent. Il les étonna tellement par sa conversation, « qu'ils n'estimèrent plus, dit Plutarque, l'éloquence et la vivacité d'esprit de son père, dont on faisait tant de cas. »
9. *Charmé d'Homère.* Au témoignage de Plutarque, il avait toujours avec lui l'*Iliade* et « la mettait sous son chevet avec son poignard ». Etant au cœur de l'Asie, il se faisait envoyer des œuvres des tragiques et des lyriques grecs.
10. *La maison de Pindare.* Le bruit ayant couru en Grèce qu'Alexandre était mort, les Thébains, soumis à la Macédoine depuis Chéronée, s'étaient révoltés. Alexandre accourut, prit Thèbes et la détruisit impitoyablement : il n'épargna que les temples et la maison de Pindare, le plus célèbre des poètes lyriques de la Grèce (mort très âgé en 442 av. J.-C.).
11. *Troie.* La Troade touchait à l'Hellespont, qu'Alexandre franchit au printemps de 334. Il exis-

humain[1] et sensible aux belles choses. On vit encore ce beau naturel quand tu confias ta vie au médecin Philippe[2], mais surtout lorsque tu traitas si bien la famille de Darius[3], que ce roi mourant se consolait dans son malheur, pensant que tu serais le père de sa famille. Voilà ce que la philosophie et le beau naturel avaient mis en toi ; mais le reste, je n'ose le dire...

ALEXANDRE. — Dis, dis, mon cher Aristote ; tu n'as plus rien à ménager.

ARISTOTE. — Ce faste, ces mollesses[4], ces soupçons, ces cruautés, ces colères, ces emportements furieux contre tes amis, cette crédulité pour les lâches flatteurs qui t'appelaient un dieu...

ALEXANDRE. — Ah ! tu dis vrai. Je voudrais être mort après avoir vaincu Darius[5].

ARISTOTE. — Quoi ! tu voudrais n'avoir point subjugué le reste de l'Orient ?

ALEXANDRE. — Cette conquête m'est moins glorieuse qu'il ne m'est honteux d'avoir succombé à mes prospérités[6], et d'avoir oublié la condition humaine[7]. Mais, dis-moi donc[8], d'où vient qu'on est si sage dans l'enfance, et si peu raisonnable quand il serait temps de l'être ?

tait une petite ville du nom d'Achilléion, près du cap Sigée, dans la Troade, où les anciens disaient qu'Achille avait été enterré. Quant aux ruines de Troie, on sait que Schliemann, au cours de fouilles faites de 1871 à 1882, *pensa* les avoir découvertes dans la colline d'Hissarlik.

1. *Humain*. Le contraire serait *barbare*.

2. *Philippe*. Alexandre, malade, lui confia le soin de le guérir, bien qu'on le lui eût dénoncé comme vendu à ses ennemis.

3. *La famille de Darius*. Battu par Alexandre à Issus (333), le roi de Perse Darius parvint à s'échapper : mais sa mère, sa femme et ses enfants tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les traita avec beaucoup d'égards. — Darius devait périr trois ans plus tard, assassiné par le satrape de Bactriane, Bessus.

4. Voir, sur le pluriel des mots abstraits, p. 136, n. 16.

5. *Après avoir vaincu Darius*. Après la mort de Darius, Alexandre se considéra comme son successeur : ce fut à partir de ce moment qu'il voulut, malheureusement pour lui, vivre à la manière des monarques perses.

6. *D'avoir succombé à mes prospérités*. Alliance de mots facile à comprendre.

7. *Avoir oublié la condition humaine* = *avoir oublié que je n'étais qu'un homme*.

8. *Mais, dis-moi donc*. Il aurait mieux valu qu'Alexandre ne posât qu'ici cette question, déjà posée plus haut, puisqu'aussi bien Aristote n'y répond qu'à la seconde fois.

ARISTOTE. — C'est que, dans la jeunesse, on est instruit, excité[1], corrigé par des gens de bien[2]. Dans la suite, on s'abandonne à trois sortes d'ennemis : à sa présomption, à ses passions, et aux flatteurs[3].

VIII. ANNIBAL ET SCIPION

L'ambition ne connaît pas de bornes.

L'œuvre expliquée.

[L'idée morale annoncée par le sous-titre est faiblement appuyée, ce qui est rare dans les *Dialogues* ; en revanche l'intérêt historique est ici assez vif. — Annibal (247-183), le plus illustre des généraux carthaginois, fut, on le sait, l'ennemi acharné des Romains, à qui il infligea de sanglantes défaites et dont il faillit ruiner la puissance. Vaincu en Afrique par Scipion, il dut quitter sa patrie ; il se réfugia en Syrie, puis en Bithynie, où il s'empoisonna pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis. — Scipion (le premier Africain) (235-183), un des plus grands hommes de Rome, dut à sa valeur et à sa popularité de remplir de très bonne heure des charges importantes. Il chassa les Carthaginois de l'Espagne et les vainquit définitivement en Afrique. Chargé, quelques années plus tard, de diriger une expédition contre Antiochus, il fut, à son retour, accusé d'avoir accepté des présents du roi de Syrie. Il refusa de se disculper et se retira dans sa maison de campagne de Liternum, où il resta jusqu'à sa mort.]

SCIPION. — Il me semble que je suis encore à notre conférence avant la bataille de Zama[4] ; mais nous ne sommes pas ici dans la même situation. Nous n'avons plus de différend : toutes nos guerres sont éteintes dans les eaux du fleuve

1. *Excité*. A faire le bien.

2. *Par des gens de bien*. Entendez : quand on est élevé comme le duc de Bourgogne. Le précepteur se laisse deviner ici.

3. *Les flatteurs*. Fénelon s'arrête à dessein sur ce mot, qui, pour lui, rappelle l'écueil le plus redoutable.

Il n'y a pas de plan rigoureux dans ce dialogue, d'ailleurs assez court : il se déroule avec l'abandon d'un entretien familier.

4. *Zama*. Ville de Numidie, sur les frontières du territoire de Carthage. C'est là qu'Annibal fut vaincu par Scipion en 202 av. J.-C. : cette bataille mit fin à la deuxième guerre punique. Quant à l'entrevue inutile qui précéda en effet la bataille de Zama, elle eut lieu à la demande d'Annibal.

d'oubli[1]. Après avoir conquis l'un et l'autre tant de provinces, une urne a suffi à recueillir nos cendres[2].

ANNIBAL. — Tout cela est vrai ; notre gloire passée n'est plus qu'un songe, nous n'avons plus rien à conquérir ici : pour moi, je m'en ennuie[3].

SCIPION. — Il faut avouer que vous étiez bien inquiet[4] et bien insatiable.

ANNIBAL. — Pourquoi ? Je trouve que j'étais bien modéré.

SCIPION. — Modéré ! Quelle modération ! D'abord les Carthaginois ne songeaient qu'à se maintenir en Sicile, dans la partie occidentale. Le sage roi Gélon[5], et puis le tyran Denys[6], leur avaient donné bien de l'exercice[7].

ANNIBAL. — Il est vrai : mais dès lors nous songions à subjuguer toutes ces villes florissantes qui se gouvernaient en républiques, comme Léonte, Agrigente, Sélinonte[8].

SCIPION. — Mais enfin les Romains et les Carthaginois étant vis-à-vis les uns des autres, la mer entre deux, se regardaient d'un œil jaloux, et se disputaient l'île de Sicile, qui était au milieu des deux peuples prétendants[9]. Voilà à quoi se bornait votre ambition[10].

1. *Eteintes dans les eaux du fleuve d'oubli*. Cf. p. 158, n. 9. — Jeu de mots au moins inutile.

2. *Après avoir conquis*. Cf. RÈGLE : *Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat pour le conduire...*, p. 131, n. 1.

3. *Je m'en ennuie = il m'en coûte fort*. RÈGLE : *Il demande à boire, on lui* en *apporte*. Cf. p. 34, n. 1.

4. *Inquiet = qui ne peut rester en repos*. Sens étymologique.

5. *Gélon*, tyran de Géla et ensuite de Syracuse, renommé pour sa douceur et sa modération, battit en 480 av. J.-C., le jour de la bataille de Salamine, à Himère, les Carthaginois qui avaient envahi la Sicile.

6. *Denys l'Ancien*, qui est resté, lui, le type du tyran odieux, fut, de 406 à 367 av. J.-C., le maître redouté de Syracuse. Ce fut un adversaire irréductible de Carthage.

7. *De l'exercice = de la peine, du mal.*

8. *Léonte*, ou *Leontium*, ou *Leontini* (auj. Lentini), ville de Sicile, au nord de Syracuse, et colonie de Naxos, était située dans la partie la plus riche de l'île. — *Agrigente* (auj. Girgenti), ville de Sicile, sur la côte sud, colonie de Géla, fut une des plus florissantes cités du monde ancien. Détruite par les Carthaginois à la fin du 5e siècle av. J.-C., elle fut rebâtie plus tard. — *Sélinonte* (auj. Selinonte), ville de Sicile, sur la côte S.-O., colonie des Mégariens d'Hybla, fut également une des plus importantes cités de la grande île. Elle fut aussi prise et en grande partie détruite par les Carthaginois à la fin du 5e siècle av. J.-C.

9. *Au milieu des deux peuples prétendants*. Cette phrase a le mérite de rappeler très clairement un fait historique capital.

10. *Votre ambition*. Ces mots — qui ne semblent pas être dits ironiquement — ne sont pas d'accord avec le mot *insatiable*, employé plus haut par Scipion.

ANNIBAL. — Point du tout. Nous avions encore nos prétentions du côté de l'Espagne. Carthage la Neuve[1] nous donnait en ce pays-là un empire presque égal à celui de l'ancienne au milieu de l'Afrique.

SCIPION. — Tout cela est vrai[2]. Mais c'était par quelque port pour vos marchandises[3] que vous aviez commencé à vous établir sur les côtes d'Espagne ; les facilités que vous y trouvâtes vous donnèrent peu à peu la pensée de conquérir ces vastes régions.

ANNIBAL. — Dès le temps de notre première guerre contre les Romains, nous étions puissants en Espagne[4] ; et nous en aurions été bientôt les maîtres sans votre république.

SCIPION. — Enfin le traité que nous conclûmes[5] avec les Carthaginois les obligeait à renoncer à tous les pays qui sont entre les Pyrénées et l'Èbre.

ANNIBAL. — La force nous réduisit à cette paix honteuse ; nous avions fait des pertes infinies sur terre et sur mer[6]. Mon père[7] ne songea qu'à nous relever après cette chute. Il me fit jurer sur les autels, à l'âge de neuf ans, que je serais jusqu'à la mort ennemi des Romains. Je le jurai ; je l'ai accompli[8]. Je suivis mon père en Espagne ; après sa mort, je commandai l'armée carthaginoise[9], et vous savez ce qui arriva.

SCIPION. — Oui, je le sais, et vous le savez bien aussi à vos dépens[10]. Mais si vous fîtes bien du chemin, c'est que

1. *Carthage la Neuve* (aujourd'hui Carthagene), sur la côte est de l'Espagne ; fondee par les Carthaginois sous Asdrubal, possédant un port magnifique, elle fut prise par Scipion l'Africain en 210 av. J.-C.

2. *Tout cela est vrai... enfin... mais enfin.* Les expressions de ce genre reviennent trop fréquemment.

3. *Pour vos marchandises.* Ce détail rappelle un grand fait : l'empire de Carthage fut un empire commercial.

4. *Nous étions puissants en Espagne.* C'est à partir de 238 avant J.-C. que les Carthaginois envahirent l'Espagne. Sous le commandement d'Amilcar et sous celui de son gendre Asdrubal, ils conquirent la plus grande partie du sud-est de la peninsule. Leurs succes irriterent la jalousie des Romains.

5. *Que nous conclûmes.* Vers 228, entre les deux premieres guerres puniques.

6. *Sur terre et sur mer.* Les Carthaginois avaient été chassés de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse.

7. *Mon père.* Amilcar Barca.

8. *Je l'ai accompli.*

*Que représente le pronom *le* ?

9. *Après sa mort.* Annibal avait alors 18 ans. Ce ne fut qu'en 221, a la mort d'Asdrubal, successeur d'Amilcar, qu'Annibal exerça seul le commandement suprême.

10. *A vos dépens.* Les succès remportés par Annibal au cours de

vous trouvâtes la fortune qui venait partout au-devant de vous pour vous solliciter à la suivre [1]. L'espérance de vous joindre aux Gaulois, nos anciens ennemis, vous fit passer les Pyrénées[2]. La victoire que vous remportâtes sur nous au bord du Rhône[3] vous encouragea à passer les Alpes : vous y perdîtes[4] beaucoup de soldats, de chevaux et d'éléphants. Quand vous fûtes passé, vous défîtes sans peine[5] nos troupes étonnées[6], que vous surprîtes à Ticinum[7]. Une victoire en attire une autre, en consternant les vaincus, et en procurant aux vainqueurs beaucoup d'alliés : car tous les peuples du pays se donnent en foule aux plus forts[8].

ANNIBAL. — Mais la bataille de Trébie[9], qu'en pensez-vous?

SCIPION. — Elle vous coûta peu, venant après tant d'autres[10]. Après cela vous fûtes le maître de l'Italie. Trasimène et Cannes[11] furent plutôt des carnages que des batailles. Vous

la deuxième guerre punique ne justifient guère cette expression.

1. *Qui venait au-devant de vous.* Injustice évidente.

2. *Les Pyrénées.* En 218 avant J.-C., par les Pyrénées orientales, sans qu'on puisse préciser par quel passage.

3. *Au bord du Rhône.* Vraisemblablement au-dessus du confluent de la Durance et du Rhône, au nord d'Avignon. En réalité, au passage du Rhône, Annibal vainquit des Gaulois. Il n'y eut guère qu'une escarmouche entre éclaireurs Romains et Numides.

4. *Vous y perdîtes*, etc. Ce fut peut-être au mont Genèvre : la question est très controversée. — En tous cas le passage s'effectua dans des conditions très pénibles. Annibal eut à triompher des rigueurs de la saison, de l'insuffisance des routes, de l'hostilité des populations. On évalue à 20.000 hommes les pertes subies par son armée depuis le passage du Rhône jusqu'au moment de son arrivée en Italie.

5. *Sans peine*, Grâce surtout à sa cavalerie.

6. *Etonnées.* Cf. p. 45, n. 1.

7. *A Ticinum* (auj. Pavie), sur la rive gauche du Ticinus (le Tessin), affluent du Pô. Publius Scipion y fut vaincu par Annibal en 218 av. J.-C.

8. *Aux plus forts.* Tout ceci tend à diminuer le mérite d'Annibal. Néanmoins il est bon de rappeler qu'après les batailles du Tessin et de la Trébie, les Gaulois Cisalpins, soumis depuis peu à Rome, passèrent du côté d'Annibal et lui fournirent des soldats.

9. *Trébie*, etc. La question est posée assez gauchement. La Trébie est un autre affluent du Pô; c'est sur ses bords qu'Annibal vainquit le consul Sempronius (218 av. J.-C.)

10. *Venant après tant d'autres.* Ce n'est pas une raison !

11. *Trasimène.* A la bataille du lac Trasimene (auj. lac de Pérouse), en Etrurie, le consul Flaminius fut battu par Annibal en 217. Le consul et 15.000 Romains furent tués : 15.000 furent pris; 10,000 seulement s'échappèrent. — A *Cannes* (village d'Apulie), l'armée romaine commandée par les consuls Paul Emile et Térentius Varron, périt presque tout entière (216 av. J.-C.) — Le mot *carnage* est donc justifié.

perçâtes[1] toute l'Italie. Dites la vérité, vous n'aviez pas d'abord espéré de si grands succès.

ANNIBAL. — Je ne savais pas bien jusqu'où je pourrais aller; mais je voulais tenter la fortune. Je déconcertai les Romains par un coup si hardi et si imprévu. Quand je trouvai la fortune si favorable, je crus qu'il fallait en profiter : le succès me donna des desseins que je n'aurais jamais osé concevoir[2].

SCIPION. — Eh bien! n'est-ce pas ce que je disais[3]? La Sicile, l'Espagne, l'Italie n'étaient plus rien pour vous[4]. Les Grecs[5], avec lesquels vous vous étiez ligué, auraient bientôt subi votre joug[6].

ANNIBAL. — Mais, vous qui parlez, n'avez-vous pas fait précisément ce que vous nous reprochez d'avoir été capables de faire[7]? L'Espagne, la Sicile, Carthage même et l'Afrique ne furent rien : bientôt toute la Grèce, la Macédoine, toutes les îles, l'Égypte, l'Asie, tombèrent à vos pieds[8]; et vous aviez encore bien de la peine à souffrir que les Parthes et et les Arabes[9] fussent libres. Le monde entier était trop

1. *Perçâtes* = *passâtes à travers.*

2. *Que je n'aurais jamais osé concevoir.* L'auteur prête à Annibal un langage par trop modeste. Annibal savait ce qu'il voulait.

3. *N'est-ce pas ce que je disais?* A vrai dire, on a un peu oublié qu'il s'agit de blâmer l'*ambition.*

4. *N'étaient plus rien* = *ne vous suffisaient plus.*

5. *Les Grecs.* Ce fut avec Philippe V de Macédoine, non avec les Grecs, qu'Annibal s'allia en 215 av. J.-C.

6. *Auraient bientôt subi votre joug.* Annibal, qui se rendait compte des difficultés qu'il y aurait pour lui à se maintenir en pays étranger, n'eût sans doute point été aussi ambitieux.

7. *Capables de faire.* La réplique était facile à trouver. Au reste, il ne s'agit pas là de l'ambition de deux hommes, de Scipion et d'Annibal, mais de l'ambition de deux peuples, de Carthage et de Rome.

8. *Tombèrent à vos pieds.* A la fin du 2e siècle av. J.-C., tous les peuples touchant à la Méditerranée étaient ou soumis à Rome, ou incapables de lui tenir tête. En 146, le territoire de Carthage, la Macédoine et la Grèce furent réduits en provinces romaines. En 133, la prise de Numance par Scipion, le second Africain, assura la suprématie de Rome en Espagne d'une manière à peu près définitive. En 130, le roi de Pergame, Attale III, ayant légué son royaume aux Romains, ceux-ci eurent, sous le nom d'Asie, une nouvelle province comprenant toute la partie occidentale de l'Asie Mineure et les îles voisines. En 105, la conquête de la Gaule Narbonnaise était achevée. Seule, l'Egypte ne devint province romaine qu'un peu plus tard (30 av. J.-C.). Au cours du 1er siècle, Rome devait reculer de tous les côtés les limites de son empire.

9. *Les Parthes, les Arabes.* En réalité, les Parthes inquiétèrent longtemps en Asie les frontières des Romains, qui ne purent ja-

petit pour ces Romains qui, pendant cinq cents ans, avaient été bornés à[1] vaincre autour de leur ville les Volsques, les Sabins et les Samnites[2].

IX. CÉSAR ET CATON

Le pouvoir despotique, loin d'assurer le repos et l'autorité des princes, les rend malheureux et entraîne inévitablement leur ruine.

L'œuvre expliquée.

[L'idée exprimée dans le sous-titre, et que Fénelon a d'ailleurs fait entrer dans presque tous ses *Dialogues*, ne tient pas la plus grande place dans celui-ci : elle n'en remplit guère que la dernière partie. Le reste est une vigoureuse protestation contre l'illégalité de la conduite de César et contre la tyrannie en général. Sans prêter à l'auteur tous les sentiments qu'exprime le farouche stoïcien, il faut bien cependant considérer ses paroles comme rendant, dans l'ensemble, la pensée de Fénelon. Jules César (100-44 av. J.-C.), homme de guerre éminent, politique habile, écrivain de talent, dut à ses manœuvres adroites et à son prestige de devenir le maître de Rome tout en s'appuyant sur le parti populaire. Caton d'Utique (95-46 av. J.-C.), arrière-petit-fils de Caton l'Ancien ou le Censeur, fut l'adversaire acharné de César. Après la défaite de Pompée à Pharsale, Caton passa en Afrique, où il rejoignit Métellus Scipion, beau-père de Pompée. Scipion ayant été vaincu par César à Thapsus, Caton résolut de mourir plutôt que de tomber entre les mains du vainqueur, et se perça de son épée.]

CÉSAR. — Hélas ! mon cher Caton, te voilà en pitoyable état. L'horrible plaie[3] !

mais en venir à bout. — Ce fut seulement sous Trajan, au commencement du 2e siècle ap. J.-C., qu'une partie de l'Arabie devint province romaine.

1. *Avaient été bornés à* = *s'en étaient tenus à.*

2. *Volsques, Sabins, Samnites*, peuples de l'Italie ancienne, voisins de Rome, qui dut les soumettre les uns après les autres ; la soumission des Samnites fut particulièrement laborieuse. Vers 280 av. J.-C., la domination romaine était reconnue dans l'Italie presque entière. — On le voit, bien que Fénelon ne rende pas justice au génie militaire d'Annibal, ce dialogue a cet avantage de rappeler, dans ses principales étapes, l'expansion de la puissance romaine.

3. *L'horrible plaie.* Les faits fournissent à l'auteur un début dramatique. — Le mot *horrible* est justifié par la description que Plutarque fait du suicide de Caton. Après s'être frappé, il s'évanouit : quand il reprit ses sens, repoussant le médecin qui voulait lui donner ses soins, il

Caton — Je me perçai moi-même à Utique[1], après la bataille de Thapse[2], pour ne point survivre à la liberté; mais toi, à qui je fais pitié, d'où vient que tu m'as suivi de si près[3]? Qu'est-ce que j'aperçois? Combien de plaies sur ton corps! Attends, que je les compte. En voilà vingt-trois!

César. — Tu seras bien surpris quand tu sauras que j'ai été percé de tant de coups au milieu du sénat par mes meilleurs amis[4]. Quelle trahison!

Caton. — Non, je n'en suis pas surpris. N'étais-tu pas le tyran[5] de tes amis aussi bien que du reste des citoyens? Ne devaient-ils pas prêter leur bras à la vengeance de la patrie opprimée? Il faudrait immoler non-seulement son ami, mais encore son propre frère, à l'exemple de Timoléon[6], et ses propres enfants, comme fit l'ancien Brutus[7].

César. — Un de ses descendants[8] n'a que trop suivi cette belle leçon[9]. C'est Brutus, que j'aimais tant[10], et qui passait pour être mon fils, qui a été le chef de la conjuration pour me massacrer.

élargit de ses mains la plaie qu'il s'était faite.

1. *Utique*, ville d'Afrique, colonie phénicienne, au N.-O. de Carthage.

2. *Thapse* ou *Thapsus*, ville et port sur la côte ouest de la Byzacène (partie méridionale de la Tunisie actuelle).

3. *De si près.* Voir les dates données plus haut. La mort de César eut lieu le 15 mars 44.

4. *Mes meilleurs amis.* Le parti aristocratique avait décidé de se défaire de César par la violence. Les chefs du complot étaient Marcus Brutus, qui vivait dans l'intimité de César, et Cassius, ennemi personnel du dictateur. Ils groupèrent autour d'eux plus de soixante conjurés, dont beaucoup tenaient de César des biens et des honneurs.

5. *N'étais-tu pas le tyran...?* Nul ne songe à nier les visées tyranniques de César. Il ne faut pas cependant se le représenter comme un Denys ou un Néron. Il était d'ailleurs trop habile pour molester inutilement ses concitoyens.

6. *Timoléon de Corinthe.* Il délivra les villes grecques de Sicile de leurs tyrans et fit mettre à mort son frère, Timophane, qui voulait opprimer sa patrie (4e siècle av. J.-C.).

7. *L'ancien Brutus.* L. Junius Brutus, qui établit la république à Rome après l'expulsion des Tarquins (509 av. J.-C.), fit exécuter ses propres fils, coupables d'avoir conspiré pour rétablir la royauté.

8. *Un de ses descendants.* Cette descendance n'est pas sûre.

9. *Cette belle leçon.*

* Quelle est la valeur du mot *belle*?

10. *Que j'aimais tant*, etc. Brutus avait suivi Pompée. Après Pharsale, César non seulement lui pardonna, mais le combla de faveurs. Brutus était-il le fils de César? Le cri du dictateur, voyant Brutus lever son poignard sur lui : « Et toi aussi, mon fils! » était de nature à le faire soupçonner.

Caton. — O heureux Brutus[1], qui a rendu Rome libre, et qui a consacré ses mains[2] dans le sang d'un nouveau Tarquin[3], plus impie et plus superbe que celui qui fut chassé par Junius !

César. — Tu as toujours été prévenu contre moi, et outré dans tes maximes de vertu[4].

Caton. — Qu'est-ce qui m'a prévenu contre toi ? Ta vie dissolue, prodigue, artificieuse, efféminée ; tes dettes[5], tes brigues, ton audace ; voilà ce qui a prévenu Caton contre cet homme dont la ceinture, la robe traînante, l'air de mollesse[6] ne promettaient rien qui fût digne des anciennes mœurs. Tu ne m'as point trompé, je t'ai connu[7] dès ta jeunesse. Oh ! si l'on m'avait cru !...

César. — Tu m'aurais enveloppé dans la conjuration de Catilina[8] pour me perdre.

Caton. — Alors tu vivais en femme, et tu n'étais homme que contre ta patrie. Que ne fis-je point pour te convaincre[9] ! Mais Rome courait à sa perte, et elle ne voulait pas connaître[10] ses ennemis.

César. — Ton éloquence me fit peur, je l'avoue, et j'eus recours à l'autorité[11]. Mais tu ne peux désavouer[12] que je me tirai d'affaire en habile homme.

1. *Heureux Brutus*, etc. Les anciens ne considéraient pas le meurtre d'un tyran comme un crime : c'est Caton, et non Fénelon, qui parle ici.
2. *A consacré* = *a rendu sacrées*.
3. *Tarquin le superbe (= l'orgueilleux)*. De là l'épithète appliquée à César par Caton, et qui ne donnerait pas une idée exacte de son caractère.
4. *Maximes de vertu*. Caton, parmi la noblesse dissolue de son époque, se fit toujours remarquer par la rigidité de ses principes et de ses mœurs.
5. *Tes dettes*. Elles atteignirent bientôt un chiffre énorme, César — dont la fortune personnelle n'était pas considérable — faisant des largesses inouïes dans le dessein de gagner la faveur du peuple et aussi pour satisfaire son goût du plaisir.
6. *L'air de mollesse*, etc. César, dans sa jeunesse, affectait de se présenter ainsi ; il parvenait à séduire tout le monde par sa bonne grâce.
7. *Je t'ai connu* = *j'ai reconnu, compris ton véritable caractère*. Sylla l'avait deviné aussi ; quant à Cicéron, il ne savait trop que penser de lui.
8. *Catilina*. A l'époque de la conjuration de Catilina (63 av. J.-C.), quand le Sénat eut à délibérer sur la peine à infliger aux conjurés, César prononça un discours d'une habileté consommée pour s'opposer à leur supplice : sans la réplique de Caton, il fût parvenu à sauver leur tête.
9. *Te convaincre* = *prouver ta culpabilité*.
10. *Connaître*. Voir plus haut, n. 7.
11. *A l'autorité*. A l'autorité du peuple à qui en appela César.
12. *Désavouer*. Cf. p. 143, n. 10.

CATON. — Dis en habile scélérat. Tu éblouissais les plus sages par tes discours modérés et insinuants ; tu favorisais les conjurés sous prétexte de ne pousser pas[1] la rigueur trop loin. Moi seul je résistai en vain. Dès lors, les dieux étaient irrités contre Rome[2].

CÉSAR. — Dis-moi la vérité : tu craignis, après la bataille de Thapse, de tomber entre mes mains ; tu aurais été fort embarrassé de paraître devant moi. Hé ! ne savais-tu pas que je ne voulais que vaincre et pardonner[3] ?

CATON. — C'est le pardon du tyran, c'est la vie même ; oui, la vie de Caton due à César, que je craignais. Il valait mieux mourir que te voir.

CÉSAR. — Je t'aurais traité généreusement, comme je traitai ton fils[4]. Ne valait-il pas mieux secourir encore la république ?

CATON. — Il n'y a plus de république dès qu'il n'y a plus de liberté.

CÉSAR. — Mais, quoi ! être furieux contre soi-même !

CATON. — Mes propres mains m'ont mis en liberté malgré le tyran, et j'ai méprisé la vie qu'il m'eût offerte. Pour toi, il a fallu que tes propres amis t'aient déchiré[5] comme un monstre.

CÉSAR. — Mais si la vie était si honteuse pour un Romain après ma victoire, pourquoi m'envoyer ton fils[6] ? Voulais-tu le faire dégénérer ?

CATON. — Chacun prend son parti selon son cœur, pour vivre ou pour mourir. Caton ne pouvait que mourir ; son

1. *Ne pousser pas.* RÈGLE : *Je le perds, pour ne me perdre pas.* Cf. p. 106, n. 3.

2. *Étaient irrités contre Rome.* * Que veut dire Caton par ces mots ?

3. *Vaincre et pardonner.* Il est très vrai que César mit une sorte de coquetterie à se montrer clément envers ses adversaires politiques après leur défaite : il déclarait qu'il ne faisait aucune différence entre Pompéiens et Césariens. Aurait-il fait grâce à Caton ? C'est possible, mais ce n'est pas certain, quoi qu'en dise Plutarque.

4. *Comme je traitai ton fils.* César ne lui garda en effet aucun ressentiment. Après une jeunesse désordonnée, le fils de Caton périt à Philippes en combattant pour la liberté (42 av. J.-C.)

5. *T'aient déchiré.* La syntaxe actuelle voudrait *te déchirassent.* — Le rapprochement de *mes propres mains* et de *tes propres amis*, quoique voulu, n'est pas d'un heureux effet.

6. *Pourquoi m'envoyer ton fils ?* On ne sait sur quoi Fénelon s'appuie pour faire ainsi parler César. Plutarque rapporte que le fils de Caton était à Utique au moment de la mort de son père.

fils, moins grand que lui, pouvait encore supporter la vie, et espérer, à cause de sa jeunesse, des temps plus libres et plus heureux. Hélas! que ne souffrais-je point lorsque je laissai aller mon fils vers le tyran[1]!

CÉSAR. -- Mais pourquoi me donnes-tu le nom de tyran? Je n'ai jamais pris le titre de roi[2].

CATON. — Il est question de la chose et non pas du nom. De plus, combien de fois te vit-on prendre divers détours pour accoutumer le Sénat et le peuple à ta royauté! Antoine même, dans la fête des Lupercales[3], fut assez impudent pour te mettre, sous une apparence de jeu, un diadème autour de la tête. Ce jeu parut trop sérieux, et fit horreur. Tu sentis bien l'indignation publique, et tu renvoyas à Jupiter un honneur que tu n'osais accepter. Voilà ce qui acheva de déterminer les conjurés à ta perte. Eh bien! ne savons-nous pas ici-bas d'assez bonnes nouvelles[4]?

CÉSAR. — Trop bonnes! Mais tu ne me fais pas justice[5]. Mon gouvernement a été doux[6], je me suis comporté en vrai père de la patrie[7] : on peut en juger[8] par la douleur que le peuple témoigna après ma mort. C'est un temps où

1. *Vers le tyran.* Selon Plutarque, Caton, avant de mettre fin à ses jours, recommanda à son fils de ne pas prendre part au gouvernement de la chose publique, puisque les temps ne lui permettaient pas de le faire d'une manière digne de lui.

2. *Le titre de roi.* C'est vrai : mais à cela Caton répond victorieusement. En 45, de retour à Rome, après avoir défait les derniers partisans de Pompée, César fut nommé dictateur à vie : on lui donna des pouvoirs tels que les assemblées politiques et les magistrats ne pouvaient plus agir que selon ses volontés : c'était vraiment, en fait, la fin du régime républicain.

3. *Lupercales.* Cette fête se célébrait le 15 février en l'honneur du dieu Pan (avec qui les Romains avaient confondu l'ancien dieu italien Lupercus, protecteur des troupeaux contre les loups). A la faveur de certain divertissement tumultueux que cette fête comportait, Antoine, après entente avec César, risqua le geste dont il est ici parlé. Le peuple, qui avait paru surpris en voyant Antoine offrir le diadème à César, applaudit bruyamment quand César le refusa. Edifié, César ordonna de porter le diadème à Jupiter Capitolin.

On comparera cette scène historique avec la fin du *Cromwell* de Victor Hugo.

4. *D'assez bonnes nouvelles.*

* Que signifie ici *bonnes?*

5. *Tu ne me fais pas justice.*

* Comment dit-on aujourd'hui?

6. *A été doux.* On doit le reconnaître.

7. *Père de la patrie.* Titre solennellement décerné par le peuple à quelques personnages ayant rendu des services exceptionnels à la patrie, à Cicéron, par exemple. Ici l'expression est prise dans un sens moins précis.

8. *On en peut juger.* Cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider,* p. 56, n. 15.

tu sais que la flatterie n'est plus de saison. Hélas! ces pauvres gens, quand on leur présenta ma robe sanglante, voulurent me venger[1]. Quels regrets! Quelle pompe au Champ de Mars à mes funérailles! Qu'as-tu à répondre?

CATON. — Que le peuple est toujours peuple, crédule, grossier, capricieux, aveugle, ennemi de son véritable intérêt. Pour avoir favorisé les successeurs du tyran[2] et persécuté ses libérateurs[3], qu'est-ce que ce peuple n'a pas souffert! On a vu ruisseler le plus pur sang des citoyens par d'innombrables proscriptions. Les triumvirs[4] ont été plus barbares que les Gaulois mêmes qui prirent Rome[5]. Heureux qui n'a point vu ces jours de désolation! Mais enfin, parle-moi, ô tyran! pourquoi déchirer les entrailles[6] de Rome ta mère? Quel fruit te reste-t-il d'avoir mis ta patrie dans les fers? Est-ce de la gloire que tu cherchais? N'en aurais-tu pas trouvé une plus pure et plus éclatante à conserver la liberté et la grandeur de cette ville, reine de l'univers, comme les Fabricius[7], les Fabius, les Marcellus, les Scipion? Te fallait-il une vie douce et heureuse[8]? L'as-tu trouvée dans les horreurs[9] inséparables de

1. *Me venger.* Les regrets causés par la mort de César furent bien tels. Antoine déchaîna contre les meurtriers la fureur de la foule en prononçant l'oraison funèbre de César, devant son cadavre même. Plusieurs auteurs tragiques ont mis ces événements au théâtre (Shakespeare, Voltaire).

2. *Pour avoir favorisé les successeurs du tyran.* Antoine et Octave, qui se disputèrent l'héritage du dictateur en exploitant les regrets qu'il laissait.

3. *Ses libérateurs.* Les meurtriers de César durent fuir et leurs maisons furent brûlées.

4. *Les Triumvirs.* Octave, Antoine et Lépide formèrent en 43 av. J.-C. le second triumvirat pour se partager l'empire romain. Ils publièrent une *proscriptio*, c'est-à dire une liste de tous leurs ennemis qui devaient être mis à mort et dont les biens devaient être confisqués. Plus de 2.000 chevaliers et 300 sénateurs furent tués, et, parmi eux, Cicéron.

5. *Qui prirent Rome*, en 390 av. J.-C.

6. *Déchirer les entrailles*, etc. Ces expressions s'appliqueraient mieux à certains successeurs de César qu'à César lui-même.

7. *Fabricius.* Consul en 282 av. J.-C., il resta populaire pour le désintéressement dont il fit preuve devant les offres des Samnites, puis de Pyrrhus. — *Fabius Maximus* (mort en 202), surnommé *Cunctator* (= le temporiseur), usa les forces d'Annibal par sa tactique prudente. — *Marcellus* (mort en 208), un des généraux de la deuxième guerre punique, est célèbre surtout pour avoir pris Syracuse après un siège mémorable. — Sur *Scipion l'Africain*, voir le dialogue précédent.

8. *Te fallait-il une vie..* etc. Ici seulement apparaît l'idée annoncée.

9. *Horreurs = craintes très vives.*

la tyrannie? Tous les jours de ta vie étaient pour toi aussi périlleux que celui où tant de bons citoyens immortalisèrent leur vertu en te massacrant[1]. Tu ne voyais aucun vrai Romain dont le courage ne dût te faire pâlir d'effroi. Est-ce donc là cette vie tranquille et heureuse que tu as achetée par tant de peines et de crimes? Mais, que dis-je? Tu n'as pas eu même le temps de jouir du fruit de ton impiété. Parle, parle, tyran; tu as maintenant autant de peine à soutenir mes regards que j'en aurais eu à souffrir ta présence odieuse quand je me donnai la mort à Utique. Dis, si tu l'oses, que tu as été heureux.

César. — J'avoue que je ne l'étais pas[2]; mais c'étaient tes semblables qui troublaient mon bonheur.

Caton. — Dis plutôt que tu le troublais toi-même. Si tu avais aimé la patrie, la patrie t'aurait aimé. Celui que la patrie aime n'a pas besoin de garde[3]: la patrie entière veille autour de lui. La vraie sûreté est de ne faire que du bien et d'intéresser le monde entier à sa conservation. Tu as voulu régner et te faire craindre. Eh bien! tu as régné, on t'a craint; mais les hommes se sont délivrés du tyran et de la crainte tout ensemble. Ainsi périssent ceux qui, voulant être craints de tous les hommes, ont eux-mêmes tout à craindre de tous les hommes intéressés à les prévenir et à se délivrer.

César. — Mais cette puissance, que tu appelles tyrannique, était devenue nécessaire[4]. Rome ne pouvait plus soutenir[5] sa liberté; il lui fallait un maître. Pompée commençait à l'être : je ne pus souffrir qu'il le fût à mon préjudice.

Caton. — Il fallait abattre le tyran, sans aspirer à la tyrannie. Après tout, si Rome était assez lâche pour ne pouvoir plus se passer d'un maître, il valait mieux laisser faire ce crime à un autre. Quand un voyageur va tomber

1. *En te massacrant*. Cf. p. 180, n. 1.

2. *Que je ne l'étais pas*. Le dessein bien arrêté de faire reconnaître leurs torts à la plupart des personnages qui figurent dans ses *Dialogues* amène Fénelon à leur prêter, çà et là, un rôle quelque peu effacé dans la discussion.

3. *Celui que la patrie aime*, etc. Lieu commun cher à l'auteur : on a déjà rencontré les mêmes expressions dans *Romulus et Numa* (p. 149, n. 10), dans *Platon et Denys* (p. 167, n. 3).

4. *Était devenue nécessaire*. Par la corruption des mœurs politiques.

5. *Soutenir sa liberté = supporter, s'accommoder de sa liberté.*

entre les mains des scélérats qui se préparent à le voler, faut-il les prévenir en se hâtant de faire une action si horrible? Mais la trop grande autorité de Pompée t'a servi de prétexte. Ne sait-on pas ce que tu dis, en allant en Espagne [1], dans une petite ville où divers citoyens briguaient la magistrature? Crois-tu qu'on ait oublié ce vers grec [2] qui était si souvent dans ta bouche? De plus, si tu connaissais la misère et l'infamie de la tyrannie, que ne la quittais-tu?

CÉSAR. — Hé! quel moyen de la quitter? Le sentier par où l'on y monte est rude et escarpé; mais il n'y a point de chemin pour en descendre : on n'en sort qu'en tombant dans le précipice.

CATON. — Malheureux! pourquoi donc y aspirer? Pourquoi tout renverser pour y parvenir? Pourquoi verser tant de sang, et n'épargner pas le tien même, qui fut encore répandu trop tard [3]? Tu cherches de vaines excuses.

CÉSAR. — Et toi, tu ne me réponds pas. Je te demande comment on peut avec sûreté quitter la tyrannie.

CATON. — Va le demander à Sylla [4], et tais-toi. Consulte ce monstre affamé de sang; son exemple te fera rougir. Adieu; je crains que l'ombre de Brutus [5] ne soit indignée, si elle me voyait [6] parlant avec toi.

1. *En Espagne.* Selon Plutarque, César, en traversant les Alpes, passa par une petite ville : ses compagnons se demandaient en riant s'il n'y avait point de rivalités entre les principaux de l'endroit pour obtenir les honneurs : « Je ne sais, dit César, mais, quant à moi, j'aimerais mieux être le premier ici que le second à Rome. »

2. *Ce vers grec.* Il s'agit de deux vers des *Phéniciennes* d'Euripide, dont voici le sens : « S'il est permis d'être injuste, c'est pour régner; pour le reste, il vaut mieux être juste. »

3. *Trop tard.* Trait de caractère implacable.

4. *Sylla.* Après avoir ensanglanté Rome par ses proscriptions et tout fait pour ruiner le parti populaire, le dictateur Sylla abdiqua la charge suprême qui lui avait été confiée pour tout le temps qu'il le jugerait nécessaire (79 av. J.-C.). Il mourut en 78. Comment ne pas rappeler les vers où Corneille a si fortement marqué le contraste entre la destinée de Sylla et celle de César?

> Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
> Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
> L'autre, tout débonnaire, au milieu du Sénat
> A vu trancher ses jours par un assassinat.
>
> (*Cinna*, II, 1.)

5. *Brutus.* Il se tua de désespoir après la défaite de Philippes (42 av. J.-C.)

6. *Si elle me voyait.* Les temps de cette phrase ne concordent pas.

X. CALIGULA ET NÉRON

Dangers du pouvoir absolu dans un souverain qui a la tête faible.

L'œuvre expliquée.

[Il n'y a pas dans ce dialogue le contraste qu'on trouve souvent établi entre les interlocuteurs : Caligula et Néron se valent. Aussi est-ce moins une discussion qu'un rappel assez cynique des titres de ces deux monstres au mépris de la postérité. Il eût été par trop invraisemblable que Fénelon prêtât cette fois des sentiments de repentir à ses personnages ; à peine Néron se borne-t-il vers la fin à plaider timidement et de façon assez indirecte les circonstances atténuantes. La leçon de morale ressort ici des faits rappelés ; ils sont assez éloquents par eux-mêmes, et tout commentaire était superflu. — Caligula, fils de Germanicus et d'Agrippine, fut adopté par Tibère et lui succéda en 37 ap. J.-C., Après quelques mois d'un régime juste et bienfaisant, il devint brusquement le tyran féroce que l'on sait : une maladie grave affaiblit son cerveau et il agit désormais comme un fou sanguinaire. — Néron, fils de Domitius Ahenobarbus et d'Agrippine (fille de Germanicus et d'Agrippine), fut adopté, grâce aux intrigues de sa mère, par l'empereur Claude, à qui il succéda en 54 ap. J.-C. Sympathique à ses débuts, le jeune empereur ne tarda pas à devenir un tyran licencieux et cruel.]

CALIGULA. — Je suis ravi de te voir : tu es une rareté. On a voulu me donner de la jalousie contre toi, en m'assurant que tu m'as surpassé en prodiges[1] ; mais je n'en crois rien.

NÉRON. — Belle comparaison[2] ! Tu étais un fou[3]. Pour moi, je me suis joué des hommes et je leur ai fait voir des choses qu'ils n'avaient jamais vues. J'ai fait périr ma mère, ma femme, mon gouverneur, mon précepteur[4] ; j'ai brûlé

1. *En prodiges.* Les deux tyrans se comprennent à demi-mot.
* Que pensez-vous du *ton* que prend Caligula ?
2. *Belle comparaison!*
* Que signifie *belle ?*
3. *Tu étais un fou.*
* Montrez comment ces mots impliquent chez Néron l'orgueil du mal.

4. *Ma mère.* Il la fit assassiner en 59. — *Ma femme.* Octavie, mise à mort en 62 par ordre de Néron, qui l'avait déjà répudiée. — *Mon gouverneur.* Burrhus. — *Mon précepteur.* Le célèbre philosophe Sénèque, qui dut, après la découverte de la conspiration de Pison, se donner la mort par ordre de l'empereur en 65.

ma patrie[1]. Voilà des coups[2] d'un grand courage qui s'élève au-dessus de la faiblesse humaine. Le vulgaire appelle cela cruauté; moi je l'appelle mépris de la nature entière et grandeur d'âme[3].

CALIGULA. — Tu fais le fanfaron. As-tu étouffé comme moi ton père mourant[4]? As-tu caressé comme moi ta femme[5] en lui disant : « Jolie petite tête, que je ferai couper quand il me plaira! »

NÉRON. — Tout cela n'est que gentillesse[6] : pour moi, je n'avance rien qui ne soit solide. Hé! vraiment, j'avais oublié un des beaux endroits de ma vie : c'est d'avoir fait mourir mon frère Britannicus[7].

CALIGULA. — C'est quelque chose, je l'avoue. Sans doute, tu l'as fait pour imiter la vertu du grand fondateur de Rome, qui, pour le bien public, n'épargna pas même le sang de son frère[8]. Mais tu n'étais qu'un musicien[9].

NÉRON. — Pour toi, tu avais des prétentions plus hautes[10]; tu voulais être dieu, et massacrer tous ceux qui en[11] auraient douté.

CALIGULA. — Pourquoi non? Pouvait-on mieux employer la vie des hommes que de la sacrifier à ma divinité[12]? C'étaient autant de victimes immolées sur mes autels[13].

1. *J'ai brûlé ma patrie.* C'est en 64 qu'eut lieu le grand incendie qui dévora plusieurs quartiers de Rome et qui fut *peut-être* allumé par ordre de Néron. L'empereur affecta d'en accuser les chrétiens, dont beaucoup furent livrés à d'horribles supplices. Si Néron n'avait pas la forfanterie du crime, il ajouterait qu'il fit rebâtir la ville sur un plan meilleur et avec magnificence.
2. *Coups* = *traits.*
3. *Grandeur d'âme.* Sans doute de ce cynisme se dégage une leçon : mais cette partie du dialogue n'en est pas moins pénible.
4. *Ton père mourant.* La mort de Tibère fut causée ou hâtée par Caligula : ce fut en sa présence qu'un officier étouffa sous des couvertures l'empereur mourant.
5. *Ta femme.* La femme de Caligula s'appelait Cœsonia.
6. *Gentillesse* = *plaisanterie.*
7. *Britannicus.* Fils de l'empereur Claude et de Messaline; l'adoption de Néron par Claude priva Britannicus du trône. Néron le fit empoisonner dans un banquet (en 55). Racine a mis ce crime à la scène, d'après l'historien Tacite, dans sa tragédie de *Britannicus.*
8. *De son frère.* Cf. p. 149, n. 8. — Caligula a, comme il sied, la plaisanterie lourde.
9. *Qu'un musicien.* Néron avait de bonne heure appris la musique et le chant. Il n'hésita pas à se produire au théâtre, et il prenait, cela s'entend, ses précautions pour être applaudi.
10. *Plus hautes.* La riposte de Néron n'est pas maladroite.
11. *En auraient douté.* RÈGLE : *Il demande à boire; on lui en apporte.* Cf. p. 34, n. 1.
12. *A ma divinité* = *à ma personne divine.*
13. *Sur mes autels.* Il se fit lui-

Néron. — Je ne donnais point dans de telles visions[1], mais j'étais le plus grand musicien et le comédien le plus parfait[2] de l'empire : j'étais même bon poète[3].

Caligula. — Du moins tu le croyais ; mais les autres n'en croyaient rien : on se moquait de ta voix et de tes vers.

Néron. — On ne s'en moquait pas impunément. Lucain se repentit d'avoir voulu me surpasser[4].

Caligula. — Voilà un bel honneur pour un empereur romain, que de monter sur le théâtre comme un bouffon, d'être jaloux des poètes, et de s'attirer la dérision publique !

Néron. — C'est le voyage que je fis dans la Grèce[5] qui m'échauffa la cervelle sur le théâtre[6] et sur toutes les représentations.

Caligula. — Tu devais[7] demeurer en Grèce pour y gagner ta vie en comédien, et laisser faire un autre empereur à Rome, qui en soutînt mieux la majesté[8].

Néron. — N'avais-je pas ma maison dorée[9], qui devait

même élever un temple sous le nom de *Jupiter Latiaris* et nomma des prêtres chargés de ce nouveau culte.

1. *Visions* = *idées chimériques*. Sur *donner*, cf. p. 63, n. 1.

2. *Le comédien le plus parfait*. On connaît le cri de Néron mourant : « Quel artiste disparaît avec moi ! »

3. *Bon poète*. Selon Tacite, il chargeait de jeunes poètes de retoucher ses vers.

4. *Lucain*. Poète latin, neveu de Sénèque, auteur d'un poème d'inspiration républicaine, intitulé la *Pharsale*. Il avait d'abord joui de la faveur de l'empereur ; mais Néron devint jaloux de son talent. Impliqué dans la conspiration de Pison, il reçut l'ordre de se donner la mort en 65 après J.-C. Il n'avait que 26 ans.

5. *En Grèce*. Il tenait à s'y faire applaudir par les connaisseurs. On ne lui ménagea en Grèce ni les couronnes ni les flatteries, et il revint de ce voyage grisé par ces succès. *La cervelle échauffée* = *grisé*.

6. *Sur le théâtre* = *pour le* théâtre, *au sujet du* théâtre.

7. *Tu devais* = *tu aurais dû*. Règle : *Dans l'ancienne langue, comme en latin, les verbes marquant possibilité, obligation, convenance, ont aux temps de l'indicatif le sens du conditionnel*. Ex. :

Vous dont **j'ai pu** (= j'aurais pu)
[laisser vieillir l'ambition.
(Racine.)

8. *Qui en soutînt mieux la majesté*. *En* représente *empereur*. Le sens est donc : *qui conservât mieux la majesté qui convient à un empereur*.

9. *Ma maison dorée*. Néron bâtit deux magnifiques palais : le premier devint la proie des flammes lors du grand incendie de Rome. Ce fut alors qu'il commença un nouveau palais connu sous le nom de *Maison d'or*, dont le plan était si vaste qu'il était coupé par la Voie Sacrée et plusieurs autres rues. La construction n'en étant pas achevée à la mort de Néron, Vespasien borna le palais au Palatin et transforma le reste de la Maison d'or en édifices privés ou publics ; ce palais lui-même ne fut terminé que sous Domitien.

être plus grande que les plus grandes villes ? Oui-da[1], je m'entendais en magnificence.

Caligula. — Si on l'eût achevée, cette maison, il aurait fallu que les Romains fussent allés[2] loger hors de Rome. Cette maison était proportionnée au colosse[3] qui te représentait, et non pas à toi, qui n'étais pas plus grand qu'un autre homme.

Néron. — C'est que je visais au grand.

Caligula. — Non ; tu visais au gigantesque et au monstrueux. Mais tous ces beaux desseins furent renversés par Vindex[4].

Néron. — Et les tiens par Chéréas[5], comme tu allais au théâtre.

Caligula. — A n'en point mentir[6], nous fîmes tous deux une fin assez malheureuse, et dans la fleur de notre jeunesse[7].

Néron. — Il faut dire la vérité ; peu de gens étaient intéressés à faire des vœux pour nous et à nous souhaiter une longue vie[8]. On passe mal son temps à se croire[9] toujours entre des poignards.

Caligula. — De la manière que tu en parles[10], tu ferais croire que si tu retournais au monde, tu changerais de vie.

Neron. — Point du tout, je ne pourrais gagner sur moi de me modérer. Vois-tu bien, mon pauvre ami[11] (et tu l'as senti aussi bien que moi), c'est une étrange chose que de pouvoir tout. Quand on a la tête un peu faible, elle tourne bien vite dans cette puissance sans bornes. Tel serait sage

1. *Oui-da* = *oui vraiment*. Locution du langage familier.

2. *Fussent allés loger*. Cf. p. 188, n. 9. La syntaxe actuelle exigerait *allassent*.

3. *Colosse*. Cette statue, de 120 pieds de haut, était placée à l'entrée du palais.

4. *Vindex*. Gaulois d'origine, propréteur de la Lyonnaise, proclama en 68 Galba à la place de Néron.

5. *Chéréas*. Tribun d'une cohorte prétorienne : il tua Caligula en 41. La femme et la fille de Caligula furent également mises à mort.

6. *A n'en point mentir*. *En* représente ce qui suit

7. *Jeunesse*. Caligula à 29 ans, Néron a 31 ans.

8. *Une longue vie*. Idée plusieurs fois exprimée dans ces *Dialogues*.

9. *A se croire* = *quand on se croit*.

10. *De la manière que tu* = *d'après* la manière (aujourd'hui : *à* la manière) *dont* tu en parles.

11. *Mon pauvre ami*. Ton singulier pour un Néron.

dans une condition médiocre[1], qui devient fou quand il est le maître du monde[2].

Caligula. — Cette folie serait bien jolie[3] si elle n'avait rien à craindre[4] ; mais les conjurations, les troubles, les remords, les embarras d'un grand empire gâtent le métier[5]. D'ailleurs, la comédie[6] est courte ; ou plutôt c'est une horrible tragédie qui finit tout à coup. Il faut venir compter ici[7] avec ces trois vieillards[8] chagrins[9] et sévères, qui n'entendent point raillerie, et qui punissent comme des scélérats ceux qui se faisaient adorer sur la terre. Je vois venir Domitien, Commode, Caracalla et Héliogabale, chargés de chaînes, qui vont passer leur temps aussi mal que nous[10].

XI. LOUIS XI ET LOUIS XII

La générosité et la bonne foi sont de plus sûres maximes en politique que la cruauté et la finesse.

L'œuvre expliquée.

[Les idées de Fénelon sur le gouvernement des peuples devaient l'amener à opposer les caractères de ces deux monarques, afin de présenter à son élève le « Père du peuple » comme un modèle à imiter. — Louis XI (1423-1483), roi en 1461, fit beaucoup pour le pouvoir royal et pour l'unité de la France : mais son caractère rusé et cruel a fait tort à sa mémoire. — Louis XII (1462-1515), roi en 1498, fut loin de jouer un aussi grand rôle que Louis XI ; mais il doit à sa bonté et à son esprit d'économie une grande popularité.]

Louis XI. — Voilà, si je ne me trompe, un de mes suc-

1. *Médiocre* = *moyenne, ordinaire.*
2. *Le maître du monde.* Il va de soi que ce n'est pas une excuse.
3. *Bien jolie* = *agréable.*
4. *Elle n'avait*, etc. Remarquer l'emploi du mot abstrait (*folie*), représenté par *elle*, comme sujet de *avoir à craindre.*
5. *Gâtent le métier.*
* En quel sens ?
6. *La comédie.* Le mot n'est pas préparé.
7. *Compter avec* = *rendre ses comptes à* (fig.).
8. *Ces trois vieillards.* Les trois juges des Enfers, Minos, Eaque, Rhadamante.
9. *Chagrins* = d'*humeur difficile.*
10. *Aussi mal que nous.* Les quatre empereurs romains nommés dans cette phrase ont été les dignes continuateurs de Caligula et de Néron. Également odieux par leur férocité, ils eurent tous les quatre une fin tragique, Domitien en 96, Commode en 192, Caracalla en 217, Héliogabale en 222.

cesseurs. Quoique les ombres n'aient plus ici-bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourrait bien être quelque roi de France, car je vois que ces autres ombres la respectent et lui parlent français. Qui es-tu ? Dis-le-moi, je te prie.

Louis XII. — Je suis le duc d'Orléans[1], devenu roi sous le nom de Louis XII.

Louis XI. — Comment as-tu gouverné mon royaume ?

Louis XII. — Tout autrement que toi. Tu te faisais craindre, je me suis fait aimer. Tu as commencé par charger les peuples[2] ; je les ai soulagés[3], et j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis[4].

Louis XI. — Tu savais donc bien mal l'art de régner. C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une autorité sans bornes[5] ; c'est moi qui ai dissipé les ligues[6] des princes et des seigneurs ; c'est moi qui ai levé des sommes immenses[7]. J'ai découvert les secrets des autres[8] ; j'ai su cacher les miens. La finesse[9], la hauteur et la sévérité sont les vraies maximes du gouvernement. J'ai grand'peur que tu auras tout gâté[10], et que ta mollesse aura détruit tout mon ouvrage.

1. *Duc d'Orléans.* Ce fut en cette qualité qu'il disputa d'abord, sans succès, le pouvoir à Anne de Beaujeu, fille aînée de Louis XI, au début du règne de Charles VIII.

2. *Charger les peuples.* Un de ses premiers actes fut en effet d'accroître la taille.

3. *Je les ai soulagés.* D'un tiers des impôts.

4. *Mes ennemis.* S'il l'entend de ses ennemis du dedans, il a raison ; mais s'il s'agit de guerres faites au dehors il n'a pas le droit de tenir ce langage.

5. *Dans une autorité sans bornes.* Ce fut en effet lui qui, en triomphant de ce qui restait de féodalité apanagée en France, brisa le principal obstacle qui s'opposât encore à l'établissement d'un pouvoir royal absolu. Mais les institutions de Charles VII avaient déjà fait beaucoup pour la monarchie.

6. *Qui ai dissipé les ligues.* La Ligue du *Bien public*, coalition formée contre Louis XI par la grande féodalité, appuyée sur le jeune duc de Berry, frère du roi, fut dissoute en 1465 (Traités de Conflans et de Saint-Maur).

7. *Des sommes immenses.* On l'a surnommé « le mangeur de taille. »

8. *Les secrets des autres.* Tous les moyens lui étaient bons pour cela.

9. *Finesse = esprit de ruse.*

10. *Que tu auras tout gâté.* Nous dirions aujourd'hui, avec une subordination plus étroite : *que tu n'aies* ou *que tu aies tout gâté.* — Dans une proposition indépendante, le futur antérieur exprime une affirmation atténuée. *Tu auras tout gâté* signifierait : *tu as peut-être* ou *probablement tout gâté.* Cf. plus loin : *que tu auras sans doute apprise*, proposition relative où ce temps a la même valeur. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 433.

Louis XII. — J'ai montré, par les succès de mes maximes, que les tiennes étaient fausses et pernicieuses. Je me suis fait aimer ; j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruiner mon peuple. Ta mémoire est odieuse ; la mienne est respectée. Pendant ma vie on m'a été fidèle : après ma mort on me pleure, et on craint de ne trouver jamais un aussi bon roi. Quand on se trouve si bien de la générosité et de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté et la finesse[1].

Louis XI. — Voilà une belle philosophie, que tu auras sans doute apprise dans cette longue prison où l'on m'a dit que tu as langui avant que de monter sur le trône[2].

Louis XII. — Cette prison a été moins honteuse que la tienne de Péronne[3]. Voilà à quoi sert[4] la finesse et la tromperie : on se fait prendre par son ennemi. La bonne foi n'exposerait pas à de si grands périls[5].

Louis XI. — Mais j'ai su, par adresse[6], me tirer des mains du duc de Bourgogne.

Louis XII. — Oui, à force d'argent[7], dont tu corrompis ses domestiques[8], et en le suivant honteusement à la ruine[9] de tes alliés les Liégeois, qu'il te fallut aller voir périr[10].

1. *La cruauté et la finesse.* Il n'y a qu'à souscrire à ce que dit ici Louis XII. On évoque, par contraste, le souvenir de Louis XI enfermé dans son château de Plessis-les-Tours et passant ses derniers jours en proie à de folles terreurs.

2. *Avant que de monter.* Règle : *Il a agi avant que de savoir.* Cf. p. 123, n. 5. — Le duc d'Orléans, engagé dans la lutte contre Anne de Beaujeu, avait été battu et fait prisonnier à Saint-Aubin-du-Cormier : il resta enfermé dans la tour de Bourges de 1488 à 1491.

3. *La tienne de Péronne.* Il faudrait aujourd'hui répéter le nom et dire : *ta prison de Péronne.* — Retenu prisonnier à Péronne par Charles le Téméraire, avec qui il avait eu une entrevue et qu'il croyait amener à ses volontés, Louis XI fut forcé d'y signer un traité onéreux (1468).

4. *Sert la finesse et la tromperie.* L'accord du verbe est fait avec le sujet le plus voisin. Cf. Crouzet.... *Gr. Fr.*, § 360.

5. *La bonne foi n'exposerait pas à de si grands périls.* On aimerait à en être sûr. Le langage de Louis XII n'en est pas moins noble.

6. *Par adresse = habilement.*

7. *Dont tu corrompis.* Le substantif antécédent de *dont* n'étant pas déterminé, on ne pourrait construire ainsi aujourd'hui.

8. *Domestiques = personnes attachées à sa maison.* Louis XI fut assez adroit pour détacher de Charles le Téméraire l'historien Commines, politique profond, qui devint depuis un de ses conseillers.

9. *Le suivant... à la ruine = en allant assister avec lui à la ruine.* Construction inadmissible.

10. *Voir périr.* Charles le Téméraire avait exigé que Louis XI vînt l'aider à réprimer le soulèvement des habitants de Liège,

Louis XI. — As-tu étendu le royaume[1] comme je l'ai fait? J'ai réuni à la couronne le duché de Bourgogne, le comté de Provence, et la Guienne même.

Louis XII. — Je t'entends : tu savais l'art de te défaire d'un frère[2] pour avoir son partage[3]; tu as profité du malheur du duc de Bourgogne[4], qui courut à sa perte ; tu gagnas le conseiller du comte de Provence pour attraper sa succession[5]. Pour moi, je me suis contenté d'avoir la Bretagne par une alliance légitime avec l'héritière de cette maison[6], que j'aimais, et que j'épousai après la mort de ton fils. D'ailleurs, j'ai moins songé à avoir de nouveaux sujets, qu'à rendre fidèles et heureux ceux que j'avais déjà[7]. J'ai éprouvé même, par les guerres de Naples et de Milan, combien les conquêtes éloignées nuisent à un Etat[8].

Louis XI. — Je vois bien que tu manquais d'ambition et de génie.

Louis XII. — Je manquais de ce génie faux[9] et trompeur

révoltés contre leur évêque (qui dépendait du duc de Bourgogne). Les Liégeois se battaient, dit-on, au cri de « Vive le roi de France ! »

1. *As-tu étendu...?* Assurément non.

2. *Te défaire d'un frère.* Charles, duc de Guyenne, étant mort subitement en 1472, tout le monde soupçonna Louis XI, son frère, de l'avoir fait empoisonner.

3. *Partage = part qui revient à quelqu'un.*

4. *Du malheur du duc de Bourgogne.* Charles le Téméraire, mort au siège de Nancy en 1477.

5. *Attraper sa succession.* Expression heureuse pour rappeler la politique d'un prince toujours aux aguets et prêt à saisir toute bonne occasion. — René d'Anjou, comte de Provence, sur les conseils de Palamède de Forbin et après une entrevue qu'il eut à Lyon avec Louis XI, donna par testament ses domaines à son neveu Charles du Maine : il était stipulé qu'à la mort de ce dernier, la Provence reviendrait à la couronne de France. Charles mourut en 1481.

6. *Avec l'héritière de cette maison.* Anne de Bretagne, mariée successivement à Charles VIII (fils de Louis XI) et à Louis XII.

7. *Ceux que j'avais déjà.* Voilà une de ces phrases, aisées à détacher, qui ne sont que des maximes à l'adresse du duc de Bourgogne.

8. *Nuisent à un Etat.* La politique extérieure de Louis XII fut déplorable. Louis XII passe rapidement sur la partie fâcheuse de son règne : ses expéditions en Italie furent désastreuses pour la France : le prudent Louis XI ne les eût sans doute pas entreprises, et il ne tiendrait qu'à lui d'embarrasser Louis XII en le poussant sur ce sujet, si ce dernier ne prenait les devants en reconnaissant malgré tout ses erreurs. Ce n'est pas aux dernières paroles de Louis XII que répondent les mots « *tu manquais d'ambition.* »

9. *Génie faux.* Louis XII, en répliquant, prend le mot dans un autre sens *(naturel, caractère)*. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, p. 14.

qui t'avait tant décrié, et de cette ambition qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité et la justice[1].

Louis XI. — Tu parles trop.

Louis XII. — C'est toi qui as souvent trop parlé[2]. As-tu oublié le marchand de Bordeaux, établi en Angleterre, et le roi Edouard, que tu convias à venir à Paris ? Adieu.

XII. LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

L'œuvre expliquée.

[Les personnages de ce dialogue sont supposés vivants. — Certains passages de Fénelon semblent indiquer que sa conception de la patrie est assez large (voir le dialogue entre Socrate et Alcibiade p. 160, n. 9). Mais la hardiesse de ses théories ne porte pas atteinte en lui à l'idée même de patrie : ce dialogue, justement célèbre, le prouve éloquemment. — Charles, duc de Bourbon (1489-1527), fait connétable par François Ier, après s'être distingué à Marignan, fut nommé vice-roi du Milanais. La reine-mère le dépouilla de ses biens parce qu'il avait refusé sa main. Il passa alors au service de Charles-Quint et combattit les Français en Italie. — Bayard, dit le Chevalier sans peur et sans reproche (1476-1524), se signala, du côté des Français, dans toutes les batailles qui se livrèrent pendant le premier quart du seizième siècle. Il protégeait la retraite de l'armée à Romagnano (province de Novare), quand il fut mortellement blessé.]

Bourbon. — N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand

1. *Ambition qui met l'honneur à*, etc. Expression bien lourde.

2. *Qui as trop parlé*. Il est regrettable que le dialogue s'arrête sur un détail trop particulier et ne rappelant pas un trait de caractère essentiel. Voici les faits auxquels se rapporte ce passage. — Louis XI, ayant un jour parlé en plaisantant de la facilité avec laquelle il renvoyait les Anglais chez eux, s'aperçut trop tard qu'il avait été entendu par un marchand gascon établi en Angleterre, et qui se trouvait derrière lui. Le marchand, invité à parler, lui demanda un passe-port pour transporter du vin en Angleterre. Le roi le lui accorda, mais, voulant l'empêcher de retourner dans ce pays, il lui donna un emploi en France et une somme pour faire revenir sa femme. — A l'entrevue de Picquigny (Somme) qui eut lieu en 1475 entre Louis XI et Edouard IV, le roi de France invita le roi d'Angleterre à venir le voir à Paris : l'empressement du roi d'Angleterre à accueillir l'invitation du roi de France fit regretter à celui-ci de l'avoir formulée.

coup ? Oui, c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse [1] et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie [2]. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. — C'est avec douleur que je vous vois [3] aussi.

BOURBON. — Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je te veux garder [4] comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étais mon propre frère [5]. Ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAYARD. — Hé ! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine [6]. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

BOURBON. — Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour [7] te guérir.

BAYARD. — Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

BOURBON. — Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet [8] ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières [9]. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux [10] ne

1. *Vandenesse.* Frère du maréchal de Chabannes, il périt dans les mêmes circonstances que Bayard.

2. *Touché pour sa patrie* = *sensible à ce qui concerne sa patrie.*

3. *Je vous vois.* Le ton de Bayard est plus respectueux, bien qu'il ait le beau rôle dans cette scène.

4. *Je te veux garder.* RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 56, n. 15.

5. *Mon propre frère.* Ces prévenances font ressortir davantage ce qu'il y a de sévère et d'attristé dans le langage de Bayard.

6. *Dont je suis en peine.* Il faudrait dire aujourd'hui : *que je suis en peine.*

7. *Pour* = *à.*

8. *Bonnivet.* Amiral de France, favori de François Ier. Il commandait l'armée française en Italie ; il fit preuve d'une grande incapacité et fut tué à la bataille de Pavie (1525).

9. *Journalières* = *variables, inconstantes.*

10. *Les Impériaux.* Les soldats de Charles-Quint.

pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières[1] contre eux.

BAYARD. — Pour moi, je ne puis jamais oublier[2] que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang[3] qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

BOURBON. — Quoi ! Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! Je te plains, et tu m'insultes !

BAYARD. — Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache: j'ai sacrifié la mienne[4] à mon devoir; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français : mon état est digne d'envie.

BOURBON. — Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout ; appelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD. — Oui; on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir; il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

BOURBON. — Mais ma patrie a été ingrate[5] après tant de services que je lui avais rendus. Madame[6] m'a fait traiter

1. *Mézières*. Cette ville fut assiégée en 1521 par une armée considérable d'Impériaux : Bayard les contraignit à lever le siège.

2. *Je ne puis jamais oublier*. La reprise de ces mots accentue ce qu'il y a de reproches dans la réponse de Bayard.

3. *Du plus noble sang*. Le sang des Bourbons.

4. *La mienne*. Fénelon n'aurait pas dû employer ce pronom possessif, car le mot *vie* vient d'être pris dans un sens plus général.

5. *A été ingrate*. Il ne faut pas oublier que, dans son dépit, le connétable avait préparé avec l'empereur un partage de la France (voir la fin du dialogue).

6. *Madame*. Louise de Savoie, mère de François Ier. Elle réclama les biens de Suzanne de Bourbon, femme du connétable et fille d'Anne de Beaujeu, qui mourut en 1521. Le parlement lui donna raison. Dès lors le connétable, irrité, noua avec Charles-Quint des négociations qui aboutirent à un traité prévoyant un véritable démembrement de la France.

indignement, par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques[1], Matignon et d'Argouges[2]. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

Bayard. — Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France[3] et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout[4], que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Bourbon. — Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition[5] pour me jeter dans cette extrémité[6]? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bayard. — Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros[7] que le courage.

Bourbon. — Mais le roi étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bayard. — Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait[8]. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même[9] d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi[10].

1. *Domestiques*. Cf. p. 192, n. 8.

2. *Matignon et d'Argouges*. Gentilshommes normands de la maison du connétable, qui mirent le roi de France au courant des négociations du duc de Bourbon avec Charles-Quint.

3. *Manquer à* = *ne pas faire ce qu'on doit à*.

4. *Inutile à tout* = *qui ne rend nuls services, dont on n'utilise pas les talents*.

5. *La vengeance s'est jointe à l'ambition*. Il a déjà dit qu'il avait agi par *vengeance* : quant à l'*ambition*, il n'en a pas encore parlé. En réalité, il ne s'agit guère que de la *vengeance*.

6. *Extrémité* = *résolution, parti extrême*.

7. *La vertu d'un héros* = une vertu *digne d'un héros*. Il peut arriver en effet qu'il faille plus de courage pour se contraindre que pour céder au ressentiment et en braver les conséquences.

8. *La France entière le méritait*. Fénelon distingue entre la personne du roi et la France. Ici se dégage l'idée maîtresse du dialogue : la patrie est inviolable. Au reste la pensée de l'auteur est celle-ci : *en admettant que le roi ne le méritât pas*, et non : *s'il est vrai que le roi ne le méritait pas*.

9. *Vous vous deviez à vous-même*. * Quel est le sens de cette expression?

10. *Un jour roi*. Avec le connétable s'éteignit la branche aînée de la maison de Bourbon : mais la branche cadette parvint au

Bourbon. — Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

Bayard. — Je le sais bien ; mais le vrai courage consiste à y résister [1]. Si vous connaissez [2] votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs ; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi [3] dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas [4], quand même il vous donnerait sa sœur en mariage et qu'il partagerait la France avec vous [5], il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! Ah ! quelle honte ! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu [6], et ne cessant de dire la vérité.

trône de France en 1589 dans la personne de Henri IV.

1. *Le vrai courage consiste à*, etc. Idée morale très élevée.

2. *Si vous connaissez = puisque vous reconnaissez.*

3. *Que moi.*

* Quelle est la fonction grammaticale de *moi ?*

4. *Quand l'empereur ne vous tromperait pas*. Insinuation adroite. En fait, le connétable put voir que Charles-Quint ne mettait pas grand empressement à tenir ses promesses.

5. *Partagerait la France avec vous.* En vertu du traité conclu entre Charles-Quint, Henri VIII d'Angleterre et le connétable de Bourbon, ce dernier devait épouser Léonor, sœur de l'empereur, et devenir le chef d'un État comprenant l'ancien royaume d'Arles, la Provence et le Dauphiné.

6. *Comme il a vécu.*

* Précisez sa pensée.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

CHOIX DE FABLES

CHOIX DE DIALOGUES DES MORTS

(Voir *Fénelon par l'Image* à la fin du volume.)

Imprimerie du Journal *Le Havre* (O. Randolet), rue Fontenelle, 35, Le Havre.

FÉNELON

ET LE DUC DE BOURGOGNE

PAR L'IMAGE

Les Fables et les Dialogues des Morts

Fénelon et le Duc de Bourgogne par l'image



Fig. 7. — Château de Fénelon, dans le Périgord. (B. N. E.)

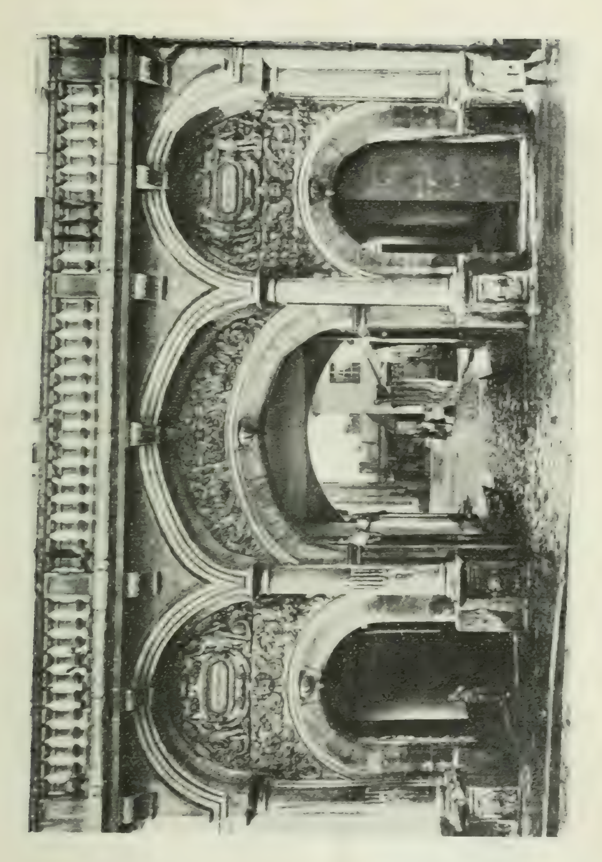


Photo O. Masson, Cambrai.

FIG. 8. — Façade de l'ancien palais archiépiscopal de Fénelon, à Cambrai.



Fig. 9. — Portrait du duc de Bourgogne. (B. N. E.)
Gravé par Edelinck d'après de Troy.



Fig. 10. — **Les trois Enfants de France.** (B. N. E.)

Le duc de Bourgogne, à droite, et ses deux frères, le duc d'Anjou et le duc de Berry, jouant au jeu des fortifications.



Fig. 11. — Les trois Enfants de France jouant au trictrac. (B. N. E.)

Le duc de Bourgogne est assis à droite.



Fig. 12. — Le duc de Bourgogne en mousquetaire. (B. N. E.)

Dès le mois de mai 1689, Louis XIV fit entrer son petit-fils dans le corps des mousquetaires.



Fig. 13. — Portrait équestre du duc de Bourgogne. (B. N. E.)



Fig. 14. — Cérémonie du mariage du duc de Bourgogne avec la princesse de Savoie, dans la chapelle de Versailles, le 7 décembre 1697 (B. N. E.)



Fig. 15. — **La maison royale de France.**

(D'après une estampe de la Bibliothèque nationale.)

En haut : le buste de Louis XIV ; *de gauche à droite :* le duc de Berry, la duchesse de Bourgogne, le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou. *Devant ce dernier :* un médaillon représentant le dauphin Louis, père du duc de Bourgogne.



Fig. 16. — La duchesse de Bourgogne en « Diane », par Coysevox (1640-1720).
(Musée du Louvre.)

Cette statue célèbre rappelle l'influence exercée alors par l'art antique sur l'art français.



FIG. 17. La famille de France, d'Espagne et de Savoie. (B. N. E.)

En haut : Louis XIV. *Au dessous de Louis XIV :* le dauphin Louis, père du duc de Bourgogne. *Au-dessous du dauphin :* le duc de Berry. *A gauche, en haut :* le duc de Bourgogne. *Au-dessous du duc de Bourgogne :* Philippe V, roi d'Espagne, son frère. *En bas :* Victor-Amédée II, duc de Savoie, beau-père du duc de Bourgogne. *A droite, en haut :* Marie-Adelaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne. *Au-dessous de la duchesse de Bourgogne :* Marie-Gabrielle de Savoie, première femme de Philippe V. *En bas :* Marie d'Orléans, duchesse de Savoie.



Fig. 18. — Un dessin du duc de Bourgogne. (B. N. E.)

Le duc de Bourgogne avait de grandes dispositions pour le dessin. On était obligé, dit Saint-Simon, « de le laisser dessiner en étudiant, sans quoi son étude était infructueuse ». Saint-Simon prétend même que cette passion du duc de Bourgogne pour le dessin contribua à faire dévier sa taille.

La Bibliothèque nationale possède quelques dessins de lui, gravés et presque tous datés. Il en est qui dénotent, en effet, une réelle habileté.

Le premier des deux dessins dont nous donnons une réduction photographique porte la date de 1691. Le fond n'en est peut-être pas irréprochable, mais la chasse qui est au premier plan est d'un mouvement déjà intéressant. Le duc de Bourgogne avait alors neuf ans.



FIG. 19. — Un dessin du duc de Bourgogne. (B. N. E.)

Ce second dessin est daté de 1698 : ce combat de cavalerie est rendu avec beaucoup d'adresse et de fougue, et la perspective est très heureuse.

2e *Série*

Les Personnages des Dialogues des Morts



Fig. 20. — Cette belle amphore fait partie de la collection des vases attiques à figures rouges trouvés en Italie et en Sicile, collection conservée au Musée du Louvre, salle G. Elle est signée par Panphaius. La partie centrale représente le centaure Chiron portant Achille. — Cf. *Dialogue I.*

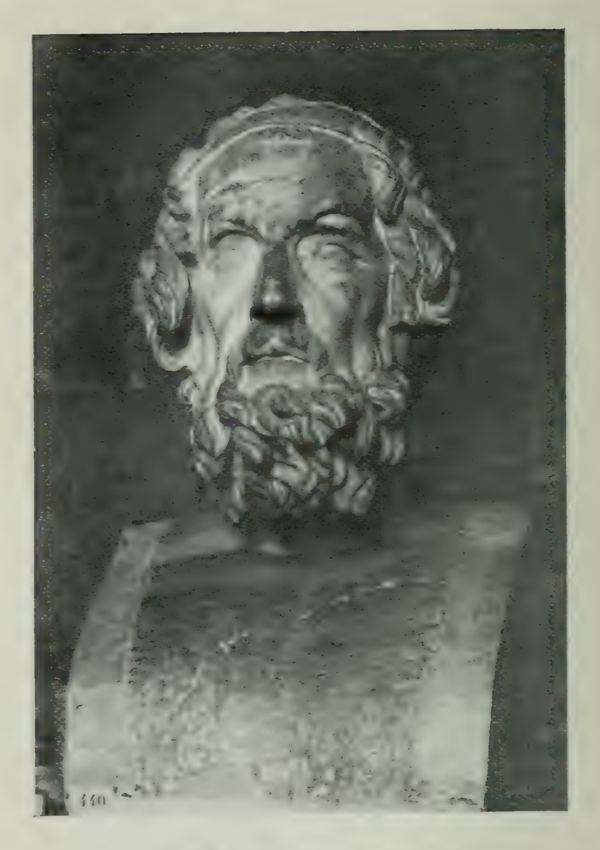


Fig. 21. — Homère. Marbre de Rome. (Musée du Louvre.)

L'imagination de l'artiste a su donner à ce visage une sérénité majestueuse en rapport avec l'inspiration sublime des poèmes homériques. — Cf. *Dialogue II.*



Phot. Giraudon.

Fig. 22. — Autel de Rémus et Romulus. (Musée national de Rome.)

La louve allaitant Romulus et Rémus. Bas-relief du IIe siècle après J.-C. Cette œuvre, d'une exécution remarquable, évoque l'origine légendaire du fondateur de Rome, auquel Fénelon a donné place dans ses *Dialogues*.

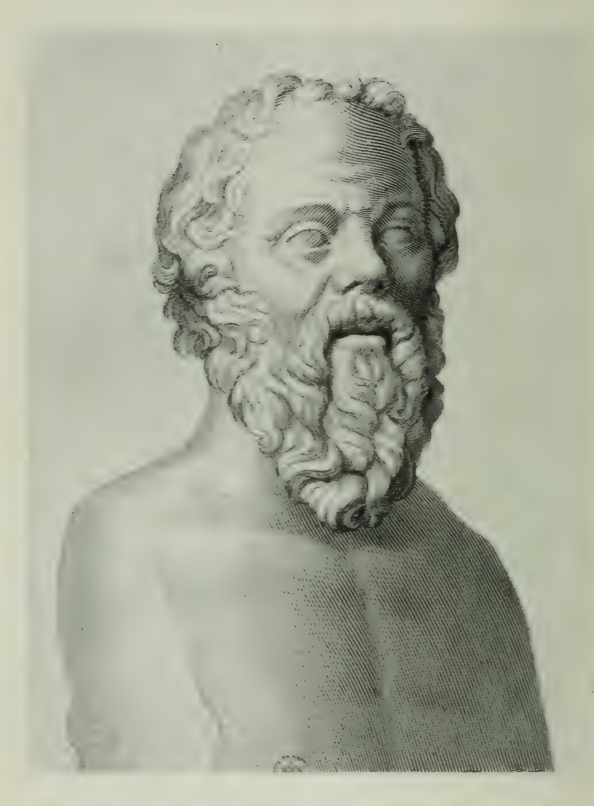


Fig. 23. — Socrate. D'après un marbre antique. (B. N. E.)

La laideur de Socrate était proverbiale ; la singularité de son allure contrastait avec la beauté des doctrines qu'il répandait autour de lui. — Cf. *Dialogue V*.

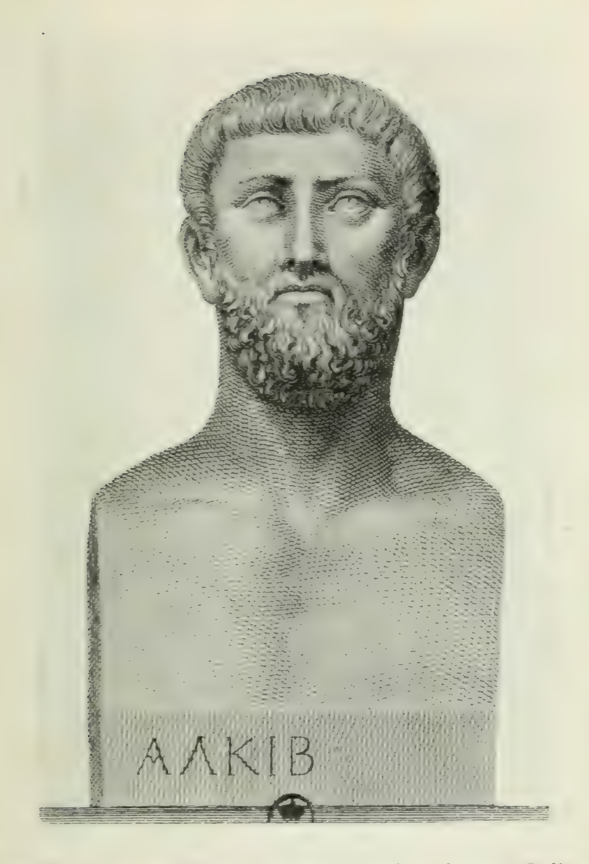


Fig. 24. — Alcibiade. D'après un buste trouvé sur le mont Cœlius.

D'un physique agréable, Alcibiade dut en partie au charme et à l'élégance de sa personne de devenir de bonne heure l'enfant gâté des Athéniens. — Cf. *Dialogue V*.



Fig. 25. — Platon. D'après un buste de Florence.

Gravure d'A. Tardieu. (B. N. E.) — Cf. *Dialogue VI.*



FIG. 26. — **Alexandre le Grand.** (Musée du Louvre).

Marbre trouvé à Tivoli (villa des Pisons) en 1779. Cf. *Dialogue VII.*

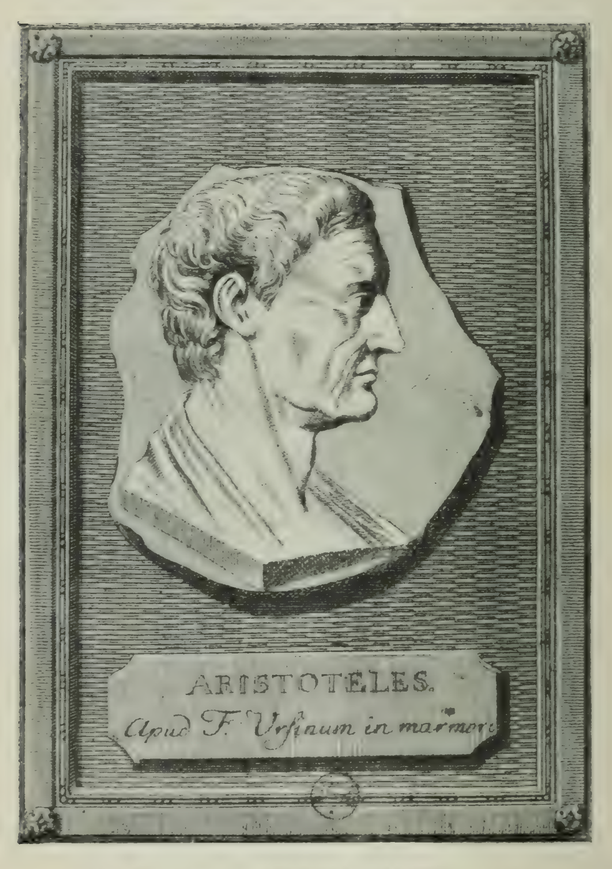


Fig. 27. — Aristote. (B. N. E.) Cf. *Dialogue VII.*

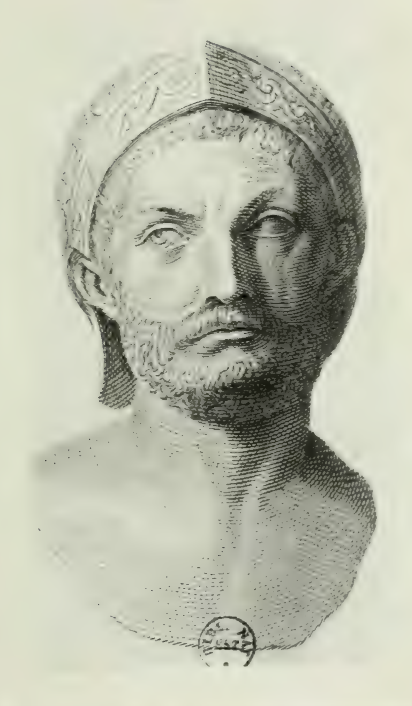


Fig. 28. — Annibal. D'après un buste trouvé à Santa Maria (ancienne Capoue). (B. N. E.) — Cf. *Dialogue VIII.*

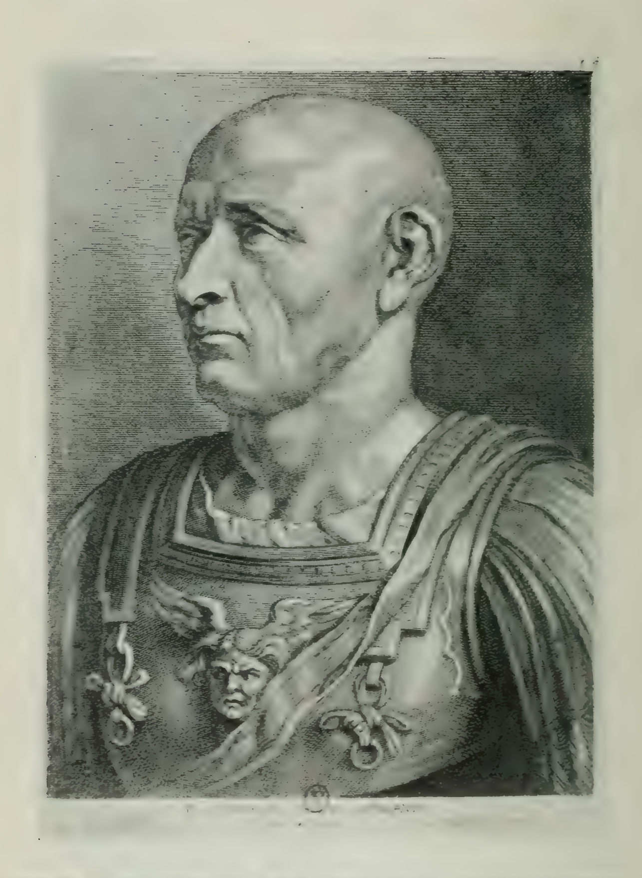
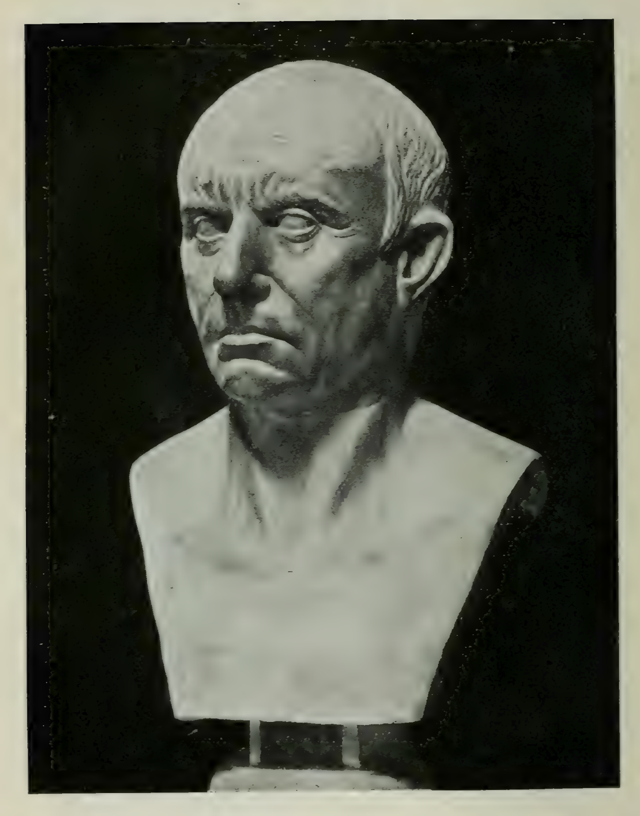


FIG. 29. — Scipion l'Africain, par Rubens. D'après un marbre antique. (B. N. E.) Cf. *Dialogue VIII*.



FIG. 30. — **Jules César**. D'après un marbre antique. (B. N. E.)

L'inscription qui est au bas du portrait signifie : César, dictateur perpétuel, Grand Pontife. — Cf. *Dialogue IX*.



Phot. Giraudon.

Fig. 31. — Caton d'Utique. Marbre antique. (Musée du Capitole, Rome.)

Ce masque énergique et dédaigneux est bien celui d'un farouche stoïcien. — Cf. *Dialogue IX*.



Fig. 32. — **Néron**. Buste en marbre de Paros. (Musée du Louvre.)

Tout dans ce visage respire la dureté et l'orgueil. — Cf. *Dialogue* X.



FIG. 33. — **Louis XI.** D'après une estampe de la Bibliothèque nationale.

Quelle expression de ruse et de fausse bonhomie dans ce profil étrange et allongé! — Cf. *Dialogue XI*.



Fig. 34. — Louis XII. D'après une gravure italienne sur bois. (B. N. E.) — Cf. *Dialogue XI*.



FIG. 35. — **Le connétable de Bourbon.**

D'après une ancienne estampe de la Bibliothèque nationale.

Cf. *Dialogue XII.*



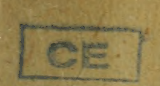
FIG. 36. — **Bayard.**

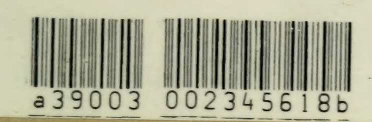
D'après une ancienne estampe de la Bibliothèque nationale.

Cf. *Dialogue XII.*

TABLE DES GRAVURES

Imp. de Vaugirard. — H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.


CE


a39003 002345618b

